This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

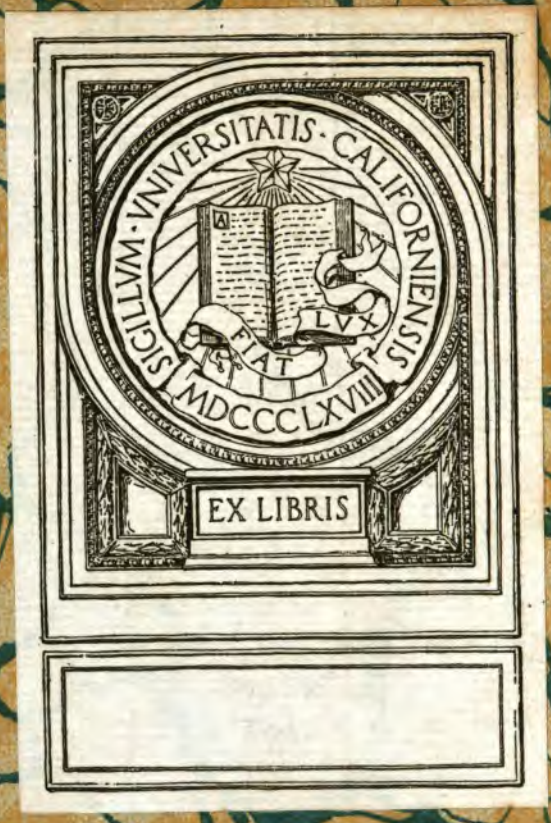
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

Digitized by Google

Fo 4
+30

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUVAIN

Ville Martyre

par A. FUGLISTER

Editions Delandre
PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUVAIN

VILLE MARTYRE

Digitized by Google

Copyright 1916 by Editions Delandre.

Droits de traductions et d'adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

Digitized by Google

ALBERT FUGLISTER

LOUVAIN

Ville Martyre

PRÉFACE

D'ÉMILE VERHAEREN

Editions Delandre

PARIS — LONDRES

14 & 16, Rue des Petits-Hôtels. | 116, Devonshire Road, Forest Hill, S.E.

1916

Digitized by Google

Digitized by Google

ALBERT FUGLISTER

Digitized by Google

二11 5<1X
L7F8

Digitized by Google

PRÉFACE D'EM. VERHAEREN (1)

> Ce ne sont ni la jalousie, ni l'envie, ni les mensonges qui nous ont aliéné les sympathies, ce sont nos propres actions. Les étrangers, surtout les neutres, savent mieux que le peuple allemand comment les choses se sont passées et qui porte la responsabilité de la catastrophe.
>
> « *J'accuse* », page 21.

On connaît toute la série arc-en-cielée des livres jaunes, verts, bleus, gris, blancs où les enquêtes officielles abondamment s'étalent.

Voici peut-être des témoignages, sinon plus sûrs, du moins plus vivants. Ils nous sont donnés par des citoyens de pays neutres dont les « yeux ont vu ». Hier, c'était M. Grondys, un Hollandais, qui consigna ce qu'il surprit de féroce et d'horrible dans le sac de Louvain ; aujourd'hui, c'est M. Fuglister, un Suisse, qui dresse, lui aussi, devant le crime allemand, son affirmation armée de preuves.

Ce dernier témoignage est tellement direct, clair et accablant, que l'Allemagne le voulut étouffer. Elle réussit même, dans le canton de Berne, à faire en sorte qu'il ne s'y pût faire entendre.

C'est à Louvain que, pour la première fois en cette guerre, les Allemands ont voulu tuer de la beauté. Ils s'étaient essayés à Aerschot, petite ville brabançonne sans grand caractère. A Louvain ils réussirent. N'y avait-il pas, en effet, des halles ad-

(1) Parue dans le n° 10 du « Flambeau » du 31 juillet 1915.

344046

Digitized by Google

mirables, une église importante, un hôtel de ville ouvragé comme une châsse de saint ? De pittoresques et charmantes maisons s'élevaient aux carrefours. Outre la cathédrale, l'église de Sainte-Gertrude dresse vers le ciel son clocher ajouré et là-bas se tasse un ancien béguinage où la paix et le recueillement semblent assis, sur un banc, sous un arbre. Le décor était donc préparé à souhait. Au reste les Allemands savent choisir les emplacements pour leurs crimes mieux que les champs pour leurs batailles. Leur férocité est d'une intelligence plus ardente que leur courage.

Comme je me souviens avec émotion de ce qu'était, voici une vingtaine d'années, la cité de Louvain! Les ducs de Brabant l'avaient ornée avec complaisance. Ils y avaient attiré un commerce étendu et vigilant ; des monuments aux piliers trapus et fermes y abritaient les comptoirs des drapiers ; des temples, dont chaque colonne élancée semblait être une prière dardée, affirmaient la piété des bourgeois ; la Dyle, rivière calme et ombragée, mirait en ses eaux les jardins réguliers et compassés des échevins et des bourgmestres.

Au début du XVe siècle, un établissement d'études supérieures y prospéra. Dès ce moment, Louvain prit son caractère personnel. La ville se distingua, grâce à la science, de toutes les autres villes brabançonnes et flamandes. Des savants y grandirent. Le plus haut de tous, l'anatomiste Vésale remplit le monde de son nom.

Son regard était net, sa main prompte mais sûre ;
Il enfonçait la torche au trou d'une blessure ;
Il disséquait, la nuit, sans hâte et sans erreur ;
Ceux qui passaient sous sa fenêtre ardente
Ignoraient tous quelle œuvre fécondante,
Grâce à lui seul, la Flandre élaborait
Et quel arbre géant, dans la forêt
Farouche et maigre encore des certitudes,
Tenacement, son effort clair régénérait.

Digitized by Google

Plus tard, Erasme s'en vint, lui aussi, goûter la quiétude en Brabant. Il prétendit que nulle part le silence n'était d'une qualité plus fine. Il en sentait toute la douceur profonde et la sympathie charmante. Peut-être doit-il au silence amical et spirituel de Louvain cette vie pacifiquement railleuse qu'il

L'Hôtel-de Ville vu de la rue Courte.

aimait et cette philosophie souriante dont, avant Ernest Renan, il comprit le dilettantisme.

Juste-Lipse fut une des gloires du professorat. Il s'en faut que cet humaniste vaille Erasme. Toutefois, en son temps de querelle et de bataille, sa voix changeante fut tour à tour écou-

Digitized by Google

tée et rejetée par mille échos et son nom est resté populaire dans la cité universitaire. On lui éleva, il n'y a guère longtemps, une statue grave et lourde à l'un des carrefours des quartiers neufs. Du haut de son piédestal, ce Juste-Lipse en bronze a pu voir, tout comme M. Fuglister, mille horreurs se déployer sous ses yeux. Il a dominé le massacre et l'incendie, car nulle part la ville n'a été plus ravagée qu'à l'endroit même où l'admiration catholique rendit hommage à ce grand homme.

*Le Louvain moderne vivait de ces grands souvenirs : Vésale, Erasme, Juste-Lipse, et puis, après eux, toute la série des hauts docteurs, des médecins et des chirurgiens célèbres, des juristes éminents composaient comme une sorte d'Olympe universitaire dont l'*Alma mater *était l'Hébée. Ne versait-elle pas à tous le vin clair et vivifiant de la science? Ne rassemblait-elle point autour d'elle tous ceux qui, un jour, grâce à son enseignement, devaient prendre place, à leur tour, dans cette assemblée auguste?*

Car l'université de Louvain vivait et vit de tradition. Elle est — bien plus que l'université de Bruxelles — celle qui représente le passé. Elle baptise le savoir. Mgr Mercier, avant de devenir l'archevêque patriote et ardent que le monde salue, divulgua, dans une chaire de l'université de Louvain, sa philosophie néo-thomiste. Cette philosophie, que Léon XIII favorisait de tout son appui, conquit bientôt d'autres milieux catholiques et se pliait avec souplesse à certaines idées modernes, sans toutefois se laisser dominer par elles. En ce Louvain tout imprégné de religieuse et prudente science, l'atmosphère était bonne à respirer. Qui passait sur la Grand'Place — dans l'ombre qu'y projetaient tour à tour, le matin ou l'après-midi, l'antique, fier et délicat hôtel de ville ou l'immense tour carrée et le transept de Saint-Pierre —, sentait passer en lui les grandes voix de toute une histoire civile ou sacrée. Rien n'est meilleur que de vivre en des villes historiques. La légende et l'épopée vous entrent peu à peu dans

Digitized by Google

l'esprit et le cœur, et vous perfectionnent sans que vous vous en rendiez compte. On ne passe pas, impunément, tous les jours devant un monument où s'est accompli un de ces miracles humains qu'on appelle soit exploit, soit chef-d'œuvre. Les choses grandissent les hommes. Bien plus. De lumineux jardins, de fraîches et nombreuses allées, dédiées aux lectures et aux réflexions, une banlieue boisée où se dressait un seigneurial château rendait le séjour de Louvain encore plus attirant. Au parc Saint-Donnat s'élevait une statue du père Damien, l'apôtre et le médecin des lépreux, qui s'en était allé mourir à l'autre bout de la terre. Constantin Meunier, le grand et apitoyé sculpteur avait taillé le visage et les mains de ce saint homme en songeant à son propre fils, mort en Amérique d'une horrible et contagieuse maladie. Meunier fut la dernière grande gloire de Louvain.

Il avait transformé le très ancien amphithéâtre de chirurgie pour en faire son atelier; si bien que lui, le tragique sculpteur de la souffrance humaine, travaillait à l'endroit même où depuis des siècles l'humanité poussait ses cris les plus profonds de crainte et d'agonie.

Hélas! que sont devenus à cette heure et le parc de Saint-Donnat et la statue du père Damien, et l'amphithéâtre sanglant où Meunier sculpta le Grisou *et le* Pudleur *? Que sont devenus tant de lieux de silence et de beauté? Et l'église de Saint-Jacques au bout de sa place rectangulaire et celle de Saint-Michel dont la façade en style baroque eut enchanté Baudelaire ?*

Entrés à Louvain le 19 août, les Allemands, poussés par leurs chefs, n'ont pillé et incendié la ville que le 25 du même mois. Attendaient-ils des renforts pour exécuter leur plan jusque dans ses plus minimes détails de fureur et d'horreur? Ne trouvaient-ils parmi leurs soldats assez de forbans et d'assassins pour se mettre immédiatement à la besogne? Ont-ils dû patienter pour qu'on pût verser dans leurs régiments les bandits écroués dans les prisons de Munich ou de Berlin?

Digitized by Google

Ce qui est acquis, c'est qu'ils ont, pour y déployer leur rage et leur furie, choisi Louvain, parce qu'elle était non seulement une ville de chefs-d'œuvre, mais une ville de pensée.

La culture allemande est destinée à tuer la civilisation européenne. La science allemande n'admet pas la recherche pure de la vérité ; elle veut servir et par conséquent être partiale et intéressée. La raison allemande n'admet que le droit organisé d'après la force ; elle a horreur du droit organisé d'après la justice.

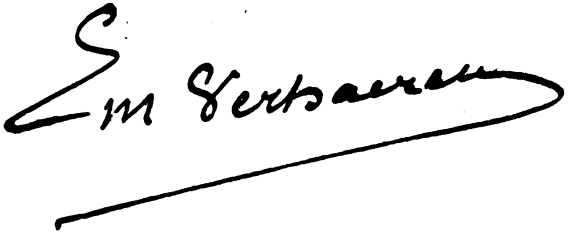
Louvain représentait la connaissance telle que les siècles l'avaient faite ; elle continuait Athènes, Rome, Paris ; elle était la Raison et la Foi. Sa célèbre bibliothèque prétendait être le réservoir de sa doctrine. Elle en était un symbole.

C'est à ce symbole que s'en est prise la férocité teutonne. Quand les pages des manuscrits et des incunables se dispersaient, la nuit, au gré de l'incendie, quand tout un trésor de philosophie, de théologie et de droit fut précipité et brûlé dans le vent rouge, l'Allemagne remporta sa première et sinistre victoire sur l'idée. Et, pour la rendre plus horrible encore, voici ce qu'elle ordonnait et réalisait dans la ville. Sur ce fond de décor terrible où l'on entendait s'effondrer la cathédrale de Saint-Pierre et crouler les murs des halles universitaires, là, dans une maison, la maison de M. Z., une patrouille se mit à tirer, férocement. La femme de M. Z. venait d'accoucher. Des balles s'enfoncent au plafond de la chambre. M. Z. enveloppe l'accouchée en des couvertures et fuit avec elle de palier en palier. Il fait nuit. Aucune lumière. La fusillade se poursuit avec acharnement. Tout à coup l'homme sent couler sur sa main quelque chose de chaud et de mou. Sa femme avait le crâne fracassé, et la cervelle se répandait. Et les soldats tiraient toujours. M. Z. s'échappa par le toit, ne sachant plus ce qu'il faisait, à moitié fou. Pendant ce temps, ailleurs, le curé de Gelrode, âgé de soixante-dix ans, est lié nu à un affût de canon et obligé de courir jusqu'à Aerschot. Là, on

Digitized by Google

le roue de coups, les soldats l'outragent. On le met en croix. On le somme de renoncer à sa foi. Il refuse. Alors on lui écrase les doigts des mains et des pieds, à coups de crosse. Finalement on le tue et l'on jette son corps à la rivière.

Voilà par quels gestes de furie et d'horreur l'Allemagne souligne les textes nouveaux de sa doctrine. Au moment même où elle incendie la beauté qu'elle ne comprend pas et la science qu'elle redoute, elle dirige sur les hommes qui aiment, sur les femmes qui engendrent, sur les prêtres qui enseignent, les conséquences les plus féroces de domination. Est-il nécessaire, après cela, de constater, qu'en agissant ainsi, elle emploie, sans le savoir peut-être, les moyens les plus sûrs dont une nation, vivant sur le sol et sous le soleil d'Europe, peut disposer pour se faire exécrer à jamais par le monde futur ?



Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Je ne suis pas un orateur, je ne suis pas un écrivain. Cependant je fais des conférences et j'écris ce livre. Je ne recule pas devant les difficultés de cette double tâche, nouvelle pour moi, car j'y suis poussé par un cri de ma conscience, par le besoin impérieux de dire ce que je sais sur Louvain.

J'ai vu, de mes yeux, les atrocités commises à Louvain par les soldats allemands au mois d'août 1914. J'ai entendu, de mes oreilles, les récits concordants d'un grand nombre de personnes dans la bonne foi desquelles ma confiance est entière. J'ai pu prendre, souvent au péril de ma vie, les photographies reproduites en partie dans ce volume et qui confirment ce que j'ai vu et ce qu'on m'a rapporté. J'ai fait sur place mon enquête et mes recherches durant sept mois.

Ce sont ces éléments combinés que je place sous les yeux du lecteur. Je lui laisse le soin d'en tirer les conclusions.

Suisse, citoyen d'un pays neutre comme la Belgique, j'aime ma patrie et je désire, avant tout, éclairer mes compatriotes et les mettre en garde contre ce qui peut les attendre aussi, malgré les traités. Cependant, d'autres encore que mes compatriotes pourront tirer

Digitized by Google

profit de mon travail. Il faut que chacun sache ce que la Belgique a souffert pour avoir refusé de trahir ses engagements, pour avoir tenu sa parole. Le sort abominable et sans excuse réservé à la belle et placide ville de Louvain est un exemple suggestif de la « méthode » allemande.

Je dis la vérité. Je n'ai donc à redouter personne et n'ai pas à craindre les démentis. Tout ce que j'avance sera confirmé plus tard par les enquêtes impartiales qui se feront. Les faits, hélas ! ne sont que trop éloquents par eux-mêmes, comme le lecteur va le voir.

J'apporte modestement ma pierre aux historiens qui auront à construire l'édifice et à établir des responsabilités qui, dès aujourd'hui d'ailleurs et sans qu'il faille attendre le recul du temps, ne sont plus douteuses.

ALBERT FUGLISTER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BRÈVE NOTICE

SUR LA BELGIQUE ET SUR LA VILLE DE LOUVAIN

Il paraît utile de rappeler ici qu'en 1815, la *Belgique* et la *Hollande* furent réunies par le Congrès de Vienne et formèrent le Royaume des Pays-Bas.

Par la révolution de 1830, la *Belgique* se sépara de la Hollande et proclama son indépendance. La Belgique indépendante fut reconnue par les puissances et déclarée *perpétuellement neutre* par les traités des 26 juin 1831, — 15 novembre 1831, — et 19 avril 1839.

La neutralité belge a été *garantie* par l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie.

*
* *

En 1914, il existait, en Belgique, dans la province du Brabant, dont jadis elle avait été la capitale, une petite ville nommée LOUVAIN, calme, charmante, prospère, pleine de monuments et de souvenirs d'autrefois, et dont la population, paisible par excellence, était d'environ 43.000 habitants.

Partant de la *Station*, une grande artère, la *rue de la Station*, conduit à la *Grand'Place* où sont situés l'*Hôtel-de-Ville* et la *Cathédrale Saint-Pierre*.

L'Hôtel-de-Ville, construit de 1448 à 1459, passe pour l'un des plus beaux monuments de style ogival de la Belgique. Il est d'une harmonie parfaite.

Digitized by Google

La Cathédrale Saint-Pierre est aussi l'un des beaux monuments de la Belgique. Il date des XVe et XVIe siècles.

Derrière l'Hôtel-de-Ville, dans la rue de Namur, les *Halles*, construction gothique, où était installée *l'Université*, qui occupe encore, en ville, divers autres établissements.

L'Université de Louvain, fondée vers le milieu du XVe siècle, possédait une bibliothèque célèbre et des manuscrits de haute valeur scientifique. On verra ce que la « Kultur » allemande en a fait...

Les quartiers occupés par la classe aisée de la population se composaient de demeures opulentes, richement meublées et contenant maintes collections de grande valeur.

Beaucoup de ces objets ont été pris et emportés en Allemagne, beaucoup ont été détruits dans les incendies allumés par les soldats de l'Empereur.

*
* *

La ville est aujourd'hui triste, désolée, a perdu l'animation que lui donnaient les étudiants.

Elle ne compte plus guère que 25.000 habitants... Les autres ont péri ou se sont enfuis...

Les armées allemandes ont passé par là !...

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

EN ALLEMAGNE

(DU 23 JUILLET AU 2 AOUT 1914)

En 1914, j'habitais Louvain, mais mes occupations m'appelaient souvent en Allemagne. C'est ainsi que le jeudi, 23 juillet, j'avais quitté la Belgique. Voici quelques notes prises au cours de mon voyage durant la brève période de tension qui a précédé la guerre européenne.

Ces notes hâtives ne sont pas puisées aux sources diplomatiques. Elles sont le résumé, à grands traits, de ce que fut la vie de quelques cités allemandes à ce moment.

Elles montrent le plan établi, la volonté arrêtée de rejeter toute chance d'enrayer le conflit.

L'Allemagne voulait la guerre !

Trèves, *jeudi, 23 juillet, 11 h. 1/2 du soir.* — Un mouvement inusité de uhlans anime les rues de cette cité, dont le calme est si bienfaisant. De la cavalerie, si tard... Il est vrai que la situation stratégique de Trèves en donne par elle-même l'explication. Cependant, ce n'est pas normal. Des mitrailleuses passent. Les soldats sont en uniforme de campagne...

Coblenz, *vendredi, 24 juillet.* — Surprise ce matin, mais surprise pour le public seul, semble-t-il. Partout sont placardées des affiches relatant l'ultimatum lancé par le cabinet de Vienne à

Digitized by Google

Belgrade. On commente le texte de cet ultimatum. Le mouvement militaire s'accentue. Voici, passant dans son auto rapide, le commandant-pilote du Zeppelin qui stationne à Trèves. A Coblenz, beaucoup d'effervescence. Les commentaires vont leur train. On émet des suppositions. On parle déjà de soutenir l'Autriche si la Russie bouge.

Rüdesheim, *jeudi, 25 juillet.* — Même dans cette petite ville si calme, où tout semble être fait pour vivre en paix, il y a de la fièvre. Des indices, un rien, une parole. Et cependant pour un peuple aussi discipliné que le peuple allemand, l'emballement semble ne devoir se produire qu'exceptionnellement. — J'arrive à **Francfort**. Beaucoup d'animation ; on commente l'ultimatum, et l'on attend anxieusement la réponse de la Serbie, qui doit être remise au plus tard ce soir, à 6 heures.

On parle de la guerre comme d'une chose naturelle, maintenant. Des groupes se forment. Les agents ne songent pas à les disperser. On s'énerve. Dans les restaurants, d'une table à l'autre, on échange ses idées. A tout moment on entend ce mot de confiance : « *Wir sind bereit* ». « Nous sommes prêts. » Brusquement, vers 8 heures, quelqu'un frappe sur son assiette quelques coups qui amènent un silence lourd d'angoisse. C'est un gros Allemand. Il se lève et lit la réponse de la Serbie : « La Serbie a refusé de donner suite aux conditions de l'Autriche ». — « C'est donc la guerre », s'écrie l'orateur. Alors une clameur formidable s'élève. Tout le monde crie : « Bravo ! » Bravo, pourquoi ? parce que c'est la guerre ? parce que des centaines de mille hommes vont s'entretuer ; parce que les affaires vont être arrêtées, les campagnes saccagées, les moissons perdues ? Comment peut-on applaudir à cela ?

Francfort, *dimanche, 26.* — Les touristes qui, habituellement, s'en vont depuis le samedi soir en excursion dans le Taunus, sont partis, beaucoup moins nombreux. Tout le monde est

Digitized by Google

fébrile. Des autos circulent en ville, distribuant les éditions spéciales des journaux. Dans les cinémas, on projette sur l'écran les dépêches qui se succèdent.

Lundi, 27. — Attente anxieuse. Aura-t-on la guerre ? Entre la Serbie et l'Autriche, c'est un fait accompli. Pour celui qui douterait encore que le mouvement a été déclanché par le cabinet de Berlin, l'hésitation n'est plus permise. Tantôt, en revenant de Mayence, j'ai constaté que les ponts étaient gardés militairement. L'angoisse augmente. Ce soir, vers 9 heures, une bande de chauvins — ils étaient bien 5 à 6,000 — ont manifesté devant le monument de Bismarck ; ils ont poussé des « Hoch » en son honneur ; ils ont chanté la *Wacht am Rhein* et le *Deutschland über alles ;* puis, lorsqu'ils estimèrent avoir payé leur tribut d'adoration à ce sinistre Bismarck, ils sont allés brailler leur chauvinisme devant la légation d'Autriche-Hongrie. Je viens de téléphoner à un ami, journaliste français. Cela va mal.

Mardi, 28. — Ponts gardés, tunnels gardés ; les employés de la voie ferrée sont armés. On a l'impression de se trouver sur une pente et de glisser tout doucement, mais irrésistiblement. Et cependant, je me garde bien de me laisser influencer par les conversations entendues.

Mercredi, 29. — Décidément, l'Allemagne mobilise : j'en ai eu les preuves hier soir et aujourd'hui. J'ai vu, en revenant de Worms et Darmstadt, beaucoup de soldats dans les trains ; j'en ai questionné plusieurs. Ils doivent se rendre immédiatement à leur point de concentration, et me montrent une dépêche :

« Ordre au soldat (nom et prénom) de se rendre immédiatement à ... ».

Ce, pendant que Guillaume II et le tsar échangent des télégrammes, se donnant mutuellement l'assurance qu'ils ne désirent que la paix.

Digitized by Google

La sincérité de Guillaume II semble devoir être fortement mise en doute. Déjà les journaux accentuent leur campagne. Un mot d'ordre leur a sûrement été donné, car tous brodent sur ce thème : « C'est du tsar de Russie que dépend la paix ou la guerre. C'est lui qui doit promettre la neutralité de la Russie. Il y aura moyen alors de localiser la guerre. »

Jeudi, 30. — Cette nuit, sont partis, de diverses gares de Francfort et des environs, 800 (huit cents) trains bondés de soldats pour l'Alsace-Lorraine. Et l'Allemagne affirme qu'elle ne mobilise pas ! N'est-ce pas la mobilisation lorsque *les réservistes* sont convoqués *personnellement* par dépêche, et reçoivent ordre de se rendre, sans délai, à leur point de concentration ? L'Allemagne se défend au moyen de pauvres arguments : elle soutient qu'elle ne mobilise pas, mais ne prend que des mesures de défense... En passant à Darmstadt, le chef de gare nous dit que la Russie aurait déclaré la guerre à l'Autriche. Cela me semble prématuré.

Des trains passent, chargés d'artillerie, de matériel. Progressivement la nervosité remplace la belle confiance des premiers jours. L'angoisse se lit sur tous les visages. Sur les ponts importants, les gardes sont renforcées. Ce sont maintenant des détachements, sous les ordres d'un lieutenant, qui ont remplacé les quelques sentinelles d'hier. Tous les soldats ont revêtu le costume réséda. L'impression est bien nette : c'est la guerre avec la France et la Russie.

La grande crainte des Allemands est de voir l'Angleterre se ranger du côté de la France. On négocie entre Londres et Berlin. L'initiative de sir E. Grey a échoué ; encore une preuve manifeste du mauvais vouloir de l'Allemagne. Des conversations entendues, on retient plusieurs choses : la grande masse en Allemagne, les commerçants, les gens raisonnables, ne sont pas pour la guerre ; leur opinion est cependant mitigée par cette restriction : *Wenn schon, denn schon,* expression qui peut se traduire

Digitized by Google

par : « S'il le faut absolument, soit... » On parle des colonies françaises qui, en cas de victoire de l'Allemagne (ce dont les Allemands ne doutent pas), constitueraient l'indemnité de guerre...

A **Stuttgart**, les nouvelles sont franchement mauvaises, la circulation est intense, mais disciplinée. Aussitôt qu'une dépêche est placardée, c'est une ruée ; quelqu'un lit à haute voix ; dès la lecture finie, le groupe se désagrège, et quelqu'un d'autre relit la dépêche.

A la gare, dans les trains, c'est un mouvement de soldats dont il est difficile de se faire une idée. Tous, ou presque tous sont graves ; ils vont vers leur point de concentration ; les chauvins se sont tus ; on n'entend plus de *Wacht am Rhein*. Dans les cafés, les orchestres sont réduits au silence. Tantôt, au restaurant, sont entrés six soldats bavarois, reconnaissables à leurs uniformes bleu clair. Ils ont été, expliquent-ils, brusquement rappelés de congé, et se rendent à Metz.

Vendredi, 31 juillet. — Parti à 1 heure de Stuttgart, j'arrive à 4 heures à **Augsburg**. Notre représentant me donne le conseil de retourner immédiatement en Belgique. Les affaires sont brusquement arrêtées. Des avis viennent d'être placardés à la gare. Les communications sont coupées vers l'Autriche, la Russie, la France et le Luxembourg. On attend pour 6 heures la proclamation de l'état de guerre. Arrivé à 6 heures à **Munich**, je vois, au sortir de la gare, un jeune lieutenant à la tête d'un peloton de 10 à 12 hommes. Il fait exécuter un roulement de tambour. Sur la foule énorme qui l'entoure, tombe un silence brusque. D'une voix grêle, le lieutenant, un petit jeune homme, lit son papier : l'état de guerre est proclamé par le roi dans toute la Bavière. Un roulement de tambour. C'est fini. Commandements brefs, et le peloton, trouant la foule, s'en va plus loin.

Digitized by Google

*
* *

Voici maintenant quelques points à retenir : 1° Les proclamations de l'état de guerre (*Krieges Zustand*) étaient imprimées longtemps à l'avance, car (nous nous en sommes assuré nous-même) l'encre était absolument sèche. Ces proclamations ne sortaient pas toutes fraîches des presses. La date, qui avait été laissée en blanc, a été inscrite au crayon bleu.

2° Depuis le lundi, 27 juillet, les ponts et tunnels étaient militairement gardés.

3° Depuis le mardi, 28 juillet, l'Allemagne mobilisait; la preuve en est que les *réservistes* étaient convoqués par dépêche personnelle à leur point de concentration. L'Allemagne prétend qu'état de guerre ne signifie pas encore mobilisation, parce que, pour qu'il y ait mobilisation effective, il faut que la réserve soit convoquée. Eh bien ! et l'appel des réservistes par dépêches personnelles à partir du 28 juillet ? C'était bien la mobilisation !

Je ne puis décrire l'effervescence formidable de Munich, ce soir du vendredi 31 juillet .. Les rues étaient noires de monde ; la gare : une vraie fourmilière ; il était presque impossible de se frayer un passage. Enfin, à 11 heures, nous partons. Le train à destination de Cologne (*le dernier* en partance vers la Belgique et la Hollande) est comble. Les couloirs entre les banquettes, et le long des wagons, sont remplis de gens qui vont passer la nuit debout. Dans les filets, on a mis des enfants. Il n'y a plus de distinction de classes. Le wagon-lit où nous nous trouvons est chargé au-delà des limites autorisées.

Avec un coupon de wagon-lit en poche (oh ! ironie !), nous allons pouvoir passer la nuit sur le plancher du couloir. Nous sommes quatorze messieurs et une dame logés à cette enseigne. A la guerre comme à la guerre !... Voici trois heures que nous roulons ; essayons de dormir ; le contrôleur me prête obligeamment un oreiller. Ce que fut cette nuit-là, je ne l'oublierai jamais. Une dame qui, avec son mari, se rend de Karlsbad à Co-

Digitized by Google

blenz pour aller, une dernière fois, embrasser son fils, volontaire d'un an à l'armée, n'a fait que sangloter.

Samedi, 1er août. — Le jour se lève, terne ; et, d'apercevoir dans la grisaille du matin, se profilant sur la lividité du ciel, la silhouette des sentinelles en faction, laisse une impression inoubliable.

A **Coblenz**, les artilleurs sont massés dans la cour de la caserne.

A **Cologne**, c'est un vent de folie qui souffle ; grâce au retard de l'express en partance pour Bruxelles, nous attrapons juste la correspondance.

La gare d'**Herbesthal** est gardée militairement ; un jeune officier vous toise et vous scrute d'un air soupçonneux. Les trains allemands ne vont pas plus loin ; il faut marcher de Herbesthal à **Welkenraedt**. Le soleil tape dur ; nous partons allègrement.

A la gare frontière belge, c'est une cohue indescriptible.

Une fois installés dans leur compartiment, les gens poussent un soupir de satisfaction. Ils se sentent en sûreté. On nous apprend que les villages allemands situés à la frontière ont tous été évacués par ordre de l'autorité militaire allemande. Nous tenons le renseignement de plusieurs habitants qui fuient. A Eupen, un Russe, en train de placer une bombe sous un pont, aurait été pris sur le fait et sommairement fusillé.

Mais cette évacuation de la frontière allemande ? Est-ce une menace pour la Belgique ? Les Allemands songeraient-ils à violer le territoire belge ?

De cette race, il faut, il est vrai, s'attendre à tout, et le passage par Liège et Namur a toujours été considéré par les Allemands comme nécessaire à leurs opérations contre la France.

De quoi demain sera-t-il fait ? Et ces campagnes, ces récoltes, ces frondaisons, ces bois calmes, cette atmosphère de paix, tout cela serait tout à coup bouleversé ? Au travers de ce ciel pur va passer le ronflement brutal des obus... Ces maisons vont peut-

Digitized by Google

être être détruites pour les besoins de ce massacre, de cette chose abominable qu'est une guerre moderne. Demain, peut-être, l'Europe va-t-elle être bouleversée de fond en comble par le plus effroyable des cataclysmes. Des peuples, qui se targuent de civilisation, vont se ruer les uns sur les autres, faisant — pour s'entretuer — usage de toutes les inventions de notre science moderne. Demain ?... Que sera demain ?...

Digitized by Google

Louvain : vue générale avant l'incendie.

CHAPITRE II

EN BELGIQUE

(DU 3 AU 17 AOUT 1914)

Lundi, 3 août[1]. — Été, ce matin, au consulat suisse, à Bruxelles. Fièvre intense dans la capitale. Grand enthousiasme.

Mardi, 4, à vendredi, 14 août. — Le 4, le territoire belge est violé, les traités garantissant la neutralité belge sont déchirés par

(1) Voici, pendant cette courte période, la marche des événements en Belgique, après le rejet de l'*ultimatum* :

4 août. — Les Allemands pénètrent en *Belgique*.
5 » — Prise et sac de *Visé*. — Commencement de l'attaque de *Liège*.
8 » — Entrée des Allemands à *Liège*. — Les forts résistent, sous le commandement du général Leman (jusqu'au 16, 17 août).
11 » — Les Allemands occupent *Tongres* et *Saint-Trond*.
12 » — Combats de *Diest* et de *Tirlemont* entre Belges et Allemands.
15 » — Bataille et destruction de *Dinant*.
17 » — Le Gouvernement belge se retire à *Anvers*.

Digitized by Google

l'Allemagne. — Je suis à Louvain. — Quoique l'on se batte à quelques kilomètres, la population conserve son calme. Les journaux nous mettent en garde contre les fausses nouvelles.

Samedi, 15 août. — Vers 4 heures, le Roi est parti de Louvain, avec son état-major, dans la direction de Tirlemont. Il avait la mine soucieuse. Grand enthousiasme pour lui parmi les soldats.

Dimanche, 16 août. — Le génie a établi une station de télégraphe sans fil à la plaine des manœuvres. — Vers 5 h. du soir un taube approche de la ville et bientôt la survole. Sous la fusillade intense, il semble un instant perdre l'équilibre. Puis il reprend son vol régulier, décrit un cercle et disparaît.

Lundi, 17 août. — Les journaux affichent toujours une belle assurance. Mais les nouvelles qui nous arrivent de divers côtés sont contradictoires. — A l'ambulance de Saint-Thomas, dont je fais partie, nous avons un certain nombre de blessés.

C'est le 10 août que les premiers de ces héros nous sont arrivés. Il y avait foule devant l'entrée de l'ambulance. Tous, nous étions sous l'empire d'une profonde émotion.

Quatre prêtres portaient, sur un brancard, un petit soldat. Il put dire encore distinctement, avant de franchir le seuil : « Je « suis ici pour avoir défendu notre drapeau ! » Avec quelle ardeur patriotique, quelle flamme dans les yeux, quelle simplicité touchante, en même temps, il prononça ces mots !... Chacun se découvrit et il entra dans l'ambulance où il mourait quelques jours plus tard. Il avait sept balles dans le corps !...

Digitized by Google

CHAPITRE III

LOUVAIN

OCCUPÉ PAR LES ARMÉES ALLEMANDES

(DU 18 AU 24 AOUT 1914)

Le *lundi, 17 août,* le Gouvernement belge s'installait à Anvers.

Le *mardi, 18,* dans le courant de l'après-midi, l'Etat-major général quittait Louvain pour rejoindre le Gouvernement.

L'armée belge battait en retraite !...

*
* *

Une angoisse inexprimable étreignit soudain toute la ville. La foule, avide de nouvelles, envahit les rues. Elle cherchait à se rendre compte des événements. Elle était d'autant plus surprise que certains journaux venaient d'annoncer que les Allemands repoussés se repliaient au-delà de la Meuse. Les commerçants fermaient leurs magasins en grande hâte ; les industriels, leurs bureaux. On courait, on s'agitait. Certains ne songeaient qu'à fuir le plus rapidement possible, et, ayant réuni quelques objets indispensables, se précipitaient vers la gare et se ruaient dans les trains. Une grande partie de la population quitta ainsi la ville dans un indescriptible désarroi.

Cet exode continua le lendemain, *mercredi, 19 août,* au matin, tandis que les derniers bataillons de l'armée belge traversaient la ville, se repliant sur Anvers, devenu le centre de la résistance.

Ce même matin, sur un ordre venu de l'Etat-major général,

Digitized by Google

la garde-civique (ou milice citoyenne) avait été complètement désarmée. Les fusils, sabres, baïonnettes, sacs et munitions avaient été chargés dans les fourgons d'un train qui était parti pour Anvers à dix heures.

C'est à Anvers que les armes pouvaient être utiles. Mais il fallait encore (et surtout) qu'une vaine résistance ne fût pas opposée à un envahisseur dont la supériorité était écrasante et qu'il importait de ne pas exaspérer davantage.

Aussi les autorités communales avaient-elles pris soin de multiplier leurs efforts pour que la population conservât son calme et son sang-froid. Partout, des proclamations avaient été affichées. Les habitants qui possédaient des armes et des munitions devaient les apporter immédiatement à l'Hôtel-de-Ville. On les exhortait à ne faire aucune entreprise contre les Allemands s'ils venaient à occuper Louvain ; on attirait leur attention sur la nécessité d'avoir une attitude digne, mais passive, le salut de chacun, comme le salut de la ville, en dépendant.

L'heure était grave, l'ennemi proche, et chacun avait la juste notion des devoirs qui lui incombaient.

Ce point est capital et j'y reviendrai. Je veux seulement montrer ici dans quel état d'esprit se trouvaient les Louvanistes qui n'avaient pas fui devant l'invasion redoutée. Il n'y avait plus de soldats dans la ville ; plus de gardes-civiques, puisqu'ils avaient été désarmés ; plus d'armes entre les mains des civils, qui avaient tous compris les ordres des autorités et y avaient immédiatement obtempéré. Il n'y avait plus que des hommes, désespérés sans doute à l'idée de voir leur ville envahie par l'ennemi, mais bien décidés à se contenir, à dominer tout sentiment de révolte et à laisser faire ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Le mot d'ordre fut : pas de résistance inutile, — pas d'actes pouvant justifier des représailles de la part des Germains.

Ici, comme ailleurs, les *francs-tireurs* sont une odieuse invention allemande pour tenter de justifier les abominations sans nom qui tendaient à terroriser la Belgique et la France.

Digitized by Google

*
* *

Cependant, les derniers bataillons de l'armée belge avaient défilé... Il ne restait plus devant Louvain, du côté de Tirlemont, qu'une poignée de soldats à qui était confiée la lourde charge de couvrir la retraite de l'armée belge. Héroïquement, sans faiblesse, ces soldats retardèrent autant qu'ils le purent la marche en avant des ennemis.

Les masses énormes que l'Allemagne avait été forcée de lancer sur la Belgique, avançaient toujours. C'était lent, mais irrésistible. Le flot arrivait, débordant, malgré toute la bravoure déployée par ces admirables soldats belges, dont les ancêtres déjà reçurent de Jules César un immortel éloge. Leur défense constitue, à elle seule, un nouveau legs inestimable, que la postérité conservera pieusement.

Jusque-là, elle avait rempli tout son devoir vis-à-vis des grandes puissances, cette noble Belgique dont l'Etat-major prussien faisait si peu de cas un mois auparavant. Elle fit plus que son devoir, et elle prouva qu'elle était prête à sacrifier jusqu'au dernier de ses bataillons. Cette défense acharnée, ce sacrifice, auront dépassé le but assigné à ce petit pays, prenant tout à coup une ampleur dont l'histoire n'offre pas d'exemples : car c'est grâce à lui que fut sauvée la race latine.

Devant le danger, la Belgique tranquille, aux aspirations paisibles, se dressa, soudain grandie, forte de son passé, consciente (jusqu'au tréfond de son âme) de sa tâche et du drame épouvantable que l'accomplissement de celle-ci allait déclancher.

Dans un élan magnifique, les partis, les races se confondirent et ne formèrent dès lors qu'un seul bloc d'airain, une muraille opposée à l'invasion lente, méthodique, inévitable, de l'ennemi, dont la marche avait partout laissé sa trace sanglante, non seulement par les soldats tombés au champ d'honneur, mais encore par les malheureux civils, hommes, femmes, enfants, bébés encore à la mamelle, lâchement assassinés. Les

Digitized by Google

Teutons sur leur passage avaient tout ravagé, et ce n'était derrière eux que cendres et ruines.

Louvain apprenait chaque jour de nouveaux massacres, de nouvelles dévastations. Bruxelles avait recueilli les fuyards de Liège, et les cris des infortunées victimes nous arrivaient, comme un avertissement.

*
* *

Soudain, le coup de tonnerre éclata.

Dès l'après-midi du *18 août*, ordre avait été donné de suspendre le trafic des voyageurs. Jusqu'au soir les trains ne circuleraient plus que pour le transport des troupes.

A 3 heures, l'Etat-major établi à Louvain plia bagages, et la longue théorie des automobiles partit pour Malines.

A la gare, c'est une affluence énorme. On embarque les troupes à destination de Malines et d'Anvers. Des bataillons et des bataillons passent. Les hommes sont hâves, sales, mais se redressent encore; leurs visages reflètent une farouche énergie.

Voici des compagnies de mitrailleuses; les voiturettes sont attelées de chiens robustes. Des hommes ont perdu leur shako, et sont coiffés de leurs bérets de quartier, ou de casquettes reçues des paysans. L'ensemble des troupes, malgré la bizarrerie de certaines tenues, produit un excellent effet. Tout se passe en bon ordre. Vers 5 heures, un Taube survole Louvain, et s'en va dans la direction de Bruxelles. On ne lui fait même plus la chasse. Peu après, les avions stationnés à la plaine des manœuvres prennent leur essor, et disparaissent vers Anvers.

Et le flot des soldats déferle vers la gare. Ils viennent de Hérent, Wilsèle, et autres villages autour de Louvain. Les moteurs ronflent, les trompes mugissent; c'est une cohue indescriptible. Les officiers logés dans les hôtels, place de la Station, font charger leurs cantines sur les autos trépidantes.

A la plaine des manœuvres, le poste de T. S. F., installé par le génie depuis le dimanche précédent, est déjà emballé dans les voitures.

Digitized by Google

La situation est très grave. Malgré cela, on espère encore. Mais, à la Porte de Tirlemont, effondrement total des dernières illusions.

C'est la retraite...

C'est la retraite de toute une armée. Les soldats sont harassés ; ils se sont encore battus à Tirlemont la nuit précédente, et sans avoir pu prendre un instant de repos, ils ont marché toute la journée, luttant encore. Artillerie et infanterie encombrent la chaussée.

Aussi loin que l'on peut voir, dans la direction de Tirlemont, la route est noire de soldats.

Un officier d'artillerie, blessé, la tête entourée d'un pansement, arrive en automobile ; un sous-officier et deux canonniers l'accompagnent ; c'est tout ce qui reste d'une batterie.

J'interroge le sous-officier :

— C'est la retraite ?

— Mais non, Monsieur, vous allez voir : d'ici quarante-huit heures ce sera un changement radical ; les Allemands seront enveloppés, et alors nous les tenons !

Il a dit ce mensonge d'un ton tellement convaincu, que la foule autour de nous, déjà hostile parce que j'ai prononcé le fatal mot de retraite, pousse un soupir de soulagement.

L'auto démarre, et les gens se dispersent, commentant à leur manière et propageant à droite et à gauche la réponse héroïque que vient de me faire le sous-officier. Car ce maréchal-des-logis avait tant de tristesse dans les yeux, que son visage démentait ses paroles.

*
* *

Pendant la nuit du *18 août*, l'Etat-major belge, du moins une partie, est revenu à Louvain, et cela a suffi pour que de nouveaux espoirs se fassent jour. Mais le *19 août*, à quatre heures du matin, les officiers supérieurs ont quitté définitivement Louvain.

Nous avons alors le sentiment d'être abandonnés à notre sort.

Digitized by Google

Désormais il faut se résigner à voir arriver les Allemands d'un moment à l'autre. Toute la nuit, le défilé des troupes en retraite a continué. Cela s'est fait dans un ordre parfait.

Pourtant, ce matin, les hommes sont mornes, fatigués. La foule attristée, grave, les regarde passer, et toute l'âme de la nation communie avec ces petits soldats, qui la rage au cœur doivent aller plus loin, toujours plus loin, et se retirer devant l'invasion, céder pas à pas le sol de leur patrie. Les officiers sont calmes, paternels, encouragent leurs hommes.

Quel déprimant et douloureux spectacle que celui d'une retraite effectuée dans de telles conditions !...

A la gare on fini d'embarquer les soldats ; le temps presse d'ailleurs, et il eût été impossible de faire plus. Par contre les civils fuyant Louvain se pressaient en masses houleuses, les gens affolés couraient tous à la gare, comme à un dernier refuge. On voyait des fuyards de toutes les conditions, trimballant les bagages les plus invraisemblables, depuis la valise luxueuse jusqu'au simple drap de lit, noué aux quatre coins, et où, dans la hâte folle du départ, les objets essentiels, les objets les plus précieux, comme aussi les plus hétéroclites avaient été jetés pêle-mêle. Louvain se vidait de sa population, et sur les quais de la station, le long des voies, c'était une bousculade de gens éperdus de terreur irraisonnée, instinctive et égoïste, un assaut furieux des trains, une folie de vouloir partir à n'importe quel prix, et aller n'importe où...

*
* *

La panique régnait dans la ville. A 10 heures, le dernier train mis à la disposition de ceux qui voulaient fuir, quitta Louvain. Tout le matériel, locomotives, tenders et wagons, fut expédié vers Anvers.

Sur un train, on embarquait encore de l'artillerie. Les rues se faisaient désertes et un silence lourd d'angoisse tombait graduellement sur la ville.

Digitized by Google

A la chaussée de Tirlemont, les derniers régiments passent. Fermant la colonne, voici un peloton d'une centaine de gendarmes à cheval. Hier, ce corps a été très éprouvé à Tirlemont. Et maintenant c'est enfin le vide, derrière l'armée dont la retraite est achevée.

Soudain un grand calme a succédé à la cohue des régiments en marche, au roulement assourdissant des pièces et des caissons d'artillerie, des chars d'ambulance et de bagages.

Devant nous s'étend la chaussée de Tirlemont, vide et morne. Au pont de Tivoli, au-dessus du chemin de fer, des barricades sont formées, derrière lesquelles un petit nombre de soldats auront l'honneur de protéger la retraite de leurs camarades avec mission de tenir le plus longtemps possible.

Des gardes-civiques de Bruxelles, du régiment de la Reine Elisabeth, ont pris position sur le balcon et la corniche d'une maison formant angle mort, et surplombant la voie de chemin de fer. Ils ont ménagé une issue dans la palissade plantée au haut du remblai.

En avant du pont de Tivoli, sur la chaussée, deux pièces d'artillerie sont mises en batterie ; en retrait, les avant-trains, attelés, attendent, les hommes à la tête de leurs chevaux. Chacun prend son poste de combat, et attend les Allemands. Tout cela se fait calmement, sans gestes ni éclats de voix inutiles.

Dans ces moments-là, on a toujours l'espoir de s'en tirer ; mais ces braves pourront-ils encore se sauver ?

La matinée est radieuse. La route est blanche ; toutes les maisons ont clos leurs portes et leurs volets. Sur la chaussée, un chien erre, flaire un tas de boîtes de conserves vides, jetées par les soldats.

Là-bas, sur la route, rien ne bouge. C'est le désert, c'est le silence. Les grands arbres plaquent leurs ombres sur la route éclatante. La campagne est silencieuse, comme recueillie.

Et les soldats sont aux aguets derrière leurs barricades.

Le soleil tombe d'aplomb. Pas une feuille ne bouge. Des vi-

Digitized by Google

brations de chaleur montent du sol et tremblent dans l'atmosphère tranquille de cette matinée d'août... Il semble que la terre exhale de profonds soupirs d'angoisse... Et cette poignée d'hommes, de héros, qui attendent l'accomplissement de l'inéluctable, restent le fusil en arrêt, le regard au loin, la mâchoire serrée, attentifs, résolus, terribles... Cela, c'est quelque chose de sublime et de navrant...

Pendant ce temps, on embarque fébrilement l'artillerie sur les wagons. Dans ce vaste silence des boulevards et des rues abandonnés, on entend encore le piétinement des chevaux sur les planchers sonores des fourgons.

Dans l'horrible attente de ce qui va se passer, les minutes sont des siècles ; l'angoisse est atroce ; la gorge se serre, s'étrangle ; le cœur bondit à coups précipités ; les oreilles bourdonnent, et la soif est intolérable.

Soudain, vers dix heures, la fusillade éclate, encore éloignée. Les Allemands entrent en contact avec les derniers postes d'arrière-garde : une dizaine de lignards embusqués sur la route de Tirlemont. Là-bas, très loin, derrière Corbeeck-loo, une colonne de fumée noire monte. Les coups de fusils se suivent, secs, irréguliers, se rapprochent. Les mitrailleuses, par intervalles, déchirent l'air de leurs crépitements à cadence accélérée.

*
* *

Et le drame s'accomplit :

Les Allemands avancent lentement. Pas à pas ils gagnent du terrain ; mais, opiniâtres, les Belges ne cèdent que lorsque la position n'est plus tenable. Quelques coups de canon font vibrer l'air ; les fermes brûlent ; l'un après l'autre, les incendies s'allument. A Kessel-loo, à Corbeek-loo, au Pellenberg, communes suburbaines de Louvain, les maisons, les granges, les meules de foin flambent ; les flammes se tordent, dévorent tout, et la fumée s'élève, sombre, en colonnes, en torrents, s'étend en une nappe immense planant au-dessus de la campagne. Les murs s'é-

Digitized by Google

croulent, faisant jaillir de nouvelles flammes, de nouvelles fumées.

La dévastation avance, grondante, cruelle et implacable, n'épargnant rien.

Les coups de fusils et le crépitement sec, exaspérant, des mitrailleuses remplissent l'air.

Au Pellenberg, c'est un acharnement intense.

Un détachement du 3e chasseurs à cheval de Bruges, soutenu par des lignards du 6e d'infanterie, doit résister jusqu'au bout, et empêcher l'avance des Prussiens, le plus longtemps possible. Ils sont une quarantaine contre toute cette masse qui progresse méthodiquement.

C'est là que se place un épisode qu'il m'a été possible de reconstituer le lendemain matin, lorsque je visitai ce champ de bataille, où l'on finissait d'enterrer les morts.

Depuis le matin, ces chasseurs avaient été laissés au Pellenberg. Avec leurs camarades, lignards et volontaires, ils devaient couvrir la retraite belge. A droite dans la plaine, vers l'Abbaye de Parc, quelques compagnies de mitrailleurs partageaient cet honneur.

Mais aussi loin que le regard pouvait fouiller, la campagne était grise d'Allemands ; leur flot arrivait, montait, et la mort fauchait tout.

D'abord arrivaient, en éclaireurs, des hussards de la Mort, appuyés de tirailleurs et de mitrailleuses.

Devant la houle de cette mer de soldats, les Belges, se voyant contraints de plier, se retiraient en bon ordre, abandonnant les crêtes des collines, et les retranchements sommaires, les uns après les autres. Chaque buisson, chaque aspérité étaient autant de positions dont profitaient les héroïques défenseurs. La tragédie du Pellenberg fut terrible...

Une quarantaine de Belges furent tués...

Quatre cavaliers du 3e chasseurs, désarçonnés, non loin d'une ferme ravagée par l'incendie, tiraient leurs dernières cartouches, se servant de leurs chevaux comme de boucliers. Dispersés, for-

Digitized by Google

mant une ligne, ils tombèrent l'un après l'autre. Celui-ci avait le crâne fracassé ; celui-là le flanc gauche labouré ; le troisième était tué raide d'une balle en plein front ; le quatrième ne portait aucune blessure apparente. C'était le plus terrible à voir.

Près d'eux gisaient leurs carabines, la crosse brisée, le magasin et le verrou enlevés, rendues inutilisables ; ils avaient encore les poches bourrées de cartouches. Deux de ces braves, à en juger par leurs figures noires de terre, avaient horriblement souffert avant de mourir. Ils avaient lutté jusqu'au dernier souffle, et leurs mains, dans l'agonie cruelle, avaient creusé rageusement le sol. Il semblait qu'avant de mourir, ils avaient voulu en un mouvement instinctif se raccrocher à quelque chose ; leurs doigts, convulsivement crispés, tenaient encore de la terre... de cette terre qu'ils avaient défendue, arrosée de leur sang, et pour laquelle, plutôt que de céder, ils avaient fait le sacrifice de leurs humbles vies.

Les visages de ces quatre petits soldats gardaient dans la mort une expression de furieuse volonté. Leurs yeux, quoique voilés à jamais, semblaient conserver la vision rageuse de toute cette masse grise de soldats avançant, les débordant. Et leurs bouches restaient à jamais ouvertes, en un cri suprême de défi et de gloire !...

Ces quatre petits Belges, comme leurs compagnons tombés plus loin, tués en défendant l'honneur de leur pays, en couvrant la retraite de leurs camarades, symbolisaient, par leur petit nombre, la Belgique entière, écrasée sous la masse colossale de l'envahisseur. Se défendant pied à pied contre la horde des barbares, ils ont poussé avant de mourir leur fier cri de :

« Vive le Roi ! Vive la Belgique !... »

Tout alentour, les fermes, les meules de foin et de paille achèvent de se consumer. Plus loin une vingtaine de soldats, lanciers et lignards s'étaient rassemblés, près d'une ferme construite presque au bord d'une haute carrière d'argile. Deux chevaux, affolés, ivres de souffrances, s'étaient lancés d'un bond formidable au fond de la carrière, où ils se broyèrent.

Digitized by Google

Plus loin encore, derrière des tranchées hâtivement construites et couvertes de branchages, une quinzaine de lignards tinrent longtemps, aussi longtemps que cela fut possible, les Allemands en respect. Finalement, ils subirent le sort des autres....

*
* *

Irrésistible, la poussée se produisait ; devant le flot, rien ne subsistait. Une escouade de lanciers, sans officier, arriva dans une rue perpendiculaire à la gare.

Désemparés, ils s'assirent au bord du trottoir ; les uns blessés, achevaient de placer leurs pansements individuels ; les autres, hébêtés par l'effort qu'ils avaient eu à soutenir, restaient indécis, attendant là on ne sait quoi. Tous mouraient de soif. Des habitants leur offraient de la bière : ils préféraient du café. Les pauvres petits ne savaient même plus ce qu'ils voulaient !

Vers 11 h. 1/2 du matin, quelques lignards, sous la conduite d'un médecin militaire, passèrent la chaussée de Tirlemont. Exténués, ils s'assirent au bord de la route, attendant un ordre qui ne venait pas. Ils étaient à bout de fatigues, de soif et de faim, n'ayant rien pris depuis la veille. Les habitants leur donnèrent des fruits, des victuailles, de l'argent.

L'instant était tragique, sur cette chaussée par laquelle, à chaque seconde, les Allemands pouvaient arriver....

A une brave femme qui aurait donné tout ce qu'elle possédait, l'officier déclara, en son rude langage :

— Maintenant, Madame, nous sommes f... ! Puis, rassemblant ses hommes, il donna l'ordre de se replier vers la ville, laissant derrière eux les deux pièces de canon et leurs servants, postés en avant du Pont de Tivoli.

Peu après, à l'apparition des premiers Allemands, les gardes-civiques du régiment Reine Elisabeth tirèrent quelques salves, et disparurent par l'issue qu'ils avaient ménagée dans la palissade au haut du remblai. Dégringolant le talus, ils purent en courant

Digitized by Google

le long des voies atteindre le train sous pression, dans les fourgons duquel on avait fini de charger chevaux et canons. A la faveur de la résistance organisée par ceux qui restèrent, ce convoi put encore partir pour Anvers.

*
* *

Mais les Allemands ne semblaient pas pressés d'entrer dans Louvain ; leurs aéroplanes leur avaient cependant signalé, au moyen de fusées, que la route était quasi libre. Ils avaient, pour un moment, suspendu leur marche en avant.

Une accalmie se produisit. On entendait encore, par-ci par-là, les coups précipités des mitrailleuses, ou la détonation sèche d'un fusil. Quelques shrapnels furent envoyés au-dessus de la ville.

Un peu avant midi, quatre mitrailleuses belges débouchèrent de la campagne sur la plaine des manœuvres. Les soldats, ayant dételé les chiens, traînaient leurs mitrailleuses.

Vers la fin de la matinée, nous assistons à un spectacle lamentable. Par les trois portes de la ville, par le Nord-Est et par l'Est, arrivent en cortèges pitoyables les populations rurales. C'est une fuite éperdue d'attelages, de carrioles, de chars, etc., dans lesquels ont pris place les femmes, les enfants et les vieillards, où sont entassés des coffres, des matelas, des batteries de cuisine. Et tout cela fuit à une allure désordonnée, offrant les signes de la plus grande frayeur. Les hommes valides marchent à côté des chars. Ils ont la figure sombre, la mâchoire serrée. Tous ces malheureux nous regardent épouvantés, ne comprennent pas que nous restions là, alors que les Allemands arrivent. Leurs yeux regardent fixement ; leurs mains se crispent. Les femmes pleurent, ou, farouches, se taisent, étreignant leurs petits. D'autres paysans arrivent affolés, quelques hardes dans un drap noué aux quatre coins. Agitant les bras ils nous crient.

— Sauvez-vous, allez-vous-en, fuyez ! Ils arrivent !

Digitized by Google

Leurs bouches sont tordues par l'injure impuissante, à l'adresse des envahisseurs.

Sur leur parcours, par les grandes chaussées d'accès de Louvain, les troupes allemandes ont incendié les demeures de ces malheureux paysans, brûlant vif leur bétail, fusillant sans pitié les habitants.

Plus tard, au cours de mes enquêtes, j'appris que les Allemands, en commettant ces crimes, étaient poussés par deux mobiles :

1° Dans toute ferme, dans tout quartier où ils avaient trouvé trace d'un asile donné aux soldats belges, ou bien d'une défense organisé par ceux-ci, tout était condamné à la mort et à la destruction.

2° Les Allemands ont adopté comme règle stratégique de détruire les habitations situées le long des grand'routes afin d'assurer une plus grande sécurité à leurs moyens de communications. Car c'est une chose digne de remarque que, sur tout le parcours des Allemands par les grandes voies de communication, il ne reste presque plus aucune maison debout.

Vers midi, passèrent des lanciers belges. Hommes et bêtes étaient harassés de fatigue et de soif. Ils disparurent vers la ville au trot. Ce furent les derniers soldats belges qui passèrent par Louvain.

Puis tout retomba dans ce grand silence qui précède les orages, silence cent fois plus angoissant que le tonnerre des artilleries, les explosions des obus et le crépitement des mitrailleuses.

A une heure après midi, les artilleurs postés avec leurs deux canons au Pont de Tivoli voient enfin l'ennemi s'avancer.

Calmement, le capitaine donne ses ordres ; les dernières dispositions sont prises, et lorsque l'ultime instant arrive, les deux pièces qui attendaient là depuis le matin, déchaînèrent l'ouragan de mort. Puis les avant-trains furent amenés, et tout s'opéra comme à la manœuvre. Les canons accrochés, chacun sauta à sa place, et les attelages en un tourbillon filèrent, ventre

Digitized by Google

à terre vers la ville, disparurent au coin de la rue prochaine...

Un brusque silence avait suivi les deux coups de canon, auxquels l'ennemi ne répondit pas. Ces deux détonations firent croire aux habitants cachés dans leurs maisons que les Belges avant de quitter ce dernier point de défense avaient fait sauter le pont.

Il n'en était rien cependant.

Sur la chaussée de Tirlemont, soudain abandonnée, et maintenant déserte, à ce qu'il semble, quelques éclaireurs allemands avancent, le fusil en arrêt, s'abritant dans les encoignures des portes closes. Des civils effarés s'enfuient subitement de leurs maisons; éperdus, ne sachant plus quel parti prendre, ils quittent leurs habitations au moment précis où pour eux il y a le plus de danger de se trouver dans la rue. Quelques coups de fusils saluent leur fuite, car dès qu'ils remarquent quelque chose d'insolite, les éclaireurs tirent et se jettent à plat ventre. La couleur grise de leurs uniformes les fait presque se confondre avec le sol.

Maintenant toutes les rues sont vides, semblent mortes. Rien ne bouge, pas un souffle dans l'air surchauffé. L'angoisse est horrible.

Tout à coup la fusillade éclate, rageuse, nourrie. Les balles sifflent et vont cribler les façades des maisons de la porte de Tirlemont.

Il est alors deux heures après-midi.

Un petit soldat belge — le dernier — un humble petit lignard du 6e, est resté tout seul à la Porte de Tirlemont (1).

Non pas que ses compagnons l'aient abandonné; mais entêté, n'écoutant pas les bourgeois eux-mêmes, qui une demi-heure auparavant l'exhortaient à s'en aller pendant qu'il en était temps encore, il est demeuré.

Qui dira jamais ce qui se passa dans l'âme de cet obscur héros?

---

(1) Jean-Louis-Guillaume Schreurs, de Molenbeeck Saint-Jean.

Digitized by Google

Si une hésitation fut jamais permise à un homme, ce fut sûrement lorsque ce modeste lignard vit s'éloigner ses derniers compagnons. Mais voilà : il est resté, simplement, parce qu'il estimait que c'était son devoir de rester.

Seul, sur cette grande chaussée, il n'a désormais à compter que sur lui-même.

Le vide s'est fait autour lui, et à 200 mètres surgissent déjà les premiers Allemands.

La Chaussée et la Porte de Tirlemont.
La × indique la borne postale derrière laquelle était posté Jean-Louis-Guillaume Schreurs.
Toutes les maisons de la chaussée de Tirlemont sont incendiées.

Embusqué derrière une borne postale plantée au coin de la porte de Tirlemont, le brave Belge tire ses dernières cartouches. Il lui en reste encore huit, et à ceux qui tout à l'heure le suppliaient de partir, il a juré que huit Allemands tomberaient...

La fusillade crépite et résonne dans les rues désertes. Soigneusement il vise, et à chaque coup un ennemi roule à terre.

Digitized by Google

D'autres Prussiens surgissent, se couchent à terre, et tirent comme des enragés ; furieux d'être arrêtés, des officiers injurient leurs soldats.

Mais le petit lignard ne se laisse pas troubler par leur nombre ; il tire toujours sans fièvre. Sachant bien qu'il n'y a plus de salut pour lui, que c'en est fait, il n'est pas pressé de mourir, et tient ses ennemis au bout de son fusil.

Autour de lui les balles pleuvent, sifflent, ricochent, s'abattent serrées.

Cela dure peut-être un quart d'heure...

Frappé de plusieurs balles, le petit soldat, déjà blessé, s'effondre enfin, face à l'ennemi, n'ayant pu remplir sa promesse, car il n'a tué que cinq Allemands. Il lui restait encore trois cartouches, lorsque la mort le coucha au poste qu'il n'avait pas voulu abandonner....

Héroïque petit Belge, tu es tombé pour ta Patrie. De toutes tes faibles forces, tu as voulu faire ton devoir jusqu'au bout. Tu t'es obstiné à lutter seul contre cette horde, jusqu'au dernier souffle. Ton cœur de vrai patriote se soulevait de désespoir en voyant l'ennemi envahir ta Patrie, et tu n'as pas voulu survivre à cette iniquité. Héros de Liège et de Tirlemont, tu es venu mourir à Louvain, ne pouvant supporter plus longtemps d'être chassé plus loin dans ton pays, toujours plus loin...

De cette suprême défense d'un petit soldat de 25 ans, il ne subsiste pas, comme on le penserait d'abord, seulement la folie héroïque de l'avoir tentée ; cet acte reste un de ces exemples de courage et d'abnégation, qui, dès les premiers jours de l'envahissement, révélèrent au monde entier comme la quintessence même de l'âme de l'armée belge, rassemblée d'un seul élan autour de son Roi, pour sauvegarder l'indépendance du territoire.

Et je forme le vœu que, pour ne pas laisser se perdre les fruits de tels exemples, pour en conserver un souvenir que les générations futures entretiendront pieusement, parmi les monuments qui seront élevés, il en soit dressé un, dont la place est à la Chaus-

Digitized by Google

sée de Tirlemont. Il devra être dédié à la mémoire des héros belges tombés devant Louvain.

*
* *

Lorsque les derniers coups de feu eurent abattu le dernier petit soldat belge, il se produisit une nouvelle accalmie.

Le commandant en chef de l'armée allemande, avant de laisser pénétrer ses troupes dans la ville, envoya des parlementaires, aux autorités communales. Ces parlementaires, arrivés en automobile, furent reçus par le bourgmestre[1] et les échevins qui siégeaient en permanence à l'Hôtel-de-Ville.

Après avoir discuté des conditions de la remise de la cité, les parlementaires se firent donner l'assurance qu'aucun ouvrage d'art, aucun pont, aucune voie de communication, même la gare, n'avaient été endommagés, et que rien n'entraverait ainsi la marche en avant des armées allemandes.

Les assurances formelles données par le bourgmestre aux parlementaires furent minutieusement vérifiées sur place ; ceux-ci admirent que la ville leur était remise absolument intacte.

Pendant ces opérations préliminaires, des canons avaient été mis en batterie sur une colline, le Pellenberg, au lieu dit « Boven-Loo » dominant Louvain, de sorte qu'au moindre mouvement suspect, ou si une seule des affirmations du bourgmestre avait été reconnue inexacte, la ville aurait été bombardée, *lors même qu'il ne s'y trouvait plus de troupes belge.*

Mais la ville ne fut pas bombardée.

Ceci constitue donc de la part des Allemands un aveu implicite et formel que Louvain n'opposa aucune résistance à leur entrée ; que, d'autre part, ni l'armée belge ni la population n'avaient cherché à commettre de dégats quelconques pouvant être considérés comme nuisibles, ou assimilés à un essai de lutte. Les

(1) M. Colins.

Digitized by Google

péripéties d'arrière-garde belge, couvrant la retraite du gros de l'armée, la résistance de quelques heures que rencontrèrent les Allemands aux environs de la cité, constituent un fait de guerre loyal. Elles ne peuvent être invoquées comme ayant constitué une défense de la ville. Louvain, ville ouverte, n'était pas défendue et était indéfendable.

Je tiens à bien préciser ce point, parce que dans leurs arguties sur les atrocités dont Louvain fut victime une semaine plus tard, les Allemands disaient : « Louvain s'était rendue. » Non, ne s'étant pas défendue, de quelque manière que ce fût, Louvain n'avait pas à se rendre.

*
* *

Ce que deux jours auparavant on croyait impossible, parce que les journaux déguisaient la vérité, s'accomplit cruellement.

Dès lors, ce fut l'envahissement de Louvain par tous les côtés à la fois.

Des convois d'artillerie et de munitions entraient en ville par des chemins, où il semblait impossible qu'ils puissent passer.

Il était alors 2 1/4 h. de l'après-midi.

Devant la gare, quelques habitants de Louvain, éperdus, ne sachant quel parti prendre, s'étaient rassemblés.

Seul, égaré, ayant perdu sa compagnie, un soldat belge errait. Les éclaireurs allemands le firent prisonnier.

Trois hussards, en attendant l'arrivée des colonnes, furent postés en sentinelle sur la place de la Station. D'autres pénétrèrent dans la gare restée intacte, mais dont les portes étaient fermées.

Une compagnie était déjà occupée au placement du téléphone de campagne.

L'Etat-major prit possession de l'Hôtel-de-Ville.

Sur les boulevards qui ceinturent Louvain, les Allemands arrivaient. Prudents, les éclaireurs avançaient, suivis de uhlans, le

Digitized by Google

fusil en arrêt, fouillant du regard les fenêtres closes des villas. Pas une persienne ne bougeait ; et cependant derrière leurs rideaux, les habitants, le cœur étreint affreusement, regardaient s'accomplir l'inévitable. Lentement la horde grise s'avançait ; déjà résonnait la cadence lourde des pas allemands. A cinquante mètres derrière les éclaireurs, suivaient des officiers à cheval ; derrière eux arrivait le flot énorme de milliers et de milliers d'hommes.

Allemands au repos boulevard de Namur.

C'était d'une tristesse infinie que rien ne saurait rendre.

Un grand silence avait succédé au crépitement des derniers coups de fusils. La ville était oppressée d'un calme immense.

Soudain, dans le silence de cet accablement profond, l'air vibra de fanfares militaires, de chants victorieux. Par intervalles, perçaient le son aigu des fifres et le roulement sec des tambours plats. Et ces chants, cette musique insultaient à la douleur de Louvain, écrasée désormais sous la botte allemande.

Digitized by Google

On ne saurait mieux comparer cette entrée de l'armée ennemie qu'à une inondation soudaine : cette masse grise, énorme, paraissait charrier des flots boueux, qui submergeaient les restes des fermes en ruines et de leurs murs calcinés.

Le passage des Allemands ne semblait jamais devoir finir.

Chacun admirait, à part soi, la tenue des troupes, leur organisation, leurs équipements, la stricte ordonnance des batteries, des bagages, des cuisines roulantes. Et l'on avait l'impression d'un formidable mécanisme, dont le fonctionnement organisé et exercé depuis de longues années, était réglé et surveillé jusqu'au moindre rouage.

Chacun se rassurait en voyant une telle discipline régner au sein de cette masse colossale. Personne ne se figurait que ceci n'était que l'aspect extérieur, que l'ordre n'était qu'apparent.

Jeudi, 20 août. — Toute la nuit les troupes ont passé, ne nous laissant pas un moment de repos. C'était une file interminable de canons, de chevaux, de chariots, de camions-automobiles.

Ce matin le défilé continue.

Sur le boulevard, les masses compactes d'infanterie sont au repos.

Un colonel descend de cheval, et demande aux quelques curieux qui sont là de lui procurer une chaise et des journaux. Personne ne comprend, ou ne fait mine de comprendre. Je traduis sa question ; un gamin court chez ses parents, rapporte une chaise et des journaux flamands... du 19 et du 20 mai ! Pendant ce temps j'ai lié conversation avec le colonel.

Cet officier me déclare que la Belgique sera vaincue (pas bien difficile lorsque l'on est cent contre un !); que bientôt les Allemands seront à Paris ; que Liège et Namur sont tombés ; que les Allemands ont employé des canons servis par des ingénieurs des usines Krupp, et que le monde n'aurait pas encore entendu parler de ces engins d'une portée prodigieuse, si cette guerre n'avait éclaté.

Digitized by Google

Je prends cela pour du bluff, mais je me souviens... L'histoire nous a enseigné qu'en 1870 il en fut de même : lors du siège de Paris les Prussiens employèrent des canons d'une force inouïe, et inventés par Krupp.....

Désormais retranchés du reste du monde, nous ne possédons plus aucun moyen de contrôler les dires des Allemands.

Si pourtant ce que vient de m'affirmer cet officier était vrai ?...

*
* *

Un camp d'aviation a été établi pendant la nuit à quelque cent mètres du vélodrome. Les équipes finissent de dresser les hangars démontables. Six Tauben sont au repos, dans un champ, sur lequel une grande croix, visible de très haut, a été tracée à la chaux.

Deux compagnies d'infanterie forment la garde de ce camp.

Tout est organisé minutieusement.

Je croise des paysans qui me conseillent de ne pas aller plus loin. On est en train d'enterrer les soldats et les chevaux tombés hier au Pellenberg (Boven-loo), et les Allemands, d'aussi loin qu'ils les voient venir, ordonnent aux civils de lever les bras, les font approcher, les fouillent, et les obligent de coopérer aux inhumations.

Au seuil d'un estaminet dont la porte est criblée de balles, une large flaque de sang coagulé, dont se repaissent les mouches, témoigne que là encore une tragédie s'est déroulée....

Au sommet des champs en pente, se profilent sur l'azur de cette tranquille matinée d'août les silhouettes de hussards en patrouille, la lance en bandoulière. Ils rôdent autour des maisons qui achèvent de se consumer.

Lentement, la fumée monte des ruines, et va droit au ciel, comme du bûcher d'un sacrifice biblique.....

Les murs seuls se dressent encore, calcinés, derniers vestiges de fermes prospères, ou de modestes exploitations rurales.

Digitized by Google

Des meules de foin et de paille sont maintenant des tas de cendres sous lesquels couve encore un brasier.

Les arbres des vergers sont brûlés, et leurs fruits pendent rôtis, parmi les feuilles grillées, aux branches raidies et desséchées.

Des vaches errantes beuglent de soif et de souffrance, les pis gonflés de lait que personne ne songe à traire.

Brusquement, la désolation s'est abattue, et les quelques paysans qui traînent par là sont si hébêtés, si veules, qu'ils ne songent même pas aux soins élémentaires que réclame le bétail sauvé par miracle de la tourmente. Ces serfs de la glèbe, atteints au plus profond de leur raison d'être, semblent des corps sans âme. Le courage et l'énergie semblent les avoir abandonnés.....

Les champs sont ravagés, les betteraves, les pommes de terre, les céréales sont anéantis. Dans une bauge, un magnifique porc se vautre sur son fumier ; les Allemands l'ont oublié..... Tout près, dans la cour de la ferme, un chien, à notre approche, disparaît dans sa niche, apeuré. Entre un tonneau où stagne de l'eau de pluie, et un mur, se recroqueville un petit chat ; les yeux plissés, le poil totalement brûlé, il semble figé de terreur.

Les écuries, les granges, tout est incendié. Des meubles brisés, à demi calcinés, gisent un peu partout.

Un pan de mur écroulé laisse voir par son ouverture béante, une cuisine où traînent des ustensiles ; sur le fourneau, une cafetière... Au seuil de la porte, à droite, s'appuient encore les béquilles d'un paralytique. Et comme en une vision cinématographique, s'évoque la fuite éperdue de tous ces malheureux, affolés. Ceux qui ont eu l'imprudence de se terrer dans leurs caves sont asphyxiés ou carbonisés.

Plus loin, à vingt pas d'une bicoque misérable, mi-estaminet, mi-ferme, et dont l'incendie, faute d'aliment, est éteint depuis la veille, restent encore six chaises et une table sur laquelle des bouteilles de bière et des verres à moitié vides ont été oubliés. On devine là une halte de quelques soudards, altérés par leur œuvre de dévastation et d'incendie. Par les fenêtres sans châssis,

Digitized by Google

à travers la maison dont quelques murs seuls sont debout, on peut voir le paysage en contre-bas : d'autres maisons, et encore d'autres maisons en ruines...

Et comme pour ajouter plus d'horreur encore à cette vision d'épouvante, voici, avançant du pas cauteleux et hésitant d'une hyène à la curée, une affreuse mégère, bossue, les yeux torves et méfiants, la bouche édentée, le nez et le menton en casse-noisette. Une jupe sale et un caraco maculé, affublent cette caricature macabre ; la jupe trop courte, révèle de maigres chevilles flottant dans des souliers masculins trop larges.

Elle arrive à nous, jette un coup d'œil oblique sur les bouteilles abandonnées ; pliant l'échine, elle inspecte le sol.

De son bras gauche, elle tient relevé son tablier dans lequel on devine des objets ramassés çà et là, près des morts. La main droite porte un falot de cuivre, aux vitres brisées, et qu'elle agite comme un encensoir. Et ce monstre a les mains et les bras rouges de sang !

A quelle sinistre besogne ces doigts crochus ont-ils été avidement occupés ? On n'ose même pas se le demander...

Derrière elle, surgissent un voyou et une femme, ses dignes acolytes. Ils ont aussi les mains et les bras sanglants ; un essaim de grosses mouches les escorte et tourbillonne autour d'eux...

Ils s'en vont, cyniques, cherchant ce qui vaudrait encore la peine d'être ramassé, fiers, dirait-on, de l'horreur qu'ils inspirent.

*
* *

Des chevaux tués gisent dans les champs ; les uns criblés de balles, ont la langue pendante, l'œil vitreux ; d'autres, une cuisse emportée par un obus ou un paquet de mitraille, sont les pattes en l'air ; d'autres encore, agonisants, après un dernier sursaut, le ventre ouvert, répandent leurs entrailles sur la glèbe abreuvée de leur sang.

Digitized by Google

Autour d'eux besognent des hommes et des femmes, taillant, coupant à même la viande déjà noire ; et leurs mains rouges et ruisselantes fouillent, tirent, arrachent, défigurent les pauvres bêtes, et ne laissent que d'informes carcasses où se devinent encore la tête, une crinière, des sabots.

Une fade odeur de sang flotte dans l'air rempli du bourdonnement des mouches dangereuses...

C'est une véritable curée, écœurante, et les hommes acharnés autour de ces cadavres sont plus révoltants que des corbeaux ou que des loups...

Les selles, les harnachements ont disparu, emportés par les Allemands.

Les champs gardent encore la trace des roues, des canons et des caissons.

Par places la terre est labourée de coup de sabots, derniers vestiges d'une charge héroïque et suprême, ou de l'agonie d'un cheval.

Devant leur demeure incendiée jusqu'aux caves, deux pauvres vieux époux, côte à côte, affaissés, les bras ballants, sans parole, fixent le sol de leurs yeux remplis de grosses larmes. Images vivantes et poignantes de la douleur et de la ruine. L'ouragan de fer et de feu a passé, détruisant en quelques minutes, de fond en comble, leur petit bien, qui leur permettait de vivre chichement. Ils ont passé la nuit couchés dans l'herbe de leur maigre verger, comme des bêtes abandonnées...

Tout à côté, deux vieilles filles, deux sœurs, errent dans les décombres de leur maisonnette, épaves lamentables, loques humaines. D'un geste las et désespéré, l'une d'elle nous montre l'amas de moellons, les murs calcinés et branlants.

— C'est tout ce que nous possédions...

La fureur des barbares n'a rien épargné ; pas un meuble qui soit resté entier ; jusque sur les paillasses, leur rage s'est acharnée, et ces grabats gisent éventrés, laissant échapper par leurs déchirures une pauvre paille, humide encore de la rosée du matin.....

Une ferme de construction récente semble avoir été respectée ;

Digitized by Google

sur le porche flotte un drapeau blanc, bout de toile hâtivement attaché à un manche à balai : emblème de paix. Mais la porte, toute neuve, a volé en éclats sous les coups de haches et de crosses. Les fenêtres sont pulvérisées, les rideaux pendent en lambeaux. Le mobilier est bouleversé...

Sur toute cette dévastation plane un silence de mort. Tout semble figé dans une stupeur navrante. Instinctivement on baisse

Tombe des quatre héroïques chasseurs belges, qui, restés en arrière-garde préférèrent se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

la voix ; on marche sur la pointe des pieds — comme dans la chambre d'un mort, — pour ne pas éveiller tant de douleur.

A travers les champs, des sœurs de charité nous précèdent ; actives, elles vont où leur pieux devoir les appelle. Depuis les premières lueurs du jour, elles multiplient leurs efforts pour que les héros tombés reçoivent enfin une sépulture convenable. Aidées de jeunes volontaires de la Croix-Rouge, elles visitent les poches des petits soldats, et recueillent les pièces d'identité.

Digitized by Google

Et nous arrivons auprès des quatre chasseurs à cheval, tombés hier si glorieusement.

Déjà la tranchée, dans laquelle ils dormiront leur dernier sommeil, est creusée. L'une des sœurs trouve, dans un uniforme, un mandat-poste de dix francs qui n'avait pas encore été encaissé.

A terre gisent des cartouches, des fusils brisés, tordus. Une humble croix faite de branches surmontera le monticule.

Couchés, ils paraissent grands tous les quatre, mais d'une autre grandeur que celle de leurs corps raidis... Sur leurs visages, malgré la défiguration de leurs blessures, règne une expression majestueuse que seule imprime la mort.

Et ces quatre gars qui n'auront que la terre pour linceul, on voudrait pouvoir les draper ensemble dans les plis des trois couleurs belges, et déposer sur leurs fronts un respectueux baiser de gratitude et d'adieu. Nous ne songeons pas à nous en aller, car pour ces quatre soldats anonymes, nous éprouvons un sentiment d'immense pitié, de reconnaissance et d'affection...

Là-bas, des avions s'élèvent, montent en spirale, volent au dessus de nos têtes, et s'en vont vers le sud, vers de nouvelles missions destructives. Le ronflement des moteurs va diminuant. Sous le soleil de midi, les sœurs de charité se sont agenouillées une dernière fois, et prient.

*
* *

Louvain, devant l'envahisseur, eut toute la dignité qui convenait et se plia aux lois de la guerre.

Cependant les obligations qu'on lui imposa aussitôt n'étaient pas conformes à ces lois. Les Allemands exigèrent que les troupes fussent nourries aux frais de la population, sinon la ville devait être frappée d'une contribution de guerre de 200.000 fr. par jour, exigence contraire à l'une des conventions de La Haye qui ordonne de respecter les fonds des communes (*Art. 56*).

Digitized by Google

D'autre part, dès les premières heures de l'occupation, les Allemands avaient pris des otages parmi les notabilités.

C'était une raison de plus pour les habitants de ne commettre aucun acte qui pût exciter la colère de l'envahisseur. On savait qu'au moindre mouvement les otages seraient mis à mort. On le savait d'autant plus que, peu à peu, l'on apprenait ce qui s'était passé à Visé et dans les environs de Louvain. Chassées de leurs maisons par l'incendie et le meurtre, les populations venaient chercher asile à Louvain. La nouvelle des horreurs commises à Aerschot nous arriva ainsi le 20. Aussi les habitants de Louvain, craignant de voir les Allemands renouveler les excès commis ailleurs, évitaient-ils de les irriter.

On souffrait, mais on souffrait en silence. Et l'on ne discutait même plus, tant on sentait la nécessité d'obéir aux ordres que le bourgmestre ne cessait de répéter.

Mais toute cette prudence devait être vaine.

Les habitants de Louvain ne savaient pas alors, en effet, qu'eux et leur ville étaient voués au sacrifice et que l'armée allemande allait, conformément aux principes que lui avaient inculqués ses chefs, se livrer aux actes les plus barbares, pour répandre la terreur en Belgique et en France.

*
* *

Avant de narrer la tragédie qui se déroula à Louvain du *mardi 25 août*, au *mercredi 2 septembre*, pendant sept jours et huit nuits, je veux justifier mon accusation de préméditation.

J'ai dit déjà combien la population était décidée à ne pas exciter les Allemands, combien il était loin de sa pensée de faire cette guerre *de francs-tireurs*, — qu'elle n'était pas matériellement en état de faire, n'ayant plus une arme à sa disposition, — dont elle sentait d'ailleurs l'inutilité, et qui, les autorités le lui disaient assez, ne manquerait pas d'être le signal des pires représailles...

Aussi grand fut l'ahurissement des habitants lorsque, le

Digitized by Google

surlendemain de l'entrée des Allemands à Louvain, le 21 août, ils virent, placardée sur tous les murs de la ville, une proclamation dont je respecte scrupuleusement le texte et que voici :

PROCLAMATION

Nous ne faisons pas la guerre contre (1) les citoyens, mais seulement contre (1) l'armée ennemie. Malgré cela les troupes allemandes ont été attaqué (1) en grand nombre par des personnes qui n'appartiennent pas à l'armée.

On a commis *des actes de la plus lugubre cruauté* (en gros caractères) non seulement contre les combattants, mais aussi contre nos blessés et nos médecins qui se trouvent sous (1) l'abri de la Croix-Rouge. Pour empêcher ces brutalités, j'ordonne ce qui suit :

1° Toute personne qui n'appartienne (1) pas à l'armée et qui soit trouvée les armes entre (1) les mains sera fusillée à l'instant. Elle sera considérée comme hors du droit des gens.

2° Tous les armes, fusils, pistolets, brownings, sabres, poignards, etc., et toute matière explosible, doivent être délivrée (1) par les maires de tout village ou ville aussitôt au commandant des troupes allemandes. En cas qu'une (1) seule arme soit trouvée dans n'importe quelle maison, ou que quelque acte ait été commis contre nos troupes, nos transports, nos lignes télégraphiques, nos chemins de fer, etc., ou qu'on donne asile aux francs-tireurs, les coupables et les otages qui seront pris dans chaque village seront fusillés sans pitié. Or (1) cela, les habitants des villages, etc., en question, seront chassés. Les villages et les villes mêmes seront démolis et brûlés. Si cela arrive sur la route de communication entre deux villages ou entre deux villes, on agira de même envers les habitants des deux villages.

J'attends que les *maires* (1) et les populations sauront par leur

(1) Sic.

Digitized by Google

prudente surveillance et conduite assurer[1] la sûreté[1] de nos troupes ainsi que la leur. Dans le cas contraire, les mesures indiquées ci-dessus entreront en vigueur.

Le Général commandant en chef.

Cette proclamation, manifestement, n'avait pas été faite pour la Belgique. Il y est question de « *maires* » et les Allemands n'ignorent pas que le premier magistrat communal, en Belgique, s'appelle « *Bourgmestre* ».

Elle n'avait aucune raison d'être, en présence du désarmement de la population.

Elle ne s'explique que par le système, maintes fois employé par l'Allemagne, au cours de cette guerre, de se préparer, préventivement, un sytème de défense [2].

Mais j'ajoute que, si quelque habitant de la ville, — ce qui n'était certainement pas, — avait conservé une arme jusqu'à ce moment, il est certain qu'après pareil avertissement il se fût empressé de la détruire ou de la déposer entre les mains des autorités.

Pour moi, je vois, dans l'affichage inutile de cette proclamation, une preuve de préméditation.

Mais, il est d'autres preuves plus éclatantes encore que les forfaits des Allemands ont été voulus, préparés, exécutés sans aucune provocation de la part des malheureux louvanistes.

Certains avertissements furent donnés à la population de Louvain, par des soldats allemands, plusieurs jours avant le 25 août :

Le vendredi, 21 août, un soldat allemand déclara à un témoin :

— Les soldats que vous voyez maintenant sont de vrais guerriers « mais gare au bataillon incendiaire ».

Le même jour, deux officiers insistèrent, à mots couverts, au-

(1) Sic.

(2) Torpillage du *Lusitania*. Emploi de gaz asphyxiants, bombardement par des zeppelins, par des avions, de villes ouvertes, non fortifiées.

Digitized by Google

près de ce même témoin pour qu'il parte de Louvain avec sa famille. Ils mettaient à sa disposition une voiture automobile, qui vint effectivement se ranger devant sa maison le soir à six heures. Ce témoin, en raison du commerce qu'il exerçait, renonça à partir; de plus, il ne comprenait rien à l'insistance de ces officiers qui lui conseillaient de fuir sans plus s'expliquer. Je connais les noms de ces officiers.

Un autre témoin a entendu, dans son établissement, le dimanche 23 août, soit deux jours avant le sac de Louvain, deux officiers déclarer :

— Louvain est une bien jolie ville; mais, dans deux jours, il n'en restera plus rien !

Un troisième témoin déclarera qu'il fut averti, en ces termes, de ce qui allait se passer, par un officier qui logeait chez lui :

— Si cela commence, ce sera terrible, et je vous conseille de vous cacher dans votre cave.

Cet avertissement fut donné au témoin une demi-heure avant que ne commencent les premières phases de ce crime monstrueux.

Un quatrième témoin, qui habite à 34 kilomètres de Louvain, déposera que le lundi, 24 août, il parla à un sous-officier Allemand qu'il rencontra sur la Grand'Place de la localité où il habite. Ce sous-officier lui déclara fièrement : « *Morgen wird Löwen « gebrannt* » (Demain Louvain sera incendiée). Dès le lendemain le témoin se rendit à bicyclette à Louvain. Arrivé à Gumptich, village situé entre Tirlemont et Louvain, des soldats allemands l'obligèrent à rebrousser chemin. Il retourna chez lui. Le surlendemain, mercredi, rencontrant son interlocuteur de l'avant-veille il lui fit part de son insuccès, la course qu'il avait tentée ayant pour but d'aller chercher sa grand'mère et de la soustraire au malheur éventuel qui la menaçait. Il demanda au sous-officier s'il ne pourrait lui fournir la possibilité de retourner à Louvain, pour tenter encore une fois de chercher sa parente. Le gradé lui répondit :

— « Oh, je pense bien que ce sera possible, car maintenant Louvain n'existe plus ! »

Digitized by Google

Löwen, 11. 9. 14

H. Thoffan,
für Ehr. Mehl,
Florsfaun Maire sind nun

Bon de réquisition déchiré, trouvé dans la maison d'un de mes amis, où les Allemands avaient « réquisitionné » un peu de tout : café, farine, bouteilles de vin.

Digitized by Google

Ainsi donc, voilà un sous-officier allemand, en garnison dans une localité distante de 34 kilomètres de Louvain, qui sait exactement ce qui va se passer dans cette ville le lendemain.

D'autres témoins, enfin, déposeront que des soldats les avertirent à mots couverts, peu de temps avant que ne commençât l'horrible tragédie. Ils avaient la mine sombre, les uns pleuraient, les autres frissonnaient d'épouvante en déclarant : « *Wir* « *haben eine fürchterliche Aufgabe zu erfüllen* ». (Nous avons un terrible devoir à remplir).

D'autres soldats conseillaient à certains témoins de se cacher dans leurs caves, mais ne s'expliquaient pas sur les raisons qui les poussaient à donner ces conseils...

Personne ne comprenait rien à ces réticences. A huit heures du soir, ceux qui conservaient encore le moindre doute savaient, enfin, à quoi s'en tenir. Mais il était trop tard.

*
* *

Si la conduite des premières troupes allemandes qui entrèrent à Louvain fut à peu près correcte, les choses changèrent vite avec l'arrivée de troupes nouvelles.

Ce fut bientôt un gaspillage inouï.

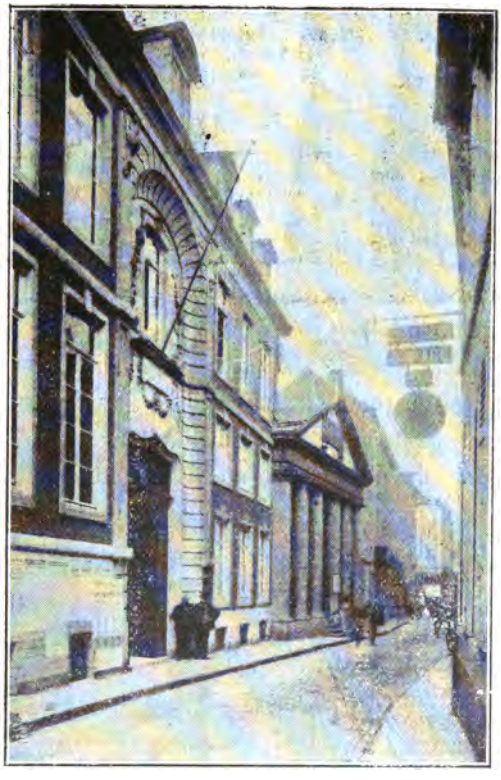
On enlevait aux bouchers leurs marchandises sans les payer. *Le Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre,* annexé à la *Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, du 18 octobre 1907, autorise, à la vérité, que des marchandises soient prises chez l'habitant du territoire occupé, mais ordonne qu'elles soient payées comptant, quand ce paiement est possible, ce qui était certainement le cas (*Article 52*).

Des tonneaux de vin étaient réquisitionnés. Quand les soldats en avaient assez, ils répandaient le reste dans la rue.

Ils abattaient du bétail, le dépeçaient, et laissaient ensuite les quartiers de viande pourrir sur le sable du Manège, où l'abattage se faisait. Le 28 août, pendant que la soldatesque se livrait

Digitized by Google

au sac de Louvain, ils abattirent ainsi pour 40.000 francs de bétail qu'ils laissèrent pourrir, tandis que la population pauvre commençait à souffrir de la faim, les denrées alimentaires étant subitement devenues rares.



Le Tribunal avant l'incendie ; le général von Klück y avait pris son quartier général.

Certain jour, avant que ne commençât l'incendie de Louvain, on fit connaître par voie de proclamation, que les commerçants qui avaient de l'argent allemand pouvaient en faire l'échange, à l'Hôtel-de-Ville, contre de l'argent belge. Les habitants, heureux de se débarrasser d'une monnaie à laquelle ils n'étaient

Digitized by Google

pas habitués, s'empressèrent de se rendre à l'Hôtel-de-Ville. Une désagréable surprise les y attendait. Lorsque les officiers allemands eurent recueilli tous les marks qui leur étaient si bénévolement apportés, ils délivrèrent de simples reçus aux intéressés, ou bien leur donnèrent des bons... payables... après la guerre ! Et les commerçants retournèrent chez eux, les poches vides, possesseurs de... chiffons de papiers.

En français, nous appelons cela un abus de confiance !...

*
* *

Déjà, des soldats pillaient certaines maisons.

L'article 47 du Règlement précité interdit pourtant le pillage d'une manière formelle.

Mais des Conventions de la Haye, les Allemands étaient bien décidés à ne plus en tenir aucun compte. Dès l'heure où, cyniquement, ils avaient violé la neutralité du Grand Duché de Luxembourg et celle de la Belgique, ils avaient fourni la mesure du respect qu'ils ont pour la parole donnée !

Et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est que les maisons inoccupées ont été cambriolées, avec effraction, avant même que le sac de Louvain ait commencé.

Les bureaux du général von Klück se trouvaient au Tribunal, à la porte duquel flottait l'étendard du Général. Celui-ci ne pouvait pas faire dix pas dans la rue sans voir des portes de maisons fracturées.

Il en fut ainsi de toute une série de maisons inoccupées de la rue Léopold et de la Place du Peuple, de l'hôtel habité jadis par le défunt bourgmestre de Louvain, Vital de Coster. Un des panneaux de la porte cochère avait été enfoncé et laissait voir une ouverture béante. Cet hôtel avait été littéralement cambriolé !

Vis-à-vis du quartier général de von Klück, se trouvait un garage d'automobiles. Les Allemands avaient forcé la porte, et il est impossible que le Général n'ait pas remarqué cela.

Digitized by Google

Le Tribunal fut incendié, et tous les dossiers détruits.

Le Tribunal, Salle d'audience.

Digitized by Google

L'hôtel occupé par le professeur Van Gehuchten, célèbre par ses travaux sur l'anatomie du système nerveux, et très considéré par les savants Allemands, a été cambriolé d'une façon inouïe. Son bureau a été dévasté, tous ses tiroirs fracturés, leur contenu répandu sur le sol, au milieu des vomissements des soldats ivres.

Et tous ses documents, toutes ses notes, qui représentaient trente ans de labeur et de recherches, tous ses travaux scientifiques, ont ensuite été anéantis par l'incendie ; M. le professeur Van Gehuchten en est mort de chagrin à Cambridge. Il n'avait que cinquante ans.

Et, chose remarquable, malgré ces vexations qui allaient croissantes, la population de Louvain ne se laissait pas émouvoir ou, plutôt, ne manifestait pas extérieurement ses sentiments.

Elle conservait un calme contraint mais imperturbable.

Cela est si vrai que les autorités militaires allemandes avaient exprimé leur entière satisfaction au sujet de l'attitude correcte et loyale de la population de Louvain. Elles avaient fait savoir au doyen du clergé qu'il leur serait agréable que cette satisfaction fût portée à la connaissance du public.

Et c'est ainsi que, par ordre, et au nom de ces autorités, il fut annoncé, le 25 août au matin, dans toutes les églises de Louvain que, en raison de l'attitude de la population, il ne serait désormais plus exigé d'otages.

Ce fut un grand soulagement pour tout le monde. En prenant cette mesure, les Allemands agissaient beaucoup plus habilement que par la menace.

Hélas ! ce n'était qu'une sinistre ironie de plus !..

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LE SAC DE LOUVAIN

LES JOURNÉES TERRIBLES. — FAITS GÉNÉRAUX

PILLAGES, VOLS, MEURTRES, VIOLS, FUSILLADES
TRAITEMENTS BARBARES INFLIGÉS AUX PRISONNIERS
INCENDIE DE LA VILLE

La ville de Louvain était condamnée !

Outrée par la fière et héroïque résistance de la petite Belgique, qui fit avorter le plan primitif de l'Etat-major allemand et la marche rapide sur Paris, l'Allemagne avait décidé de faire un exemple implacable et de terroriser ainsi les populations belges et françaises.

C'est la seule explication sérieuse des événements tragiques qui vont se dérouler.

*
* *

La journée du 25 août s'était passée comme les journées précédentes. Il y avait eu, comme de coutume, des mouvements de troupes. Des soldats avaient traversé la ville. Au loin, on avait entendu tonner le canon. A 5 h. du soir, l'alarme fut sonnée une première fois.

Vers 7 h. 1/2 du soir les habitants rentraient chez eux, car ils ne devaient pas être dans la rue après 8 heures. Quelques-uns se trouvaient au seuil de leurs demeures. Les boutiques se fermaient. Déjà, dans les maisons bourgeoises des officiers étaient attablés pour le repas du soir.

Digitized by Google

Certaines rues étaient complètement désertes. Dans d'autres on donnait à manger et à boire à des soldats qui venaient d'arriver de Tirlemont, par la chaussée : c'était le 53e régiment d'infanterie, qui se composait de bataillons disciplinaires. Il y avait à Louvain, le soir du 25 août, encore d'autres régiments d'infanterie et le 7e de hussards de Bonn ; au bas mot un total de 10.000 hommes.

Le centre de Louvain détruit.
La Grand'Place ; la collégiale Saint-Pierre ; l'Hôtel-de-Ville.
Au premier plan, la rue de Bruxelles.

Tout à coup, *quelques minutes avant 8 heures*, une fusillade éclata, nourrie, violente, *de tous les points de la ville à la fois.*

Ce fut si soudain, si inattendu, que, supposant la réussite d'une ruse des Alliés que nous croyions proches, notre première pensée fut celle-ci : « *Les Français sont là* »... Chacun nourrissait cet espoir, et le voyait réalisé, car chacun croyait ardemment que les Alliés se battaient aux côtés des Belges.

Digitized by Google

Débouchant des Portes de Bruxelles, de Malines et de Diest, affolés, éperdus, terrorisés, ou tout au moins feignant de l'être, une quantité de soldats arrivent comme saisis d'une panique intense, et tirent des coups de feu en l'air et dans les maisons.

Des chevaux sans cavaliers se précipitent en un galop fou, ventre à terre, tombent abattus à coups de fusils. Des officiers montés accourent à toute vitesse, semblent pourchassés par un ennemi, sautent à terre, d'un coup de revolver abattent leurs

La collégiale Saint-Pierre. L'Hôtel-de-Ville.

bêtes, et s'enfuient dans toutes les directions...

Dans la rue de Bruxelles, un officier à la tête de sa compagnie, regarde l'heure : il est 7 h. 58. Puis, prenant son revolver, il tire dans la foule qui, des trottoirs, regardait défiler les soldats. Ceux-ci marchaient par rangs de quatre ; ils se séparent, deux rangs à droite, deux rangs à gauche, puis se mettent à tirer dans les maisons et sur les habitants qui rentraient chez eux.

A vingt pas en arrière de l'officier, un soldat de la compagnie

Digitized by Google

La maison P (rue Joyeuses-Entrées.

Façade criblée de balles, lors de la fusillade du 25 août 1914.

Digitized by Google

Une des chambres de la maison P.

Digitized by Google

épaule et abat son chef. La maison devant laquelle cet officier est tombé sous la balle de l'un de ses propres soldats, est aussitôt mise en feu, et les immeubles voisins flambent également.

Venant du haut de cette même rue de Bruxelles, une automitrailleuse dévale, gronde, mugit, se cabre, s'arrête, vire presque sur place, repart encore, tandis que la mitrailleuse fonctionne éperdûment en un crépitement continu, crachant la mort.

Des soldats allemands jettent leurs armes, leurs sacs, leurs fusils, leurs casques, leurs bicyclettes, cherchent à se sauver de la mort, et tombent parfois.

A *8 heures* exactement, une fusée, plantée au bout d'une longue perche dans la cour de la caserne Saint-Martin, brille durant quelques instants.

Du haut de la caserne de la rue de Tirlemont, un coup de feu éclate, tiré d'une fenêtre par un soldat allemand.

A ces deux signaux, donnés en plein cœur de la ville, la fusillade se fait plus intense, plus forte, plus nourrie, devient atroce.

Les habitants qui s'occupaient des soldats du 53e d'infanterie se sauvent dans leurs caves, suivis de soldats qui cherchent, eux aussi, à se cacher.

Ceux des soldats qui sont restés dans la rue se rassemblent immédiatement aux coups de sifflets de leurs officiers, se forment sur deux rangs se tournant le dos, et, faisant face aux maisons, tirent dans les façades et les fenêtres, dans les soupiraux des caves, par conséquent sur leurs camarades qui viennent de s'y réfugier et qui les supplient de cesser le feu.

D'autres pénètrent dans les maisons dont ils ont enfoncé les portes à coups de crosses, tuent ou blessent les habitants, ou les chassent dans la rue. Ces malheureux sont reçus à coups de fusils par les soldats se trouvant dans la rue et qui guettent leur arrivée, ou bien sont faits prisonniers, et conduits, les mains hautes, vers la gare où il y a bientôt des milliers de civils prisonniers, au milieu de l'incendie immense de la Place de la Station.

Digitized by Google

Des soldats allemands entrent dans les pièces des rez-de-chaussée des maisons dont ils viennent de chasser les habitants, et de là tirent dans la rue, sans souci d'abattre leurs propres troupes.

Ces faits sont prouvés par des pièces à conviction. Il suffit de se rendre dans certaines de ces maisons pour en vérifier l'exactitude rigoureuse. Et c'est ainsi que les Allemands purent affirmer que l'on avait tiré de l'intérieur des maisons sur leurs soldats !

Voici deux cas typiques :

Dans une maison dont les habitants épouvantés ont fui dans leur cave, les Allemands se postent au salon, situé au rez-de-chaussée. Le propriétaire de la maison, entendant du bruit, remonte de la cave. Il voit les Allemands tirer du salon dans la rue, à travers les persiennes baissées. Ces persiennes portent les traces des balles. Il est facile de voir que les coups de feu ont été tirés *de l'intérieur de la chambre* vers la rue, qui était remplie de soldats tirant dans les maisons. D'autres soldats font irruption dans la maison pendant que le propriétaire se trouve dans le corridor. A leur aspect, il veut redescendre à la cave. Mais un coup de feu, qui lui laboure la cuisse, l'étend à terre. Il est parvenu à se traîner jusqu'à la cave, où les siens l'ont soigné comme ils ont pu pendant deux jours, après lesquels seulement il pût être transporté à l'ambulance de Saint-Thomas.

Des Allemands font irruption dans une pharmacie qui vient d'être fermée. De l'intérieur de l'officine, ils tirent sur la place où d'autres soldats allument des incendies. Ils font feu à travers les volets baissés. Cependant les habitants sont extraits brutalement de la pharmacie et c'est eux qu'on accuse d'avoir tiré !

Dans une autre rue (1), des soldats montent au premier étage d'une maison, ouvrent les fenêtres et tirent au hasard dans la rue. Des officiers font de même, puis accusent les habitants d'avoir tiré, les malmènent, et les expédient à la gare, prisonniers.

(1) Comme aussi chez le professeur Verhelst.

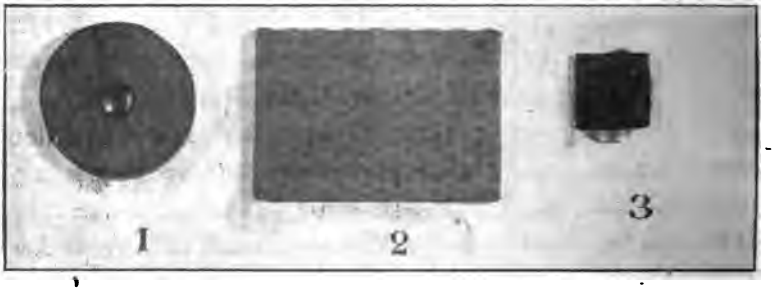
Digitized by Google

Ailleurs, ce fut un soudain déploiement de troupes sortant de tous les côtés, et qui, méthodiquement, tirent dans les maisons et les mettent en feu.

Et les Allemands accusent la population d'avoir attaqué leurs troupes, d'avoir versé sur elles, par les fenêtres, de l'huile bouillante !

Les coups de sifflets des officiers, auxquels répondent les salves des coups de fusils, cinglent l'air rempli des gémissements des blessés et des râles des mourants...

La population, épouvantée par l'incendie qui commence, s'est cachée dans les caves ou au fond des jardins, car en Belgique, en général, chaque maison a son jardin.



Ce qu'on trouvait dans les ruines de Louvain.
1 et 3 : pastilles incendiaires, à base de parafine.
2 : mèche incendiaire.

Sur la place Marguerite, un peloton de cavalerie est massé. Les hommes cachés derrière leurs chevaux tirent dans la direction de la rue de Tirlemont. Par là débouchent des troupes d'infanterie qui tirent sur la cavalerie.

Aux carrefours, les mitrailleuses balaient les rues.

Dans la rue de la Station, les cavaliers du 7e hussards, pareils à des démons, dont les silhouettes se détachent fantastiquement sur le fond rouge des maisons dévorées par l'incendie, vont et viennent, courent d'une maison à l'autre sous une grêle de balles.

Digitized by Google

Pastille ronde.

Pastille carrée.

Les pastilles incendiaires dégagent des flammes d'une grande force de pénétration.

Digitized by Google

Les habitants, chassés de chez eux par l'incendie, tombent pour ne plus se relever.

Les alentours de la gare et des casernes sont d'abord mis en feu. Sur la Place du Peuple, des escouades de soldats, appartenant aux compagnies incendiaires, remplissaient le sinistre office pour lequel ils sont spécialement équipés.

Ils portent un uniforme complet en cuir ; leur tête est couverte d'une sorte de cagoule, en cuir aussi, et qui ne laisse apercevoir que leurs yeux. Ils ont à la ceinture un sachet de cuir rempli de grenades incendiaires.

Certains manœuvrent un chariot à quatre roues, sur lequel se trouve fixé un réservoir en fer rempli d'un liquide inflammable. Au moyen de ce liquide et d'une pompe puissante, ils aspergent les maisons du haut en bas, ou, à travers les soupiraux, inondent les caves. D'autres les suivent, munis de torches et de torchettes qu'ils lancent dans les fenêtres dont ils ont enfoncé les vitres à coups de sabres et de baïonnettes.

En un instant, les maisons flambent jusqu'aux combles, et il ne reste ni plafonds, ni planchers ; tout est brûlé, sauf les quatre murs.

Quand la maison est d'apparence cossue, les incendiaires en font d'abord la visite et enlèvent les objets de valeur.

Louvain est un centre d'anciennes familles flamandes. Les souvenirs accumulés par ces familles constituaient de véritables musées d'art. Il y avait, chez certains particuliers, des galeries de tableaux, des meubles antiques, etc... Tout cela a été volé avant que le feu soit mis aux maisons.

Des soldats ivres tombaient des escaliers jusqu'aux seuils des maisons en feu, asphyxiés, serrant convulsivement dans leurs bras des bouteilles de vin, des tableaux, des statuettes, etc.

Les meubles d'art, les pianos, les ameublements de salles à manger, etc., sont chargés sur des camions qui stationnent devant les maisons que la flamme va dévorer dans un instant. Les coffres-forts sont ouverts en un tour de main.

Digitized by Google

Pendant plusieurs jours, des trains entiers partirent pour l'Allemagne, chargés de ce butin...

Ce sont là des faits indéniables, dont je fus le témoin.

C'est avec les provisions de vins volées que les saccageurs de Louvain se sont enivrés jusqu'au 25 août et se sont préparés à l'œuvre irréparable de la destruction de la ville.

Durant cette nuit affreuse, les habitants cachés dans leurs caves ou derrière les portes d'entrée de leurs maisons, prêts à fuir dans la rue si leur maison commençait à flamber, entendaient distinctement les officiers hurler leurs ordres :

« *Vorwaerts, morden und brennen !* » (En avant, brûlez et tuez).

Ou bien : « *Hier, die ganze Reihe* » (Ici, toute la rangée).

Et l'incendie, en quelques minutes, transformait toute une série de maisons en un formidable brasier. Les malheureux habitants, qui ne gagnaient pas assez vite la rue, où ils étaient fusillés ou faits prisonniers et conduits à la gare, étaient *grillés vifs dans leurs maisons* ou *enterrés dans leurs caves* sous les murs qui s'écroulaient.

A chaque maison qui s'effondrait, c'étaient des cris d'épouvante de la part des victimes, et des hurlements de joie de la part de leurs bourreaux, qui poussaient des « Hourra ! » et des « Hoch ! » au spectacle des immenses gerbes de feu qui illuminaient les nuages de fumée planant sur la ville.

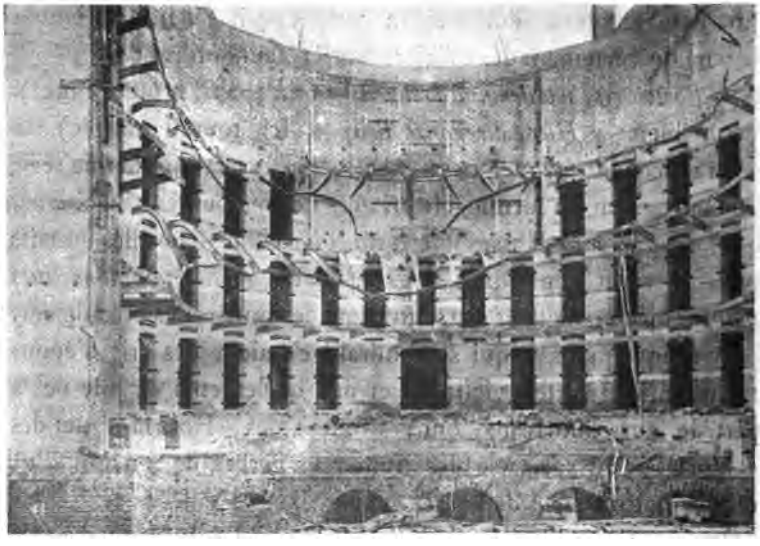
Et tout cela au milieu de la fusillade, du crépitement des mitrailleuses, du galop effréné des chevaux, de la course éperdue des chariots et automobiles !

Ce fut un cauchemar fantastique que je me sens impuissant à décrire, un véritable enfer !...

Sur des camions, sur des voitures, les bouteilles de vin sont entassées par paniers, par caisses. Dans leur hâte de piller, de voler, de boire, de se gorger, ils ne se donnent pas la peine de déboucher les bouteilles. Ils en font sauter les goulots d'un coup de sabre, ou cassent le col de la bouteille sur les encoignures des portes. Ils ingurgitent à en perdre le souffle et la raison, et fraternisent avec leurs officiers.

Digitized by Google

Dès lors, c'est un déchaînement épouvantable de passions odieuses et abominables. Les officiers n'ont plus aucune autorité sur leurs hommes. Ils boivent aux bouteilles qui leur sont tendues. La fameuse discipline a disparu. Il n'y a plus de distinction de grades ni de castes. Il n'y a plus qu'un troupeau de pillards, d'assassins, d'incendiaires, de bourreaux, rués à la curée et livrés aux pires instincts.



Le Théâtre... la salle de spectacle, vue de la scène.
Le théâtre se trouvait rue de la Station.

Des soldats abattent des officiers, auxquels ils venaient de verser si généreusement à boire, assouvissant ainsi de vieilles haines.

Et ces abominations ne durèrent pas quelques heures seulement. Elles se prolongèrent pendant plusieurs jours, à tel point que le *lundi 31 août,* ceux qui eurent le courage de venir avec moi dans la ville en feu, au risque d'être fusillés, purent voir ces hordes continuer leurs beuveries, attablées en pleine rue de la Station (longue d'un kilomètre), assis devant les maisons qu'ils avaient vidées de leur mobilier, admirant en se saoûlant

Digitized by Google

leur œuvre de dévastation, s'encourageant au pillage, et se félicitant l'un l'autre du butin qu'ils raflaient et avaient raflé dans les maisons.

Des scènes épouvantables se déroulent. Des jeunes filles sont violées par des soudards sous les yeux de leurs parents, atta-

La Gare fut le théâtre de massacres, de traitements ignobles.

La croix blanche, à gauche du monument, fut plantée sur la tombe de 26 civils dont deux femmes et un prêtre. Cette croix blanche fut remplacée plus tard par une croix de bois noir. On y lisait l'inscription suivante : « Hier ruhen 12 deutsche Krieger, « die den Heldentodt für's Vaterland erlitten. » (Traduction) : ici reposent 12 guerriers allemands morts en héros pour leur patrie.

chés à des chaises, pendant que d'autres soldats, sous la menace de revolvers, les contraignent à regarder ces abominations.

A la gare, où des milliers d'habitants sont prisonniers, on fusille, on mutile, on hache des cadavres. Des malheureux ont certainement été enterrés vivants.

Un prêtre est tué à coups de baïonnettes.

On aligne des civils par centaines, puis on fait le simulacre de

Digitized by Google

les fusiller. Les soldats font jouer bruyamment la batterie de leur fusil, mettent les malheureux en joue ; puis ils abaissent leurs armes, et recommencent plusieurs fois ce jeu cruel, sous les yeux des femmes et des enfants de ces malheureux, et en riant férocement des souffrances de leurs victimes qui croient la dernière heure arrivée. Bien des hommes offrent leur poitrine et supplient leurs bourreaux d'en finir.

Des trains bondés de prisonniers partent pour Aix-la-Chapelle et Cologne, *où la foule, prévenue télégraphiquement*, les attend pour les couvrir de ses injures et de ses crachats.

Pendant plus de 24 heures, hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes, devront rester entassés dans ces wagons, les pieds dans le fumier des chevaux, sans pouvoir s'asseoir ni s'appuyer.

Mais, où leurs bourreaux montrent des raffinements de cruauté, c'est en séparant brutalement des familles. Ils bousculent les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Et ces malheureux ne se reverront plus que lorsqu'ils seront rendus à la liberté, bien des mois plus tard. Quand en janvier tous ces prisonniers ont été relâchés, on leur apprit que l'empereur avait daigné les gracier à l'occasion de son anniversaire, le 27 janvier !.. Graciés de quoi ? Quel crime avaient-ils commis pour mériter la grâce de cet Empereur ? En outre, on leur fit faire, sous la menace des plus terribles représailles, le serment de ne jamais raconter les souffrances qu'ils eurent à endurer dans les camps où ils passèrent des mois.

*
* *

Le *mardi soir, 25 août,* le centre de Louvain ne formait plus qu'un immense brasier aux lueurs duquel les soldats se démenaient comme d'épouvantables démons, acharnés à leur hideuse besogne de viol, de pillage, de meurtre et d'incendie.

A la gare, des trains arrivent. Je laisse ici la parole à un ci-

Digitized by Google

toyen allemand, lieutenant de train d'artillerie, et j'extrais son récit de la *Kölnische Zeitung*, édition du matin, du dimanche 27 septembre 1914, n° 1070. Son récit est intitulé : *Die Schreckensnacht in Löwen*, et porte en sous-titre : *von einem der dabei war* (Traduction : la nuit d'horreur de Louvain, par quelqu'un qui s'y trouvait).

« La première partie de mon train (de munitions) avait été « déchargée. Nous étions sur un rang, et j'attendais avec impa- « tience que l'on amène la seconde partie de mon train. Tout « à coup une détonation, puis une seconde, une troisième, un « tir horrible de fusils et de mitrailleuses. Un transport d'infan- « terie, par un train, arrivait justement en gare. *Les soldats ti-* « *raient hors des coupés, sans savoir où se trouvait l'ennemi*, dans la « nuit noire. »

(Note : dans son récit, ce lieutenant avait dit préalablement, que la gare, grâce aux ingénieurs allemands, était éclairée à l'électricité, mais que la ville se trouvait dans l'obscurité. Comment ces soldats arrivant dans la gare, qu'il dit éclairée, pouvaient-ils tirer dans la nuit, puisqu'ils tiraient dans la gare ? Je cite encore des fragments de son récit) :

« Une épouvantable colère s'empara des milliers de soldats « qui furent attaqués ensemble à Louvain. De suite commença « une visite domiciliaire en règle pour trouver des civils armés. « Le résultat fut surprenant. Chaque maison était occupée « par des *soldats belges déguisés en civils* (1). Ils furent arrêtés, « conduits à la gare, et, au milieu des géraniums rouges du jar- « din qui se trouve devant la station, furent fusillés après une « brève enquête. Toutes les maisons de la place de la Station « furent, sur commandement, démolies et incendiées. »

Plus loin :

« J'ordonnai le boute-selle, et nous partîmes, en passant près « du jardin, devant la station. Les géraniums rouges n'étaient

(1) C'est faux, je démontre plus loin l'impossibilité matérielle du fait.

Digitized by Google

« visibles que par endroits, des tas de francs-tireurs gisaient des-
« sus. Ils avaient subi leur juste châtiment...

« Nous sortons de la ville, sans qu'on nous ait tiré dessus,
« alors que les colonnes qui quittèrent la ville après moi, le
« lendemain et le surlendemain, eurent à essuyer des coups de
« feu, partant des ruines, et subirent des pertes. Que je sois
« sorti sans autre dommage de cet enfer, est un miracle, et du
« profond de mon âme, j'adressai une prière de remercicment
« au ciel. »

Place du Vieux-Marché avant l'incendie.

Il y a dans ce récit un mélange de sincérité involontaire et de vantardise qui rend superflu tout commentaire...

L'incendie dura jusqu'au *mercredi, 2 septembre, soit pendant sept jours et huit nuits*, et non pas pendant deux jours seulement, comme les journaux allemands voulurent le faire croire.

On ne peut faire actuellement le dénombrement des victimes. Louvain, ville de 43.000 habitants, n'en a plus la moitié à l'heure présente. Les uns ont disparu, fusillés ou brûlés vifs, les autres sont réfugiés en Hollande, en Angleterre, en France ou en Suisse.

Digitized by Google

Par contre il est possible d'établir le bilan de l'incendie. Le tiers des bâtiments de la cité est détruit : **1074 maisons ont disparu.**

Sur l'ensemble du territoire de la ville et des communes suburbaines, Kessel-Loo, Herent et Heverlé réunies, il y a un total de **1823 immeubles incendiés.**

Dans leurs communiqués, les journaux allemands ont prétendu

La Place du Vieux-Marché. Après l'incendie.
A droite, la Bibliothèque ; au fond, la collégiale Saint-Pierre.

que les édifices publics n'avaient pas été volontairement incendiés. J'oppose à ces affirmations le démenti le plus formel.

Les maisons avoisinant la **Bibliothèque de l'Université** étaient déjà consumées. Le feu couvait depuis plusieurs heures à l'intérieur de la Bibliothèque, lorsque à une heure du matin il jaillit avec une force inouïe.

La Bibliothèque — 300.000 volumes — avec ses manuscrits, ses incunables, ses collections, ses archives, la galerie de ses gloires depuis les premiers jours de sa fondation, portraits de

Digitized by Google

recteurs, de chanceliers, de professeurs illustres ; les salles ornées de boiseries, les plafonds en chêne sculpté, style Louis XV, tout cela n'est qu'un monceau de cendres et de ruines.

La galerie contenait les portraits de tous les savants de la Belgique depuis 1450, soit depuis l'époque des Bourguignons.

La Bibliothèque possédait aussi la collection des livres des

La Bibliothèque, vue du Vieux-Marché.
La rue aux Cordes.

C'est d'ici que furent chassés à coups de fusils les civils qui cherchaient à éteindre l'incendie de la Bibliothèque.

anciennes Abbayes, supprimées en Belgique par Joseph II et par la Révolution française.

Au Vieux-Marché, où se trouve un des bâtiments de la Bibliothèque, — **les Halles**, — contenant des trésors évalués à plus de douze millions, des agents de la police locale, aidés de quelques habitants, faisaient tous leurs efforts pour arrêter le feu... Des soldats allemands surgissent, les chassent à coups de fusils, puis se livrent à un simulacre d'extinction de feu, *mais du côté oppose*

Digitized by Google

à celui où brûlaient les Halles, soit du côté nord qui ne brûlait pas... Et des journaux allemands ont eu l'audace de dire que les soldats ont tenté, mais en vain, de sauver la Bibliothèque !...

Une troupe d'une vingtaine de soldats s'est rendue au **Tribu-**

Un détail de la magnifique galerie de la Bibliothèque universitaire.

nal. Après avoir chassé les deux concierges, ces soldats ont mis le feu à l'édifice, puis ils se sont retirés par les jardins de derrière, en escaladant les murs au moyen d'échelles. Dans la salle des témoins du Tribunal, restée à peu près intacte à cause du plafond en béton, on a retrouvé tous les préparatifs de l'incendie.

Digitized by Google

Dans un coin, où le feu n'a pas pénétré, des meubles se trouvaient groupés, que l'on avait essayé de faire flamber.

L'incendie du Tribunal, au point de vue de la civilisation, est un acte d'autant plus blâmable, qu'en détruisant les dossiers, on anéantissait les moyens de protéger la Société contre les criminels.

En Belgique, les actes de l'Etat-civil sont faits en double. L'un des doubles est déposé au greffe du Tribunal de l'arrondissement, l'autre demeure à l'Hôtel-de-Ville ou Maison communale.

Les doubles se trouvant à l'Hôtel-de-Ville de Louvain sont heureusement intacts. Mais ceux déposés au Tribunal étaient enfermés dans un bâtiment à part, formant une sorte de tour. Les Allemands s'y sont introduits, ont forcé les armoires en fer et incendié les documents.

Pour certaines communes, les actes de l'Etat-civil ont complètement disparu, les doubles déposés au Tribunal étant incendiés ainsi que ceux se trouvant dans les Maisons communales. Il en est ainsi, notamment, des actes de l'Etat-civil d'Aerschot, Wilsèle, Herent, Rosbeck.

Les Allemands ont détruit encore par l'incendie :

Le Théâtre ;

La Table ronde, grande et belle salle de concerts de la Société Royale d'Académie de Musique ;

L'Académie des Beaux-Arts ;

L'Ecole industrielle, avec Bibliothèque, laboratoires de chimie et de physique, galerie des modèles et moulages, collection remontant à 1805 ;

L'Institut Dewandeleer, Ecole de jeunes filles.

Quant à l'**Hôtel-de-Ville**, — cet admirable édifice, que Napoléon disait être un bijou qu'il eût fallu pouvoir mettre dans un écrin et transporter à Paris, — s'il n'a pas été détruit, ce n'est certes pas la faute des Allemands. Les journaux allemands ont prétendu que c'est grâce à l'initiative du major von Man-

Digitized by Google

teuffel que l'édifice avait été sauvé du désastre. Il n'y a rien de vrai dans cette affirmation, car des portes ont été attaquées par le feu, et conservent encore les traces visibles de cette tentative. Ces portes se trouvent au rez-de-chaussée, attenant à une salle actuellement occupée par le service allemand des passeports.

Quant à la magnifique **Cathédrale Saint-Pierre,** les Allemands ont prétendu qu'ils avaient tous fait leurs efforts pour la protéger. Je proteste contre une telle affirmation.

Des témoins affirmeront un jour, avec moi, que, dans l'après-midi du 25 août, des soldats allemands ont badigeonné la toiture de liquide inflammable. La Cathédrale brûla très rapidement et l'incendie commença par le beffroi où se trouvait le carillon.

L'échafaudage constituait, à lui seul, une véritable forêt de chêne : il n'en restait plus rien le mercredi matin, vers 7 h. 1/2, quand le beffroi et le carillon se sont effondrés.

Le magnifique tambour gothique de l'entrée occidentale fut entièrement détruit. Il avait une valeur artistique incalculable. Quelques tableaux furent sauvés, mais les autres furent détruits, et ils valaient plusieurs millions.

D'autre part, la nef de cette église était isolée du toit par des voûtes ogivales en maçonnerie. L'intérieur de l'église ne pouvait donc souffrir de l'incendie du toit. Néanmoins, la plupart des chapelles ont été incendiées les unes après les autres.

Le Musée de l'Hôtel-de-Ville fut également pillé. Des monnaies anciennes ont disparu, des tableaux ont été emportés sous le prétexte de les sauver ! En dehors des collections inestimables, détruites ou volées dans les édifices publics, des quantités d'objets d'art ont été pillés ou détruits chez les particuliers.

Chez le comte Philippe Van der Stegen de Schriek (à la rue de la Station), dernier représentant du grand peintre Pierre-Paul Rubens, fut détruit le coffre renfermant les archives de Rubens et, notamment, une correspondance diplomatique en langue espagnole.

Il serait superflu d'énumérer, en détail, tous les dommages

Digitized by Google

dont Louvain eut à souffrir. On verra ce qui en est au jour du règlement des comptes.

*
* *

Le jeudi, 27 août, tous les habitants, y compris les pensionnaires de la Maternité, les vieillards des hospices, les orphelins, durent

Galerie des Bustes à l'Université de Louvain, avant l'incendie.

L'Université fut fondée en 1426, par le duc Jean IV.

La Bibliothèque contenait plus de 300.000 volumes, des incunables, des manuscrits d'une valeur inestimable, réduits, en l'espace d'une nuit, en cendres, et dont on retrouva des fragments autour de Louvain à cinq kilomètres à la ronde.....

évacuer la ville, sur l'ordre formel des autorités militaires, le bombardement devant commencer à midi.

Chacun dut donc abandonner sa maison, rassembler à la hâte quelques objets indispensables. Ce fut épouvantable, et il est impossible de raconter cet exode. Des milliers de gens fuyaient, pourchassés à coups de fusils.

Digitized by Google

Or, cette évacuation totale de la population était uniquement faite dans le but de permettre de voler et de piller plus aisément.

A midi, comme nous étions sortis de la ville, nous avons entendu trois coups de canon. C'était le soi-disant bombardement de Louvain !... Non, Louvain n'a jamais été bombardée, mais systématiquement et méthodiquement mis à sac.

Ce qui reste de la magnifique galerie de la Bibliothèque universitaire.

Quand nous fûmes réfugiés à Heverlé, village situé à 5 kilomètres de Louvain, les cendres de l'incendie pleuvaient encore sur nous, tandis que les flammes ensanglantaient l'horizon !...

*
* *

Voici, pour autant qu'il m'a été possible de reconstituer les phases de la destruction de Louvain, dans quel ordre celle-ci eut lieu :

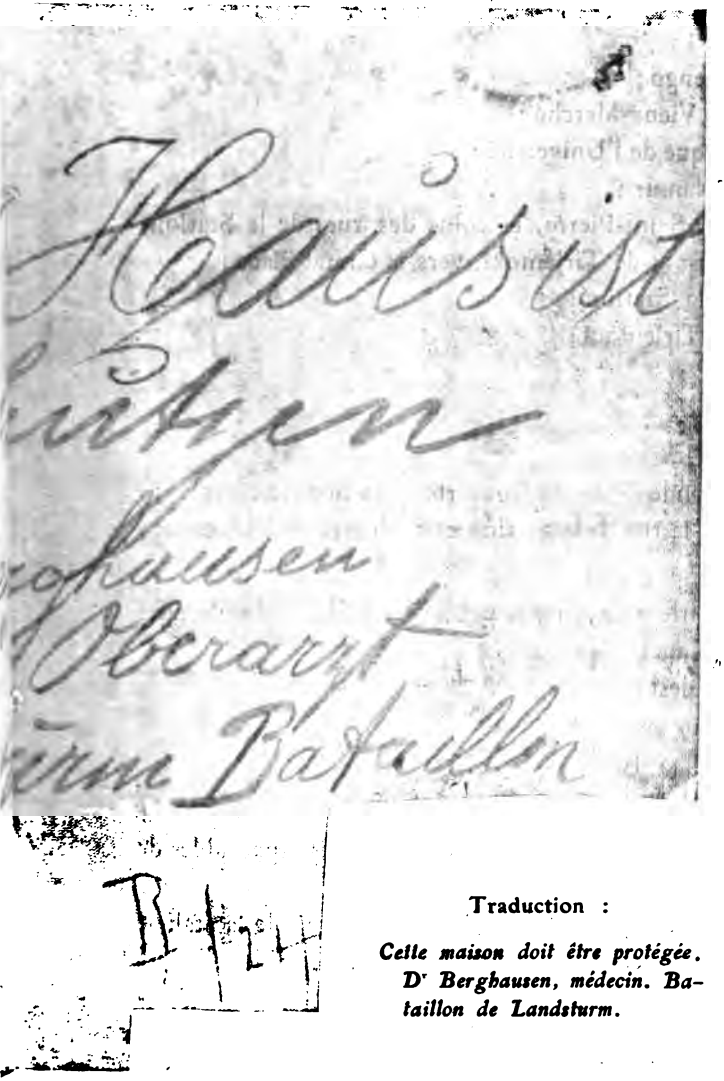
Mardi soir, 25 août :

1. Café de la Régence, sur la Place du Peuple ;

Digitized by Google

Autographe de l'un des hommes néfastes de
Pancarte

Digitized by Google



Traduction :

Cette maison doit être protégée.
Dr Berghausen, médecin. Bataillon de Landsturm.

la destruction de Louvain : Dr Berghausen.
protectrice.

Digitized by Google

2. Place du Peuple (en partie ; l'incendie de cette place dura 3 jours) ;
3. Rue Marengo ;
4. Place du Vieux-Marché ;
5. Bibliothèque de l'Université ;
6. Rue de Namur ;
7. Collégiale Saint-Pierre, et coins des rues de la Station, de Diest et de Tirlemont, vers la Grand'Place ;
8. Place de la Station ;
9. Porte de Tirlemont ;
10. Blauwput ;

Mercredi, 26 août :

11. Palais de Justice ;
12. Table Ronde (Salle de Concerts de la Société Royale) ;
13. Milieu de la rue de la Station et boulevard de Tirlemont ;

Jeudi 27 août :

14. Rue de Tirlemont, dans le voisinage de l'hôpital militaire ;
15. Rue du Canal ;
16. Rue de Diest ;

Vendredi 28 août :

17. Théâtre, etc...

*
* *

Il ne m'appartient pas de rechercher les chefs responsables de ces choses horribles.

Mais, parmi ceux qui ont joué à Louvain un rôle capital, je puis désigner, avec certitude, deux noms que je n'hésite pas à inscrire ici :

Le major Von Manteuffel, Bezirks offizier (officier d'arrondissement), à Altenbruck ;

Le capitaine Berghausen, Konigl. Oberarzt, Landsturm Bataillon, de Neuss.

Je n'ai pas pu réunir jusqu'ici les preuves nécessaires pour en signaler d'autres, dont je possède également les noms.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LE SAC DE LOUVAIN

LES JOURNÉES TERRIBLES

DÉCLARATIONS FAITES A L'AUTEUR SUR DES FAITS SPÉCIAUX, PAR DE NOMBREUX TÉMOINS QU'IL A INTERROGÉS

Comme complément des faits généraux dont je viens de m'occuper, je publie une série de déclarations que m'ont apportées certains des nombreux témoins que j'ai interrogés.

Quand il m'était possible de faire les vérifications matérielles, je les faisais.

I

DÉCLARATION DE MADAME A. — SON DÉPART DE LOUVAIN. — SON VOYAGE. — CAPTIVITÉ DE CINQ SEMAINES EN ALLEMAGNE. — AUTRES CAPTIFS, QUI FURENT RETENUS DU 26 AOUT 1914 AU 27 JANVIER 1915.

Le *mercredi*, *26 août*, vers 10 h. du matin, sur le conseil de mes voisins, nous quittons notre maison, où nous avions dû loger une vingtaine d'Allemands. Arrivées rue Marie-Thérèse, des soldats nous interpellent :

— Où allez-vous ?

— A Heverlé.

Digitized by Google

— Non, allez à la gare, *il y a des trains qui vous conduiront en sécurité.*

Nous allons à la gare. Au boulevard de Tirlemont, nous de-

Avant l'incendie.
Vue sud de la Bibliothèque universitaire de Louvain.
La Halle aux Drapiers occupait autrefois tout le rez-de-chaussée de cet édifice. La rue de Namur

vons enjamber une barricade et des cadavres. Nous parvenons à la gare. Un officier, qui me paraît être le commandant, nous demande :

— Où allez-vous ?

— N'importe où !

Digitized by Google

— Êtes-vous Allemandes ?

— Non.

— Alors, de ce côté.

On nous parque dans un hangar à marchandises. Défense nous est faite de sortir de la ville. On nous assure formellement qu'il ne sera rien fait aux femmes. Je vois des hommes conduits à coups de pieds et à coups de crosses. On nous annonce que

Après l'incendie.

La Bibliothèque universitaire. Vue prise de la rue de Namur.

l'on va nous conduire en Allemagne. Nous sommes plusieurs centaines : femmes, enfants, bébés au maillot. On nous met sur deux rangs, place de la Station. Nous voyons passer des chariots, bondés de civils bras et jambes liés ; on les conduit quelque part pour les fusiller. Une fois sur deux rangs, on nous fait évacuer, afin que nous ne soyons pas écrasées par l'écroulement des hôtels de la place de la Station. Quelques soldats sont, parmi ce ramassis de bourreaux, plus humains que leurs compagnons.

Digitized by Google

Nous souffrons d'une soif dévorante, à cause de la poussière brûlante des murs écroulés. Brusquement les soldats qui nous gardent, nous crient : Couchez-vous, couchez-vous.

Instinctivement nous obéissons, *et je vois les soldats de notre escorte répondre au feu d'autres soldats allemands qui tiraient sur nous depuis la Belle Vue de l'autre côté de la gare*. Des Allemands, à côté de nous, tombent. Ceci se passait vers onze heures. Puis le feu cesse, et nous sommes relativement tranquilles jusque vers deux heures de l'après-midi. Une heure après, nous voyons arriver par la rue Marie-Thérèse trois dames et deux messieurs, encadrés de six soldats qui les conduisent à l'emplacement de l'ancien hangar des tramways (là même où s'érige actuellement une baraque en planches nommée : *Deutsche Wirtschaft*). Les cinq malheureux sont collés contre le mur calciné du hangar ; une salve les abat, et le pan de mur s'écroule sur eux ! Je crois que je vais devenir folle !..

Après cela, de nouveaux prisonniers civils sont amenés en masse ; il y a parmi eux un boulanger surpris en plein travail : il a encore les mains et les avant-bras enduits de pâte. Les malheureux sont bousculés, frappés, à moitié assommés. Cela dure un quart d'heure. Un officier arrive, furieux, injurie ses soldats. Les mauvais traitements cessent immédiatement.

Vers quatre heures, on nous parque de nouveau dans le hangar des marchandises. Impossible de s'asseoir à terre tant il y a de fumier de chevaux.

Des soldats, pris de pitié, apportent des chaises et des bancs, pour les femmes et les vieillards ; ils nous donnent du pain et nous font boire à leurs gourdes. Nous sommes fouillées ; les porte-monnaies, les sacs à main trouvés nous sont rendus.

Vers six heures du soir, tout le boulevard de Tirlemont est en feu, et les coups de fusils ne discontinuent pas.

Nous nous précipitons vers un train en partance pour Bruxelles. Les soldats nous crient :

— Non, prenez celui-ci.

Digitized by Google

Et ils nous poussent vers un train qui va partir pour Liège. La gare est dans un état épouvantable ; le sol est jonché de bétail tué. Le train part ; les soldats nous font ironiquement leurs adieux.

A Tirlemont, on nous donne de la paille. Nous sommes entassées dans des wagons à bestiaux, remplis de fumier. On nous demande *si nous partons librement* pour Aix-la-Chapelle. Nous répondons : Oui !... On nous assure que nous serons bien traitées, et que nous serons heureuses de devenir Allemandes !... Arrivées à Liège, nous demandons à boire et à manger. Nous n'obtenons rien. Des Liégeois, postés au haut des remblais, nous lancent du pain. A Verviers, des soldats nous apportent de l'eau dans leurs gamelles. A Herbesthal nous recevons du pain noir avec du lard cru.

A Aix-la-Chapelle, le commandant de la gare nous demande :

— Où allez-vous ? Avez-vous des passeports ? pourquoi êtes-vous ici ?

— Des milliers de personnes crient : — A mort ! Tuez la canaille !

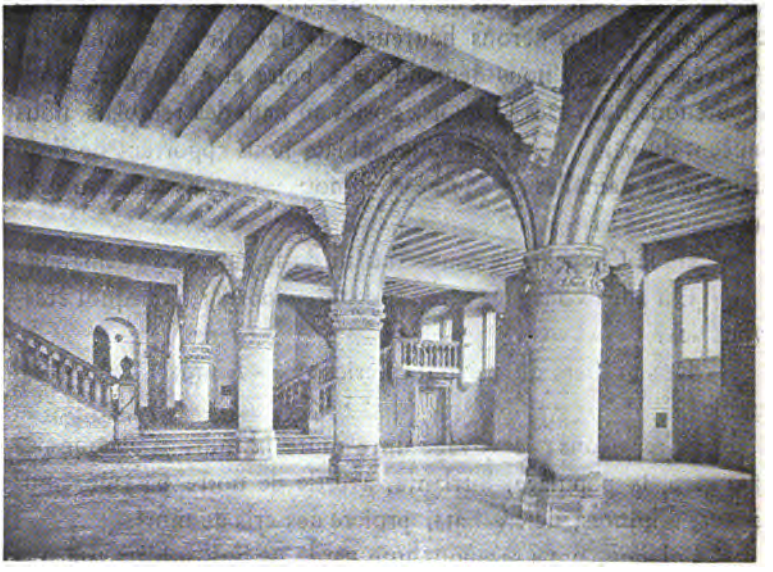
Nous repartons ; le voyage dure toute la nuit. A chaque petite gare, la populace, hurlante, avertie de notre passage, nous couvre d'injures, de crachats, profère des cris de mort.

A Cologne, nous recevons une garde de huit soldats par wagon. Nous sommes fous de terreur ; on nous donne à manger ; on nous fait descendre, et dans l'immense masse muette que nous voyons parquée devant nous, quelle n'est pas notre douloureuse stupéfaction de reconnaître tous les habitants de Louvain : hommes, femmes, enfants, prêtres, professeurs d'Université, magistrats communaux, etc ! Interdiction formelle de parler.

Réembarquement, puis départ et voyage de trois nuits et trois jours vers une destination inconnue. Le quatrième jour, un de mes compagnons, saisi de folie subite, saute du train, cherche à fuir. Mais les soldats le rattrapent, et l'assomment plus qu'à moitié. Nous arrivons à Munster-en-Hannover. On sépare les

Digitized by Google

hommes des femmes. Nous sommes conduites dans des baraquements, au « *Truppen Uebungsplatz* » (Champ d'exercice). On nous compte, comme du bétail. Nous étions arrivés à Munster la nuit. Il a fallu faire le trajet à pied, de la gare à nos baraquements. Les gens de la localité, prévenus, arrivent avec des lanternes, qu'ils nous mettent sous le nez, ricanent, et nous couvrent d'injures. Nous étions des **francs-tireurs !...**



La Halle aux Drapiers.
Vestibule de la Bibliothèque universitaire.

On nous parque dans une grange ; des femmes hurlent d'épouvante, croyant qu'on va nous brûler vives. Nous demandons des médecins, pour soigner les malades qui se trouvent parmi nous. Les médecins ne viennent pas.

Le lendemain la populace vient nous regarder, comme des bêtes curieuses. Le Landrath et le bourgmestre arrivent. Ils examinent le couchage, et sur leurs réclamations, les malades sont transportés le dimanche soir à l'infirmerie de Soltau. On change

Digitized by Google

l'argent belge pour des marks, et nous recevons 15 marks pour 20 fr. en or, 3 marks pour 5 fr.

Dans les magasins (nous pouvions par la suite circuler sous bonne garde), on ne donnait que 2 mk,50 pour 5 fr. Nous obtenons, quelques dames et moi, d'être logées ailleurs. L'affluence des curieux était telle que, finalement, on leur interdit l'accès du

Ce qui reste du magnifique vestibule de la Bibliothèque universitaire, autrefois Halle aux Drapiers.

camp, sur les instances du pasteur, homme très humain, et qui allégea, dans la mesure du possible, nos souffrances.

On nous annonce que nous serons entendues par un juge. Des résumés, rédigés par quelques-unes d'entre nous, sont saisis ; les Allemands en prirent copie, et conservèrent les originaux.

Le juge nous interroge, et nous dit que nous sommes accusées d'avoir jeté de l'**huile bouillante** sur la garnison de Louvain, d'avoir **crevé les yeux** à des blessés, de les avoir **dévalisés**. Nous protestons avec indignation. Lorsqu'on prononce

Digitized by Google

le mot de Louvain, les Allemands deviennent comme des possédés : « *Ah! vous êtes Louvanistes? tant pis pour vous!...* » Nous protestons auprès du juge.

J'abrège. Notre captivité dura cinq semaines. Nous pouvions voir nos maris dans des magasins où nous allions sous prétexte d'achats. Les boutiquiers et les soldats se prêtaient, moyennant finances, à ces rendez-vous furtifs *avec nos parents*.

Enfin, un samedi, on nous annonce que l'on va nous conduire en Belgique. Nous avons cette fois-ci des wagons de 1re, 2e et 3e classes.

Voici quelques impressions inoubliables de ce voyage.

Nous rencontrons beaucoup de trains de blessés et même des trains de morts.

Dans des wagons, des tables d'opération ont été installées. Des chirurgiens charcutent, coupent. Visions d'horreur.

Les dames de la Croix-Rouge allemande ont été au-dessous de tout à notre égard. A côté de moi, une mère demande un peu de lait pour son nourrisson, ou tout au moins un peu d'eau. Ces dames, qui portent cependant un emblème de secours, répondent par un brutal et insultant : *Nein!...*

Notre train est convoyé par trois gendarmes allemands. Un vieillard est mourant. Arrivés à Aix-la-Chapelle, les prisonniers demandent instamment que l'on s'occupe du malheureux. Les infirmiers et infirmières de la Croix-Rouge refusent. Nous stationnons longtemps dans cette gare. Finalement, après des heures d'agonie, on fait appel à un médecin qui le fait conduire dans un hôpital. Un prêtre belge lui donne l'absolution et on l'emporte.

A Liège, nouveaux mauvais traitements ; interdiction formelle de parler.

A Waremme, nous stationnons toute la nuit. Rencontre continuelle de blessés ; ils sont surtout atteints à la tête et à la poitrine. Quelle boucherie !

Enfin nous arrivons à Louvain, où on nous compte de nou-

Digitized by Google

veau ; il y avait des paralysés, des rhumatisants, des malades. On nous conduit à la Grand'Place, au Commissariat de police, où nous attendons une heure encore, avant d'être rendus à la liberté. *(Fin de la déclaration de Mme A...)*

*
* *

J'assistai à la libération de ces malheureux ; ce fut profondément émouvant. Il semblait qu'ils sortissent d'un tombeau, où ils auraient failli être enterrés vivants. Les scènes étaient déchirantes, et les parents qui se retrouvaient s'entre-regardaient comme s'ils étaient victimes d'hallucinations.....

*
* *

D'autres habitants de Louvain, et le corps de la garde civique, furent moins heureux. Ils restèrent en captivité dans les camps de Munster et de Soltau, depuis le 26 août 1914 jusqu'au 28 janvier 1915, subissant les pires traitements. Ils raconteront un jour ce que fut leur calvaire durant ces cinq mois.

Le 27 janvier 1915, on leur fit connaître, comme je l'ai dit plus haut, que Guillaume II *avait daigné les gracier* à l'occasion de son anniversaire.

II

DÉCLARATION DE MADAME Y... — ABOMINATIONS AU PATRONAGE DE BECKER-REMY. — AUTRES DÉCLARATIONS SUR LES MÊMES FAITS. — LISTE DE MALHEUREUX QUI FURENT FUSILLÉS.

Le *mercredi matin, 26 août*, entre 5 h. 1/2 et 6 h. la porte de ma maison est enfoncée à coups de crosses, et un coup de fusil est tiré de la rue dans le corridor.

Les Allemands nous font sortir, mes enfants et moi, tels que nous étions, sans que nous puissions rien emporter.

Digitized by Google

Arrivée au commencement du boulevard de Tirlemont, où d'autres prisonniers me rejoignent, je vois deux hommes vêtus seulement de leur pantalon, au mur, devant un peloton, prêts à être fusillés ; nous détournons les yeux.

Die Greueltaten in Löwen
au ahnungslose deutsche Truppen.

Reproduction d'une carte postale, répandue à profusion en Allemagne, et par laquelle on veut démontrer au public comment les soldats allemands furent attaqués par la population de Louvain. Cette rue n'existe nulle part à Louvain, si ce n'est dans l'imagination de l'auteur de ce dessin.

Par deux fois, sur le parcours de chez moi à la gare, les soldats qui nous escortent, tirent sur nous, dans le tas..... Mais il faut avancer, les enfants eux-mêmes, les bras levés.

Des cadavres, des bouteilles, des paquets jonchent le boulevard. A la gare, je vois une masse compacte de civils, surtout

Digitized by Google

des gens du peuple. Ils n'ont pas de linge, mais beaucoup ont trimballé avec eux qui un perroquet, qui un serin, qui un chat, ou un griffon.....

A la gare, des scènes déchirantes se produisent : les hommes

La cour de l'Académie des Beaux-Arts.

sont bousculés d'un côté ; les femmes et les enfants de l'autre.

A force de supplier ceux qui nous escortent, nous obtenons de pouvoir entrer dans la gare. Il faut enjamber des cadavres pour passer par la porte centrale. Nous attendons là une demi-heure.

La place de la Station est en ruines.

On nous fait sortir de la gare, du côté de Blauwput ; on nous

Digitized by Google

fait longer le chemin de la Belle-Vue. Là, toutes les maisons sont en flammes. Nous avons à peine un petit espace pour marcher, car le pavé est entièrement encombré par des canons. Les flammèches pleuvent sur nous. La chaleur, le long des maisons en feu, est intolérable.

A la chaussée de Diest on nous dit que nous sommes libres, mais on nous oblige à suivre cette chaussée. Nous rencontrons une patrouille qui fait feu sur nous. Près de moi, une femme d'une cinquantaine d'années est tuée sur le coup. Un enfant de 14 ans, qui veut s'enfuir, reçoit une balle ; il court encore quelques pas, et va s'écrouler au seuil de la maison Berckmans (marchand de pommes de terre) où il meurt.

Nous arrivons au Patronage de Becker-Remy ; nous sommes recueillis, mais pendant deux jours que nous resterons là nous n'aurons rien à manger.

Le *vendredi, 28 août*, 500 Allemands arrivent au Patronage pour camper. Les femmes, espérant éviter des brutalités, s'offrent de leur faire la cuisine. Nous pouvons enfin manger, une fois les Allemands repus.

La femme du propriétaire du Café du T... vient nous annoncer que les Allemands vont bombarder le Patronage à 5 h. Ils commencent en effet à tirer à coups de mitrailleuses et de fusils. Nous fuyons dans les caves ; les brutes viennent nous chercher, et nous annoncent que nous serons fusillées. Il y avait avec nous cinq religieux. Le Père supérieur s'offre comme otage, et offre au besoin sa vie, pourvu que les femmes et les enfants soient épargnés.

On nous fait sortir, et dans la rue nous rejoignons d'autres habitants des deux sexes de Blauwput et Kessel-loo. Les Allemands nous poussent en troupeau, disant qu'ils allaient fusiller le tout. Puis ils ordonnèrent aux cinq religieux de se déshabiller, et ils les firent circuler ainsi, complètement nus, en pleine rue, sous les yeux des prisonniers, hommes, femmes et enfants, nous forçant à regarder cela.

Digitized by Google

Ensuite les bourreaux nous disent que nous pouvons rentrer dans le Patronage, ce que nous faisons avec empressement.

On fusilla alors un religieux, un missionnaire et neuf civils.

Nous n'avons plus eu de nouvelles des autres prisonniers. Nous recevons un peu de paille pour nous coucher. Toute la nuit du *vendredi* au *samedi*, 28-29 août, les maisons du voisinage flambent.

Les Allemands avaient avec eux les bagages les plus extraordinaires : magnifiques services à café, en porcelaine, casseroles de cuivre, liqueurs, qu'ils nous offrent généreusement.

Le *samedi matin*, vers 5 h., les soldats sont partis, sans que nous les ayons entendus, et pourtant, nous ne dormions pas. Il ne restait pour nous garder que deux soldats, qui nous déclarèrent qu'il y avait eu malentendu et que nous étions libres.

Nous partons, vers Heverlé, en passant par le boulevard de Tirlemont, détruit, toujours jonché de cadavres de civils, de chevaux, qui empestaient l'air. Il y avait en outre un nombre invraisemblable de bouteilles vides. La ville était déserte, et nous voyons quantité de chiens et de chats errants. Le soir j'étais à Bruxelles.

(Fin du témoignage de Mme Y...)

*
* *

D'autres témoins m'ont raconté ce qui suit, au sujet du fait qui s'est produit au Patronage de Becker-Remy.

Il y avait 57 hommes, alignés le long des maisons de la rue de l'Eglise, à Blauwput. Les Allemands en choisirent d'abord cinq qui furent conduits dans une petite cour, derrière l'église, où on les fusilla. Ils comptaient le sixième de chaque série, jusqu'à ce qu'ils aient cinq victimes ; on leur mit un bandeau sur les yeux. Le vicaire se trouvait être le 18e. On le fit changer de place avec le Père van Ohnen, *afin que celui-ci fût fusillé*, puis on procéda à un nouveau décompte, et cette fois-ci le Père Van Ohnen fut extrait du rang.

Digitized by Google

« Puis, nous — les hommes — on nous conduit dans les champs voisins où nous passons la nuit, toujours gardés. *Samedi matin*, vers 7 heures, ils nous mènent à travers la Chaussée de Diest, nous arrêtant à tout moment pour nous déclarer qu'ils allaient nous fusiller. Nous passons par la place de la Station, le boulevard de Tirlemont ; au boulevard de Jodoigne, arrêt devant la prison centrale ; puis on nous pousse à coups de baïonnettes par le bou-

La rue de la Station avant l'incendie.

Au fond, la gare vers laquelle, à travers les rues en flammes, les civils par milliers étaient poussés à coups de bottes et de crosses.

levard de Namur et de Terwueren. Enfin, devant l'abattoir, nous sommes rendus à la liberté. Nous voulons retourner chez nous à Blauw-Put. Nous sommes de nouveau faits prisonniers par d'autres soldats, qui nous obligent à enterrer ceux qui gisent, fusillés. »

*
* *

J'ai pu me procurer la liste de ces victimes ; la voici :

1. Le Père Van Ohmen ;
2. Schepmans ;

Digitized by Google

3. Van Kakenbergh ;
4. Van Entenryck ;
5. Un frère (religieux dont je n'ai pu obtenir le nom).

Deux autres malheureux, qui, prisonniers également et placés devant la grille du Docteur O..., voulurent s'enfuir, ont été fusillés à bout portant.

La rue de la Station après l'incendie.

III

Déclarations de M. S. — Destruction de sa maison. Vol de tout son avoir.

Le *25 août 1914*, depuis l'aube, des soldats allemands stationnaient devant notre porte, puis partaient.

Vers 6 heures, des hussards ont trouvé à se loger dans les établissements des tramways vicinaux, tandis que l'infanterie enfonçait, à coups de haches, les portes des maisons dont les

Digitized by Google

habitants avaient fui depuis l'arrivée des Allemands à Louvain. Une fois entrés, ils allaient aux étages, se décrassaient, lavaient leur linge, le mettaient aux fenêtres, et jetaient leurs eaux sales dans la rue.

Ils sont venus chez nous, nous forçant à leur donner de la paille.

Pendant que les hussards remisaient leurs chevaux, un officier, M. Höfels, qui se disait vétérinaire, s'adressait à mon fils pour lui demander s'il y avait une chambre pour lui ; mon fils ayant répondu affirmativement, l'officier dit qu'il viendrait à 7 heures, mais nous ne l'avons plus revu.

Après cela, notre Café fut rempli de soldats allemands, dont quelques-uns seulement payèrent leurs consommations.

Vers 8 heures, alors que nous étions à la porte en compagnie d'un soldat allemand, qui se disait menuisier, nous vîmes encore des troupes venant du boulevard de Diest et se dirigeant vers la gare. Nous entendions des fusillades. Nous avons fermé la maison et gardé le soldat avec nous. Alors nous entendîmes siffler des balles, qui venaient de la direction du chemin de fer et criblaient nos portes et nos fenêtres. Le soldat allemand pleurait, en nous disant qu'il était père de famille et avait cinq enfants. Nous avions compassion de cet homme, car il était accablé de chagrin. Nous lui avons donné à boire et avons voulu lui préparer un repas. Mais il nous dit qu'il était obligé de s'en aller, car, si l'on apprenait qu'il n'était pas à son poste, il serait fusillé. C'est alors qu'il nous a quittés pour aller au milieu de la fusillade, retrouver les autres.

Une heure après, on enfonçait notre porte cochère et on réquisitionna un camion et deux chevaux. Nous avons dû atteler le camion devant la porte pendant que les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. Puis, nous avons entendu que l'on jetait des choses lourdes dans le camion. C'était probablement des cadavres.

Nous étions rentrés dans la cuisine. Nous entendîmes de nouveau la fusillade. Nous nous sommes enfuis vers la cour et nous

Digitized by Google

avons constaté que les maisons voisines étaient en feu. Les habitants de ces maisons se précipitèrent chez nous, en sautant par-dessus les murs. Nous-mêmes, nous nous cachâmes sous un ca-

Un « reçu » délivré par le vétérinaire Höfels à M. S.. pour les trois chevaux qu'il le contraignit à acheter, et que trois heures plus tard ce vétérinaire venait rechercher, sans rendre l'argent..

mion tandis que les femmes et les enfants, terrorisés, restaient dans la cuisine.

Jusqu'au matin, nous entendîmes le bruit du canon et des maisons brûlées qui s'effondraient. Ce fut une nuit terrible !

Digitized by Google

Deux soldats allemands, accompagnés de l'officier vétérinaire Hofels, entrant dans notre cour me demandèrent d'un ton brutal de leur acheter trois chevaux. Je répondis que je n'avais pas d'argent ; mais, voyant leurs regards furieux, j'ai eu peur et je les ai suivis jusqu'au Tram vicinal, où se trouvaient ces chevaux. Arrivé là, je fus entouré par une dizaine de soldats qui, le revolver au poing, m'obligèrent à acheter les chevaux pour 385 marks. Je suis rentré chez moi en compagnie du vétéri-

Avant l'incendie. Collégiale Saint-Pierre.
A gauche la Grand'Place et la rue de Bruxelles.
A droite la Place Marguerite et la Poste.
Cette photographie fut prise peu de temps avant la guerre.

naire et de deux soldats pour payer ma dette. Les soldats exigèrent encore un pourboire de 5 fr. pour chacun d'eux et l'officier demanda 10 fr. Je payai.

A ce moment mon fils demanda au vétérinaire de nous donner une quittance. Je la possède. Mon fils lui demanda aussi d'inscrire sur la porte de l'écurie, à la craie, que j'avais acheté les chevaux, pour le cas où nous aurions dû prendre la fuite. Il nous a donné satisfaction, en nous disant que c'étaient des che-

Digitized by Google

vaux fatigués, ne pouvant plus marcher avec les autres. Le vétérinaire, en partant, nous dit brutalement que nous ferions mieux de fuir que de rester à la maison.

Un des buffets de la sacristie de la collégiale Saint-Pierre. Un panneau a été enlevé, dévoilant le coffre-fort sur lequel on remarque des traces d'effraction. Ce coffre-fort renfermait le trésor de la cathédrale.

A ce moment, une dizaine de soldats allemands ivres entrèrent et, accostant une femme qui sortait, lui demandèrent s'il y avait encore d'autres personnes dans la maison. Sur sa réponse affirmative, ils obligèrent tout le monde — il y avait cinq familles — à se mettre sur un rang dans la cour et se préparèrent

Digitized by Google

à nous fusiller. Les femmes et les enfants tremblaient et pleuraient. Un des soldats fut pris de pitié et ils sont partis sans nous faire plus de mal.

Nous sommes sortis après eux. La rue était couverte de chevaux morts. Plus loin, un capitaine, qui était à la tête de quelques soldats allemands à cheval et de canons, menaçait de son revolver tous les civils qui fuyaient. Mon fils a failli être tué. Nous sommes arrivés à un village, à deux heures de la ville, pour nous réfugier dans une grange. Le second jour, nous nous sommes rendus chez nous, aux fins de voir ce qui était arrivé. Nous avons eu beaucoup de difficultés à arriver, car les Allemands avaient interdit l'entrée de la ville.

Toute notre maison, sauf l'écurie, était brûlée et les chevaux avaient été volés. Les caves restaient aussi, mais on avait volé tout ce qui s'y trouvait, viande, vins, bière, genièvre, avoine, son, etc. Une trentaine de poules que nous possédions avaient été tuées.

IV

DÉCLARATION DE LA FAMILLE VAN S. — SAC ET INCENDIE D'UN CHATEAU. — ASSASSINAT DE M. VAN S. — SES DEUX DOMESTIQUES SONT FUSILLÉS.

Le mardi soir, 25 août, des officiers s'arrêtent au château de M. et Mme Van S., et demandent à loger. Ils sont reçus avec correction.

A la fin du repas, vers 8 h. 1/2, des détonations éclatent. Tout le monde est saisi. Les officiers sortent précipitamment. M. Van S. va au deuxième étage pour chercher ses cinq enfants déjà couchés. Peu après on entend les enfants appeler ; ils sont debout, en robe de nuit, dans le hall, et disent que des soldats les ont fait sortir de leur lit, mais qu'ils n'ont pas vu leur père. Les officiers, dont l'un est blessé au bras, reviennent ; ils pré-

Digitized by Google

tendent que l'on a tiré sur eux des fenêtres du château ! Mme Van S. proteste énergiquement, affirme qu'il n'y a pas une seule arme dans la maison. Un des officiers perquisitionne, et ne trouve rien, mais il renonce à protéger la maison, parce que tous les immeubles voisins flambent. Il fait sortir Mme Van S., ses enfants, deux domestiques, le concierge et sa femme. A peine dehors, tout le monde est arrêté. La raison : « *Sie haben geschossen !* (Vous avez tiré !) » C'est le leitmotiv, qui d'ailleurs a servi de prétexte aux destructions de Louvain.

Dès que le jour paraît, les Allemands procèdent au pillage systématique du château, *sous les yeux* de Mme Van S., qui a dû rester avec ses enfants et ses domestiques, toute la nuit sous la pluie, au milieu des chariots de bagages stationnant sur la chaussée.

Puis le château est incendié.

Mme Van S., ses enfants et ses domestiques sont traduits devant un simulacre de Conseil de guerre. Les hommes sont condamnés à mort et fusillés. Les femmes et enfants, ceux-ci toujours en robe de nuit, sont chassés vers Tirlemont.

Quant à M. Van S., il resta introuvable durant toute la nuit. — Des soldats l'avaient abattu à coups de fusil, dans le vestibule, puis avaient traîné son cadavre dans la salle de bains.

Quelques semaines plus tard sa veuve put revenir, faire des recherches, et on découvrit les restes calcinés de son mari sous les ruines du château...

V

Déclaration de la femme d'un sous-chef de gare. Incendie. — Arrestation de son mari.

Des Allemands enfoncent la porte de la maison d'un des sous-chefs de gare, le chassent ainsi que sa femme. Celle-ci obtient la permission d'aller chercher son bébé, déjà couché. Un sol-

Digitized by Google

dat la suit, à l'étage. Elle arrache le bébé du berceau. On ne lui laisse pas le temps de rien emporter. Arrivée au seuil de la chambre, elle se retourne pour voir ce que fait le soldat resté

Le tambour gothique qui se trouvait à l'entrée occidentale de la collégiale Saint-Pierre. Ce tambour gothique n'existe plus...

dans la chambre. *Celui-ci a déjà mis le feu au berceau de l'enfant.* La femme s'enfuit, affolée. Elle ne retrouve plus son mari, déjà emmené prisonnier, et sa maison, avec tout ce qu'elle contient, est bientôt la proie des flammes.

Digitized by Google

VI

Déclaration de M. L.
Assassinat de son père et de sa sœur.

Dans un restaurant de la rue de Bruxelles, des soldats ont copieusement bu ; il est près de 8 h. du soir.

Puis sous prétexte d'une différence de 10 centimes dans l'addition, ils tuent le propriétaire, M. L..., et sa fille .

L'entrée occidentale de la collégiale Saint-Pierre.
La rue de Malines.

Le fils, qui était à la cuisine, remonte au bruit des détonations, il voit son père et sa sœur étendus à terre, foudroyés... Affolé, il se sauve et arrive chez un de mes amis, à la rue de la Station, en criant :

— Ils viennent de tuer mon père et ma sœur !!

Digitized by Google

VII

Déclaration de M. V. — Autre déclaration.

Je fus enlevé de chez moi, le soir, vers onze heures, et conduit au pont de Tivoli (là même où le 19 août deux pièces d'artillerie belge étaient postées à midi) au-dessus du chemin de fer. Je trouvai là une cinquantaine de mes voisins, prisonniers, extraits de chez eux dans les mêmes conditions que je le fus moi-même. Je suis lié à deux prisonniers : les Allemands étaient amplement pourvus de cordes en vue de ce qu'ils allaient faire. Deux heures après, nous étions une bonne centaine, à attendre que notre destin fût décidé. Je vois que les Allemands amènent mon fils, âgé de 12 ans, qu'ils attachent également. Au lever du jour, les Allemands nous conduisent vers les billes formant barrière et longeant la voie ferrée. On nous met sur un rang, et les soldats, leurs fusils en joue, s'apprêtent à nous fusiller, lorsque accourt un officier, criant :

— *Halt ! halt ! zum Teuffel, es genügt !...* (Halte, halte, du diable, cela suffit !)...

Il arrêta le mouvement de nos exécuteurs, juste au moment où ils allaient tirer...

Je demande :

— Quelles étaient vos suprêmes pensées à ce moment-là, pouvez-vous vous en souvenir ?

— Comment donc ! si je me souviens !... Juste à ce moment j'échangeai un long regard avec mon fils ; je ne souhaitais qu'une chose : c'est que par un miracle (cela se voit, ces choses-là), mon fils en réchappe. Quant à moi, pourvu qu'une balle me frappe au bon endroit, et que ce soit vite fini.....

— Et ensuite ? questionnai-je.

— Ensuite, on nous conduisit à l'église de Rotselaer (à quelques kilomètres de Louvain), on nous dit de faire notre

Digitized by Google

prière, que l'on allait nous fusiller. Une certaine quantité de mes compagnons furent poussés hors de l'église. Une salve retentit en effet... Je ne les ai pas revus...

Les Allemands reviennent, et nous déclarent que, comme cela dure trop longtemps pour nous fusiller tous, on va nous asphyxier. Dehors, les salves continuent.....

Les Allemands changent d'idée (reculent-ils devant l'horreur de massacres pareillement exécutés en masse ? Qui sait ?)

Ils nous font partir sous bonne escorte. Nous allons de village en village ; finalement on nous embarque dans un train, pour Cologne, d'où je reviens cinq jours après, relâché à Haren, près Bruxelles.

. . . . . .

Autre témoin M. D.

Le *26 août*, j'ai été appelé par ordre de la garde civique pour aller éteindre les incendies ; j'étais donc allé sur les instances des voisins pour me rendre au lieu de réunion, rue du Manège ; arrivé à la Grand'Place, nous avons été emmenés par les troupes allemandes. Ces soldats étaient tous ivres et ressemblaient plutôt à des bêtes féroces.

On nous a placés contre la façade du Café Lyrique et là nous recevions en pleine figure les débris brûlants et la fumée venant de la cathédrale. Au moindre mouvement que nous faisions pour enlever ces débris, nous recevions des coups de crosse et des coups de pied. Les brassards blancs et de la Croix-Rouge que nous portions nous ont été enlevés et ont été déchirés.

Alors nous avons dû nous ranger parmi eux, (nous étions une centaine) et après avoir été plusieurs fois poussés en avant et en arrière, à gauche et à droite, nous avons dû prendre avec nos bourreaux la route de Bruxelles.

A chaque instant ils nous montraient cinq cartouches, disant

Digitized by Google

que celles-ci devaient servir pour nous envoyer rouler dans les fosses que nous-mêmes nous devions préparer.

Arrivés devant la porte de l'hôpital Saint-Pierre, rue de Bruxelles, nous aperçûmes le cadavre d'un vieillard étendu sur

Le beffroi et le carillon de la collégiale Saint-Pierre avant l'incendie.

un brancard de la Croix-Rouge. Nous avons appris plus tard que cet homme avait été blessé par deux balles, la veille au soir ; il avait été transporté par les soins de la Croix-Rouge, mais les porteurs avaient dû déposer le blessé sous menace d'être fusillés ; pendant la nuit le pauvre homme rendait le dernier soupir.

Digitized by Google

Rue de Bruxelles, un peu au-delà de la rue des Chevaliers, un des soldats allemands faisant la garde près de nous lâchait

Le beffroi de la collégiale Saint-Pierre, après l'incendie.
Le mercredi 26 août 1914, à 7 h. 1/2 du matin cette tour et le carillon se sont effondrés.

un coup de fusil en l'air ; en une seconde, les autres commençaient à tirer de droite à gauche et de gauche à droite. Nous

Digitized by Google

nous réfugions comme nous pouvions dans deux ou trois petites maisons restées ouvertes, et avec nous il y avait les quelques Allemands qui n'étaient pas autant que les autres sous l'effet de l'alcool.

Enfin la fusillade cessait, et on venait nous chercher dans notre refuge ; c'est alors que deux des nôtres ont été frappés par des balles au moment de notre sortie, ce sont : M. Coopmans, rue de Namur, et Van Buyten, rue de Tervueren.

Maintenant on nous faisait pousser les chariots *et les pièces de canon* (1) et à tout bout de champ on nous frappait dans le dos, sur les jambes pour nous faire courir.

Après avoir ainsi poussé ces lourdes charges pendant deux ou trois kilomètres, nous étions postés dans un champ et on amenait hommes, femmes et enfants des environs. Les femmes et les enfants pouvaient toutefois s'en aller peu de temps après.

Tout d'un coup, nous voyions approcher de nos rangs un officier et un simple soldat. L'officier ayant posé une question au soldat, ce dernier arrachait des rangs un habitant de la rue de Bruxelles, nommé Pardon, et le plantait devant l'officier qui l'emmenait un peu plus loin et l'interrogeait, après quoi le soldat rejetait l'homme dans les rangs. Ce manège a encore été répété deux fois, après quoi l'officier est venu nous annoncer que Pardon avait avoué avoir jeté une bombe dans les rangs allemands, et que, pour le punir, il serait fusillé ; ainsi il paierait pour nous tous. Nous voyions une trentaine de soldats s'éloigner avec Pardon, mais nous n'avons pas entendu tirer, nous pensons qu'on l'a tué à coups de baïonnette ; toujours est-il qu'on n'en a plus eu de nouvelles.

Nous nous remettons en route en passant entre les habitations en feu de la chaussée de Malines, nous rejoignions Bueken ; nous y couchons dans un champ où étaient campés plusieurs centaines de soldats allemands. On nous disait de nous coucher à

(1) La Convention de la Haye prévoit et interdit cela.

Digitized by Google

notre aise, puis une fois couchés, nous étions liés ensemble par les pieds. Cette nuit il pleuvait à torrents et nous fûmes trempés jusqu'aux os ; aussi étions-nous transis de froid.

Vers cinq heures nous avons pu nous lever et voir déjeuner nos bourreaux ; quant à nous, nous ne recevions ni à boire, ni à manger.

Après six heures de marche sous la pluie toujours tombante, on nous a postés dans une grange où nous sommes restés environ trois heures. C'était à Campenhout.

Vers deux heures de l'après-midi nous avons dû arracher des pommes de terre et en avons reçu chacun trois que nous avons lavées et fait bouillir dans quelques gamelles mises à notre disposition. *Après ce repas nous avons dû faire des tranchées* (1).

Vers cinq heures, alors qu'on bombardait la ville de Malines. nous passions devant des canons et, après avoir été menés deci, de-là, nous arrivions le soir à l'église, où nous avons passé la nuit sur de la paille.

Le matin on nous a fait rejoindre Louvain, et, avec nous, il y avait alors toute la population masculine de Campenhout. Sur la route, notre nombre s'accrut sans cesse de gens des environs pris par les patrouilles.

Vers midi nous sommes arrivés au Manège, à Louvain, et on nous conduisait, pour nous reposer dans une salle où avaient logé pendant cinq jours des chevaux, où l'on n'avait pas même enlevé les ordures et où l'air était irrespirable.

La nuit était encore plus terrible dans cette salle où il y avait de 2 à 3000 personnes, hommes, femmes et enfants. *Cette nuit j'ai vu mourir dans les bras de leurs mères deux enfants de quelques mois. Une femme de Wackerzeel est devenue folle, et il y en a deux qui ont accouché.*

Le samedi matin nous étions dehors dès l'aube, afin de respirer librement, et nous sommes restés là jusqu'à 11 h. 1/2.

(1) Transgression flagrante d'un article spécial de la Convention de la Haye.

Digitized by Google

Alors nos ennemis venaient nous annoncer que nous serions libres, que le Roi avait été fait prisonnier, que la paix était signée entre la Belgique et l'Allemagne, et que la position d'Anvers avait été rendue.

Intérieur de la collégiale Saint-Pierre.

Les voûtes ogivales en maçonnerie n'ont pas cédé sous le poids de la toiture en feu. Cependant des chapelles se trouvant derrière les colonnes de droite furent systématiquement incendiées.

Ils nous ont emmenés alors vers Malines. De temps à autre, nous faisions une halte de deux à trois heures si bien qu'il était onze heures du soir quand nous sommes arrivés à Boortmeerbeck. Le bourgmestre de cette localité a dû nous rejoindre et il nous

Digitized by Google

était annoncé que nous devions suivre la chaussée de Malines, que tous ceux qui dévieraient de la route seraient tués. Nous avons marché ainsi jusque Maysen, toujours dans l'idée que nous avions encore une garde par devant et par derrière,

Une des chapelles incendiées intentionnellement dans la collégiale Saint-Pierre.

quand nous avons vu apparaître sur la route le curé et le bourgmestre de Wespelaer, l'un portant un grand drapeau blanc, l'autre une lampe allumée. C'est alors que nous nous sommes aperçus que nous étions seuls.

Arrivés à Malines, nous avons sonné aux principaux établis-

Digitized by Google

sements ; mais personne ne nous répondait, la ville était déserte. Nous avons donc dû dépasser Malines, nous étions encore 6 à 700 hommes, les femmes, les enfants et les vieillards ayant pu se réfugier à Campenhout, et nous sommes allés vers Waelhem.

Arrivés sur la chaussée, nous entendîmes un coup de fusil ; nous nous mîmes à plat ventre et fîmes en sorte de nous faire entendre par la sentinelle du fort. Deux de nos hommes se sont dévoués et sont allés vers le fort. Ils ont pu heureusement correspondre avec la sentinelle et, quelques instants après, on nous annonçait que nous pouvions passer par le fort. C'est à cette circonstance que nous avons dû notre salut ; car, si le plan de nos bourreaux avait réussi, personne de nous n'aurait échappé, nous eussions été exposés au feu des Belges, en avant, et des ennemis, en arrière et sur les côtés.

C'est ainsi que nous nous sommes dirigés sur Duffel, et de là sur Gand. Je suis resté neuf jours encore à Meirelbecke près de Gand ; c'est alors que j'ai repris le chemin de Louvain.

VIII

RÉSUMÉ DES DÉCLARATIONS QUI ME FURENT FAITES PAR M. Z. — SA FEMME TUÉE DANS SES BRAS. — SON IMMEUBLE SACCAGÉ.

Dans la soirée du *mardi, 25 août 1914*, au moment précis où, de tous les points de la ville, comme sur un mot d'ordre donné, les Allemands se mirent à tirer des coups de feu dans les habitations, une troupe de soldats fit irruption dans la rue... venant du boulevard de Tirlemont.

Après avoir tiré des coups de fusils dans les façades des premières maisons, ils arrivèrent devant l'immeuble n°... de la rue... occupé par M. Z., et eurent vite fait d'enfoncer la

Digitized by Google

porte cochère à coups de crosse, pendant que d'autres soldats, restés dans la rue, tiraient sans discontinuer sur les fenêtres du premier et du second étage. Aussitôt la porte enfoncée, les soldats se mirent à tirer dans la maison depuis le vestibule ; d'autres se précipitèrent dans le jardin, derrière la maison, et ce fut alors un feu d'enfer dirigé de ces trois points à la fois.

M. Z. se trouvait au chevet de sa femme qui, depuis deux jours (soit depuis le dimanche précédent), avait donné le jour à un garçon. — Outre M., Mme Z. et leur bébé, il y avait encore dans la maison leur fillette, âgé de 4 ans, la garde-malade et une domestique.

Dès les premiers coups de feu, lorsque les balles pénétrèrent dans la chambre à coucher, M. Z. enroula sa jeune femme dans une couverture, et la transporta hors de la chambre, pour la placer dans un endroit plus sûr. A ce moment précis, les Allemands enfonçaient la porte cochère, et commençaient à tirer du vestibule et du jardin, tandis que le feu continuait très nourri de la rue.

M. Z. s'arrêta sur les premières marches de l'escalier, et, tenant toujours sa femme dans ses bras, se coucha là, attendant la mort.

La fusillade dura au moins trois quarts d'heure. Les balles arrivaient de partout, faisant sauter le plâtre des murs et des plafonds, émiettant les vitres.

Cependant, au bout d'une demi-heure, M. Z., sentant quelque chose de chaud lui couler sur les mains, fit flamber une allumette, *pendant que les Allemands tiraient sans relâche* et s'aperçut que sa femme avait été tuée dans ses bras. Une partie du crâne avait été emportée, et la cervelle coulait. La malheureuse avait été tuée sur le coup : une balle avait, en outre, pénétré dans la gorge et le sang ruisselait à flot de cette blessure également mortelle. M. Z., couvert du sang de sa femme, était d'ailleurs lui-même atteint d'une balle qui lui fit une large balafre à l'arcade sourcilière droite.

Digitized by Google

Et le feu des Allemands continuait toujours, sans répit, abattant tout... Ils tiraient aussi sur les autres maisons. Dans l'une d'elles, ils tuèrent encore un homme.

Cédant aux instances de sa domestique, qui lui représentait qu'il devait songer au salut de ses trois enfants, dont l'un se trouvait à Vilvorde, chez les grands-parents, M. Z. se décida à abandonner momentanément le cadavre de sa femme. S'en aller

La Porte de Tirlemont et la rue des Joyeuses-Entrées, où furent assassinées plusieurs personnes.

A 4 heures du matin, le mercredi 26 août, on vit des soldats allemands procéder à une mise en scène, et pour faire croire à une bataille, jeter un peu partout des casques, des fusils, des sacs amenés sur une auto et des chariots,

par la rue, il n'y fallait pas songer : la fusillade continuait, intense, et c'eût été aller au-devant de la mort... Il coucha sa femme sur le palier et, sous une pluie de balles, il se mit, dans l'obscurité rayée de coups de feu, dans la poussière des platras et la fumée de la poudre, à la recherche de sa fillette. Toutes ses recherches demeurèrent infructueuses ; la pauvre petite était introuvable... Supposant que la garde-malade aurait pris soin du

Digitized by Google

Façade de la maison de M. Z.

La porte cochère garde les traces de plus de 78 balles.
La fenêtre avec balcon est celle de la chambre à coucher.

Digitized by Google

nouveau-né, et aurait réussi à se cacher dans les bâtiments situés derrière la maison, dans le jardin, M. Z., suivi de sa domestique, se décida à abandonner la maison. Montant aux étages supé-

Le vestibule était jonché de débris, de plâtras, de douilles de cartouches. J'ai retrouvé, au pied de l'escalier et près de la porte du fond, deux morceaux du crâne de la malheureuse victime. C'est sur le second escalier que M. Z. était couché, tenant sa femme dans ses bras, attendant que la fusillade cessât, lorsque Mme Z. fut tuée par les soldats tirant depuis la rue, le vestibule et le jardin.

rieurs, la tête perdue, affolé par le feu continu des Allemands, il parvint à se sauver par les toits.

Cependant le nouveau-né était resté dans son berceau, dans une chambre de l'étage supérieur, où il passa toute la nuit et où on le retrouva le lendemain, vivant...

Digitized by Google

Les murs, le plafond, sont éclaboussés du sang de la victime. On se demande ce qui poussa les assassins à s'acharner de la sorte sur ce cadavre pantelant ; le crâne fut fracassé à coups de crosses. Sur le lambris à gauche : un paquet de chairs sanguinolentes. La porte donne sur les W. C. dans lesquels était blottie la fillette âgée de 4 ans. J'ai retrouvé un morceau de crâne, grand comme la moitié de la main, sur le plancher des W. C.

Digitized by Google

La chambre à coucher de M. et Mme Z.

Par miracle, l'enfant, qui se trouvait dans son berceau, ne fut pas atteint par la grêle de balles.

Digitized by Google

Le coffre-fort fut ouvert en un tour de main. Il contenait une somme de 10.000 francs qui disparut. Dans un petit bureau, situé à gauche, entre la cheminée et la fenêtre, il y avait une somme de 1200 francs, volée également. Les boites de cigares, les boites de cravates, tout fut volé ; les chambres furent bouleversées.

Digitized by Google

Quant à la fillette, durant la fusillade, elle était restée blottie dans les W. C...

Lorsque, le lendemain matin mercredi, M. Z. revint chez lui alors que les maisons du voisinage achevaient de flamber, il retrouva sur le pallier, le corps de sa femme, *tel qu'il l'avait laissé la veille.*

Sa fillette était accroupie auprès du corps de la malheureuse victime, éclaboussée du sang de sa mère, et l'appelant des noms les plus caressants. Et lorsqu'on voulut éloigner cette pauvre petite de ce spectacle d'horreur, la malheureuse enfant qui, durant les heures de cette nuit tragique n'avait poussé ni une plainte, ni un cri d'effroi, se mit à pleurer et à crier parce qu'on voulait la séparer de sa maman...

Comme M. Z. donnait les soins suprêmes à la malheureuse victime de cette nuit affreuse, des soldats allemands firent irruption dans sa maison, et l'en chassèrent. Le malheureux se traîna à leurs pieds, implorant d'eux la permission d'ensevelir au moins convenablement sa femme. Et ces brutes, qui avaient sous les yeux le spectacle de cette femme assassinée, de cet époux infortuné, de cette petite orpheline, ces brutes chassèrent M. Z. à coups de bottes et de crosses !.. Puis, se ravisant, ils le firent prisonnier, et l'envoyèrent sous bonne escorte à la gare, d'où, avec un convoi d'environ 1500 habitants de Louvain, il fut expédié à Cologne, exposé à la fureur de la foule, à ses insultes, à ses coups, à ses crachats, promené dans les rues, comme étant *un des francs-tireurs* de Louvain ! !.

Ce qui se passa dans la maison, après le départ de M. Z., fut encore plus abominable. La tête de la malheureuse avait été martelée à coups de talons de bottes. Trouvant sans doute que leurs bottes et leurs crosses de fusils ne faisaient pas de bonne besogne, ces ignobles individus allèrent chercher un marteau dans l'atelier, et à coups redoublés, ils achevèrent de mettre en pièces la tête de la victime... D'après les traces relevées, la scène fut d'un sadisme inouï, que la plume se refuse à décrire.

Digitized by Google

De ce corps de jolie femme de 28 ans, de mère et d'épouse heureuse et riche, il ne restait qu'une forme atrocement déchiquetée...

Personne ne pourra jamais dire tout ce que firent les soldats du Kaiser... Ils donnèrent libre cours à leurs pires instincts, et lorsqu'ils eurent terminé leur hideuse besogne, ces bandits sortirent en riant, selon les témoignages recueillis chez les voisins *qui les ont vus* s'en aller.

Ceci se passait, après que M. Z. eut été fait prisonnier, entre cinq et sept heures du matin, soit *en plein jour*. Et ce fut un Père Capucin et un architecte de Louvain (1), dont le dévouement en cette circonstance et en bien d'autres doit être proclamé très haut, qui purent, le lundi 31 août, donner enfin à la malheureuse une sépulture convenable, dans le cimetière de Louvain... Quelques Allemands restés dans la maison en firent un sac en règle.

Lorsqu'ils eurent pillé la cave, où ils volèrent plus de cinq cents bouteilles de vin, ils achevèrent de se saouler. Puis, pendant que les uns commettaient leurs innommables violations des restes de Mme Z., les autres visitaient la maison, et faisaient main basse sur une somme de dix mille francs, serrée dans le coffre-fort, qu'ils éventrèrent. Dans le bureau, ils enlevèrent une somme de douze cents francs, plus les bijoux de M. et Mme Z. Tous les habits, ainsi que la literie, la garniture de toilette du cabinet de Mme Z. furent volés.

*
* *

Sur la porte cochère, outre une inscription à la craie :

2 off. (2 officiers)
6 mann (6 hommes)
11/53 (11e compagnie du 53e régiment)

on relève encore la trace de 78 balles.

Le mur gauche du vestibule, ainsi que la partie gauche du pla-

(1) Le Père Claes et M. Lucien Speder, architecte.

Digitized by Google

fond, *donc du côté des chambres habitées* (le mur de droite constituant le côté extérieur de la maison, à côté de laquelle il n'y a pas d'habitation mitoyenne) sont littéralement criblés de balles, et il y a des trous dans lesquels on peut mettre les deux poings. Les dalles du vestibule, comme d'ailleurs tous les planchers des chambres, sont couvertes de plâtras, de verre pulvérisé. — A droite, en avant, on trouve une douille écrasée. A gauche, juste au pied de l'escalier conduisant aux étages supérieurs, gît un morceau du crâne de Mme Z., de deux doigts de largeur, sur environ un doigt de longueur. Plus loin, toujours à gauche, juste en dessous du palier où gisait le corps de la victime, et au pied de la porte conduisant au jardin et à la fabrique, encore un fragment de crâne : ce doit être l'os facial gauche, avec une partie de maxillaire.

Du vestibule, deux marches conduisent à la salle à manger et au cabinet de travail de M. Z. Le plafond, les murs sont troués de balles. Il y en a cependant moins que dans le vestibule. Les fenêtres, la grande glace au-dessus de la cheminée, sont pulvérisées. Le parquet est couvert de débris de toutes sortes.

Dans le cabinet de travail, le bureau et la bibliothèque, les tiroirs sont bouleversés, et gisent à terre, avec le coffre-fort éventré. C'est un amas de rideaux, d'étoffes, de livres, de boîtes de cigares, d'écrins, le tout déchiré, déchiqueté, brisé. Les vitres des fenêtres donnant sur le jardin sont pulvérisées. Le plafond et les murs sont troués de projectiles.

Nous sortons de ce chaos inouï, et montons le premier escalier d'une dizaine de marches conduisant au palier où M. Z. avait laissé sa femme étendue, lorsqu'il fut chassé par les Allemands et fait prisonnier.

Arrivé au haut des marches, je trouve d'abord les W.-C. dans lesquels s'était réfugiée la fillette de M. Z. durant la fusillade. Je constate que la porte, *alors qu'elle était fermée*, fut traversée d'une balle tirée du vestibule d'entrée. Je constate aussi que la porte fut ouverte par les Allemands alors qu'ils massacraient

Digitized by Google

le corps de Madame Z. car son côté *intérieur* est éclaboussé de sang de haut en bas, comme d'ailleurs les murs du W.-C.. A terre, gît un grand morceau de crâne, le sommet de la tête, sans doute.

Sur les marches de l'escalier que nous venons de gravir, il y a de grandes taches de sang et des débris de crâne, auxquels n'adhère plus de chair.

Le plafond, les murs de la cage d'escalier sont éclaboussés de taches sanglantes. Au-dessus de la porte des W.-C., outre des éclaboussures, on remarque une tache de sang plus large et plus longue que la main. Des débris de cervelle collent aux murs. A notre gauche, sur un lambris, à hauteur d'homme, est plaqué un paquet de chair sanguinolante, plus gros que le poing...

Il est impossible de représenter la sauvagerie de ce crime abominable, mais, à en juger par les traces de sang que l'on relève partout, le corps de la malheureuse jeune femme a dû être jeté de côté et d'autre, et la fureur sadique des Allemands s'acharner d'une façon immonde sur ce cadavre encore chaud. On a retrouvé des débris sanglants jusque dans la rue, devant la maison.

Ce fut une boucherie épouvantable, dont aucune expression ne peut rendre l'horreur.

Je note en passant que le Ministre de Danemark, le Consul général de Perse, et un échevin de la ville de Bruxelles, sont venus, quelques jours après le drame, faire les constatations que j'ai faites moi-même (1).

En arrivant au premier étage, nous entrons dans le cabinet de toilette de Mme Z., situé en face de l'escalier.

Le plafond et le mur qui sépare cette pièce de la chambre à coucher sont criblés de balles. Tout est labouré, démoli : les rideaux, les stores pendent en loques, troués de projectiles. La literie, les habits, tout a été enlevé. Les écrins sont vides.

Sur l'étagère de marbre de la table de toilette, on voit la place

(1) S. S. le Pape Benoit XV est également au courant de ce crime.

Digitized by Google

Le cabinet de toilette. A droite, la porte communiquant avec la chambre à coucher de M. et Mme Z. Le mur et le plafond sont criblés, les fenêtres fracassées par les balles.

Digitized by Google

Cette chambre (au-dessus du cabinet de toilette) était occupée par deux soldats allemands, (les ordonnances des officiers du 53e d'infanterie.)

Digitized by Google

qu'occupaient les flacons. Ceux-ci ont été enlevés *après* la fusillade ; la poussière fine des plâtras du plafond en a dessiné le fond.

La chambre à coucher est bouleversée. Le lit, dont les draps et les couvertures ont été arrachés, est couvert de plâtras. On marche sur des débris de vitres, de glaces. Les tiroirs des meubles gisent à terre, et leur contenu a été jeté pêle-mêle sur le plancher.

Contiguë à cette chambre, se trouve celle des enfants, dont les fenêtres donnent sur le jardin. Même spectacle. Tout est à terre, arraché, souillé, déchiré. Les vitres sont pulvérisées, le plafond et les murs criblés de balles, les châssis des fenêtres déchiquetés.

Nous montons à l'étage supérieur, et arrivons aux chambres occupées le 25 août par deux officiers et leurs ordonnances.

M. Z. avait eu à loger, outre ces deux officiers et leurs ordonnances, douze hommes, sept chevaux et une vache.

Dans la première chambre, située au-dessus du cabinet de toilette de Mme Z., logeaient les ordonnances. A terre gisent encore les matelas qui avaient été mis à leur disposition. Dans la chambre à côté, au-dessus de la chambre de Mme Z., habitaient les deux officiers. Les murs et les plafonds de ces deux pièces sont également troués de balles. Sur la table se trouvent encore des bouteilles et des caisses de cigares, vides. Tout est dans le plus grand désordre. Ces officiers et leurs hommes quittèrent la maison vers 7 h. 1/2 du soir, le mardi.

Je note encore que dans les ateliers de M. Z. les machines furent rendues inutilisables. Les Allemands ne les ont pas fracassées, *ils les ont forcées*.

Comme je quittais M. Z., dont on comprend le désespoir, le malheureux me dit, en me serrant la main :

— « Comment je n'ai pas été tué sous cette grêle de balles, je n'y comprends encore rien !... Je suis un homme fini, ruiné !.. C'est trop de cruauté ! . »

Digitized by Google

La chambre à coucher, occupée encore, une demi-heure avant que ne commence cette épouvantable tragédie, par deux officiers de la 11e compagnie du 53e d'infanterie allemand.

Digitized by Google

IX

Déclarations de Mlle X. — La mort de son père.

Le mardi *25 août* 1914, vers six heures du soir, des troupes allemandes entrèrent par la porte de Tirlemont et envoyèrent des estafettes pour chercher des logements chez les particuliers.

Ce qu'était la rue de Diest, avant l'incendie.

Nous nous trouvions, en ce moment, à la porte d'entrée. Maman vit soudain un soldat allemand qui avait escaladé le mur du jardin et était entré chez nous. Elle lui demanda comment il

Digitized by Google

était arrivé là. Il répondit qu'il était venu par les toits, et qu'il lui fallait du logement pour deux officiers. Ce soldat s'était trompé de maison ; il s'en alla.

Quelques instants après [1], arrivèrent cinq nouveaux soldats et un sous-officier. Pendant que ce dernier était en haut, les soldats s'étaient fait servir à souper dans la cuisine. Soudain l'alarme sonna, et maman, qui était à la porte, vint avertir les sol-

La rue de Diest après l'incendie.
Au fond, la collégiale Saint-Pierre.

dats. Ils sortirent un instant et revinrent bientôt chercher leurs havresacs et leurs fusils, disant qu'ils devaient continuer leur marche.

Environ cinq minutes après, de nouvelles troupes arrivèrent. Un officier demanda un seau d'eau pour faire boire ses hommes. Pendant que ceux-ci se désaltéraient (à cinquante mètres plus

(1) Un peu avant huit heures du soir.

Digitized by Google

loin), sur un ordre donné, il se forma deux rangs de troupes, qui se mirent à tirer sur les maisons devant eux. A ce moment, nous étions trois : papa, maman et moi, donnant à boire aux soldats. Lorsque ceux-ci entendirent la fusillade, ils se réfugièrent en toute hâte à l'intérieur de la maison. Maman ayant ouvert la porte de la cave, ils s'y précipitèrent avec elle ; dans leur précipitation, ils me barraient l'entrée. Je dis soudain : « Et moi, maintenant ? » L'officier arrêta ses soldats et je pus descendre. Papa resta dans le corridor.

Nous avons une cave à charbon et une autre cave. C'est dans celle-ci que les soldats se réfugièrent, tandis que maman était entrée dans la cave au charbon, qui se ferme au moyen d'une porte. Maman me guettait à la descente et me tira à elle. Les soldats qui se trouvaient dans la cave contiguë criaient à d'autres, qui se trouvaient dans la rue, des mots que nous ne comprenions pas. Nous entendîmes crier de la rue : « *Deutsch!* » A quoi ceux qui se trouvaient dans la cave répondirent : « *Ja, Deutsch!* » ; *ceux-ci avaient tiré continuellement vers la rue jusqu'au moment où les paroles ci-dessus furent prononcées.*

Nous avions entendu des soldats monter à l'étage. Ils ont dû tirer, car les trous faits à travers le mur en font foi. *Mais, à cause de la fusillade de l'extérieur, nous ne pûmes distinguer les coups de feu à l'intérieur.* Toutefois nous entendîmes un bruit insolite, ressemblant à la chute d'un corps tombant de l'escalier.

Dans la rue, il se produisit une accalmie : on ne tirait plus, mais des hourras s'entendaient de toutes parts. Alors, les soldats qui se trouvaient dans la cave montèrent et sortirent de la maison.

Les ayant entendus partir, nous sommes sorties aussi pour aller dans notre cour. En passant par la cuisine, maman souffla la lampe.

Quelque temps après, de nouveaux soldats entrèrent dans la maison et se dirigèrent vers la cuisine où ils allumèrent la lampe. Nous vîmes, au travers du store, qu'ils circulaient avec la lumière et quittaient la cuisine.

Digitized by Google

Nous nous étions réfugiées dans une remise qui servait d'atelier de sculpteur; je cognai un tiroir, ce qui attira l'attention des soldats revenus à la cuisine.

Un soldat se précipita vers nous, baïonnette au canon, prêt à faire feu et il nous dit quelque chose. Nous lui avons demandé de nous laisser la vie sauve. Je songeai soudain à lui demander : *Monsieur, n'avez-vous pas aussi une femme et des enfants?* Il répondit par un oui qui paraissait venir du cœur et releva son arme.

Sur ces entrefaites nous sortîmes de la remise, quand un second soldat, aussi menaçant que le premier, nous arrêta. Maman leva les mains en l'air, tandis que moi je me mis derrière le premier soldat; celui-ci fit un signe au second qui releva son fusil. Nous rentrâmes à la cuisine, qui était pleine de soldats. Je leur montrai sur la table les restes du repas que nous avions donné aux soldats allemands. Ils regardèrent et dirent que c'était bon. Ils nous reconduisirent à la cour, fermèrent la porte à clef et quittèrent la maison.

Pour rentrer dans la cuisine, maman brisa une vitre et put ainsi ouvrir la porte avec la clef restée sur la serrure. Maman prit la lampe et nous pénétrâmes dans le corridor. Je vis un homme étendu devant la porte de la seconde chambre, à côté du corps se trouvaient un casque et un fusil. Je crus d'abord que c'était un soldat; chose horrible, c'était mon père. Maman jeta le casque et le fusil dans la rue, où elle crut voir des corps étendus, fait que nos voisins nous confirmèrent plus tard. La porte fermée, nous nous précipitâmes affolées sur papa. C'est alors que nous vîmes l'horrible blessure qui avait entraîné sa mort : c'était une entaille béante au côté gauche du dos, faite d'un coup de baïonnette.

Après avoir vainement essayé de le rappeler à la vie, nous retournâmes à la cour et pénétrâmes par-dessus le mur chez nos voisins où nous passâmes la nuit. Vers minuit nous entendîmes, dans la rue, une auto qui semblait s'arrêter à tout instant, faisant le moins de bruit possible. Vers l'aube, soit vers trois

Digitized by Google

heures et demie, nous regardâmes par la fenêtre et nous vîmes un soldat blessé étendu à terre ; plus loin dans la rue se trouvaient des havresacs, des casques, d'innombrables douilles de cartouches, une motocyclette et d'autres choses que nous ne pûmes distinguer. Le soldat blessé se traîna encore quelques pas et appuya sa tête sur sa main.

Vers sept heures du matin, nous quittâmes nos voisins pour

La rue de Tirlemont, vue de la Grand' Place.
Au fond, au milieu, l'hôpital militaire intact.

rentrer chez nous ; le soldat semblait mort et le fusil que maman avait la veille jeté à la rue avait disparu.

Le jeudi, 27 août, nous avons trouvé dans la cave, la cuisine, le corridor et à l'étage, des douilles de cartouches, ce qui prouve bien qu'on avait tiré de l'intérieur.

Papa fut enterré le 31 août, par un Père Capucin (1) et deux hommes dévoués.

(1) Le Père Claes.

Digitized by Google

X

Déclaration de M. B...

Pendant la journée du mardi, 25 août, les Allemands, à Louvain, avaient vidé les caves à vin des maisons particulières. Un nombre considérable de soldats étaient ivres *dès la matinée*; j'en

La rue de Tirlemont.

Au milieu, au premier plan, à côté d'un infirmier allemand, qui ne soupçonne pas un voisinage aussi compromettant, M. Fuglister, l'auteur de *Louvain ville martyre*.

ai même vu qui brisaient des bouteilles dans la rue. Ce soir-là, les habitants devaient être rentrés à sept heures. Peu après, les Allemands incendièrent les habitations. Ils tiraient des coups de fusil à tort et à travers et fusillaient les gens dans la rue.

A un moment donné de la soirée, il y eût un indescriptible émoi : des cris, des pleurs, une ruée de chevaux au galop et sans

Digitized by Google

cavaliers... Dans toutes les directions l'on entendit les commandements : « Feu ! » et les salves retentissaient lugubres, tandis que les gens, affolés, tombaient sur la voie publique. C'étaient des civils, qui fuyaient leurs demeures en flammes, couraient épouvantés, et que les barbares tuaient. Ils tiraient impitoyablement des coups de feu sur les hommes, les femmes et enfants, et massacraient tout le monde.

Vers onze heures du soir, le crépitement de la fusillade faisait rage. A ce moment j'aperçus avec effroi le ciel entièrement rouge. La ville était en feu !

Nous avons passé une nuit épouvantable !

Ce matin (1), des soldats allemands gisaient sur le sol. Rendus fous furieux par l'ivresse, et ne sachant pas ce qu'ils faisaient, ils avaient tiré au hasard, et s'étaient tués les uns les autres !

Le *mercredi, 26*, pendant toute la journée, les incendies et les massacres continuèrent.

Le soir venu, les maisons devaient rester portes ouvertes, éclairées du haut en bas, cependant que les bruits les plus terribles circulaient. Cette nuit s'était passée calme, bien que, sans bruit, au dehors, beaucoup de civils eussent été massacrés (2).

Le *jeudi, 27*, à 9 heures du matin, j'appris par un bourgeois que la rue de l'Ecluse, près de l'Entrepôt, était remplie de cadavres (3). Je m'y rendis en compagnie d'un voisin. J'y vis quatre cadavres de civils ; trois étaient renversés sur le dos, le quatrième était à genoux, les pieds et les mains liés, la cervelle répandue sur l'épaule : c'était un spectacle hideux (4) : Ces morts, couverts de blessures, nous regardaient, les yeux grands ouverts !... Jamais je n'oublierai ces yeux immobiles et épouvantés !

Je m'enfuis, mais, au tournant d'une rue, je fus arrêté par deux

(1) Mercredi 26 août.

(2) A coups de baïonnettes.

(3) En décembre 1914 on voyait encore les tombes de ces victimes.

(4) J'ai vu le mur, éclaboussé de sang, contre lequel ce malheureux a été fusillé à genoux (*note de l'auteur*).

Digitized by Google

Allemands. Ils m'ordonnèrent de lever les mains, de me mettre le dos contre le mur, et l'un d'eux dirigea son fusil vers ma poitrine. Alors je crus ma dernière heure arrivée ! Puis ils fouillèrent mes poches. Je n'avais qu'un mouchoir et mon livret de mariage. Ils regardent ce livret et l'un me dit : « Vous avez cinq enfants ? » Je répondis : « oui ». — « Où allez-vous ? » — Je dis que je retournais chez moi. Sur ce, son compagnon proféra : « Laissez-le passer ! »

Je continuai mon chemin, mais je vis encore l'un des deux me viser et j'eus la sensation atroce qu'une balle me pénétrait dans le dos. Cependant j'arrivai chez moi, plus mort que vif.

Vers 11 h. 1/2, l'autorité allemande nous fit savoir que la ville allait être bombardée et devait entièrement disparaître. Des milliers d'habitants quittent leurs maisons et s'enfuient. En cours de route, les Allemands commandent : « Mains hautes ! » et nous mettent en joue. Personne ne sait où aller. Ma mère, âgée de 72 ans, ma femme, mes cinq enfants et moi, nous nous décidons à partir par le canal et la chaussée d'Aerschot. Je porte l'avant-dernier de mes enfants, et nos paquets ; ma femme porte le plus jeune, âgé de deux ans, qui est mort, plus tard, des privations endurées pendant que nous avons été prisonniers de guerre.

Nous arrivons à Wilsèle. Là, je vis des civils couchés, en plein champ, le dos à terre, liés, et surveillés par des soldats allemands.

Nous sommes arrêtés tous, à ce moment. On met les femmes et les enfants d'un côté de la route, les hommes de l'autre. Les pleurs des enfants se mêlent aux lamentations des mères.

De tous les côtés on amène des civils et des paysans prisonniers. Les Allemands ne respectent ni malades, ni vieillards, ni femmes, ni enfants, tous sont poussés devant eux et obligés de marcher en groupes. Ainsi, entre deux haies d'Allemands, nous sommes reconduits vers la ville.

Tout à coup des clameurs, des hurlements, des cris retentissent. Les Allemands crient : « Victoire ! » Ils nous obligent

Digitized by Google

d'agiter nos chapeaux et à crier comme eux. De la chaussée d'Aerschot, nous voyons les flammes et la fumée qui s'élèvent de la ville. Les côtés du canal sont couverts de cadavres de civils. En cours de route, nous voyons des soldats allemands dévaliser les magasins, et, dans les cafés, se servir eux-mêmes.

La rue de Paris.

Nous arrivons devant l'Hôtel-de-Ville. Les Allemands font un cercle autour de nous et délibèrent. Ils finissent par nous dire que les civils ont tiré sur des soldats allemands et que nous méritons la peine de mort. Cela était faux, mais il fallait bien trouver un motif à leurs atrocités !

Digitized by Google

J'ai vécu là les heures les plus tragiques de mon existence !

Après une pénible attente devant l'Hôtel-de-Ville, nous sommes conduits, à travers une pluie d'étincelles et de feu, par la rue de la Station, vers la gare. A chaque instant, des chocs épouvantables se produisent, puis, avec un bruit sourd, terri-

La Place du Peuple.

Chariots fracassés par suite de la panique folle semée dans les rues le soir du 25 août. La Place du Peuple formait un vaste quadrilatère ayant 40 à 60 maisons de côté, ce qui fait un total de 180 à 200 maisons. Il en subsiste deux ; toutes les autres sont détruites.

fiant, les maisons s'écroulent. Beaucoup d'entre nous ont été blessés par des éclats de pierres.

De tous côtés, les chiens à l'attache hurlent plaintivement. Au coin de la rue Louis Mekens, près de la gare, je remarque, au milieu d'une mare de sang, le cadavre d'un civil que je reconnais. C'est un nommé Crabé, peintre à la carrosserie Joos. Un Allemand me frappe sur l'épaule et me fait remarquer en route

Digitized by Google

d'autres cadavres. Puis il me dit d'un ton menaçant : « *Dat hebben wy geschossen, gy sat ook geschot werden* (1) ! »

Nous arrivons place de la Station. Là le spectacle est plus terrible encore. La place est couverte de civils massacrés !

Vers onze heures 1/2 du soir, on nous place dans des wagons à bestiaux, écrasés l'un sur l'autre, au nombre de 65 dans un même wagon. A ce moment nous sommes visités ; ma femme est obligée de remettre ce qu'elle possède, 25 fr., constituant notre unique avoir. Nous passons cette nuit parqués dans notre wagon.

Le lendemain matin à cinq heures commence notre douloureux voyage. A chaque arrêt, à chaque départ, dans l'impossibilité de conserver notre équilibre, nous sommes culbutés les uns contre les autres. Des trains bondés d'Allemands nous croisent ; nous sommes hués, insultés. De petits enfants eux-mêmes nous couchent en joue avec des bâtons. Partout la population est méchante. En cours de route, dans les gares, les Allemands ouvrent les wagons, y entrent, pour nous insulter, nous crier : « Sales cochons, sales Belges ! » Il nous était interdit de sortir de nos wagons, même pour satisfaire nos besoins naturels. Nous étions dans la saleté jusqu'aux chevilles. Nous passons ainsi des journées et des nuits, accablés de fatigue et de privations de toute espèce. Nous fûmes traités plus mal que du bétail. Dans les tunnels, la fumée des locomotives entre dans les wagons par les rainures et nous coupe la respiration. Nous suffoquons. Jusqu'alors pas la moindre nourriture. Ce n'est qu'à Cologne, la deuxième nuit de cet horrible voyage, qu'on nous a extraits des wagons et que nous avons eu un peu d'eau et *un petit pain noir à partager entre dix personnes*. Cela devait nous servir pour toute la journée suivante.

Le lendemain matin, nous avons dû reprendre place dans nos wagons, à nouveau écrasés les uns sur les autres, et on nous a

(1) C'est nous qui les avons fusillés. Vous serez également fusillé.

Digitized by Google

menés ainsi, durant cinq jours, d'une ville à l'autre. Nous passons nos nuits en wagons; nos gardiens chantent, pendant que nous souffrons de la faim, de la soif, du manque de sommeil, et que nous entendons les pleurs des enfants, les gémissements des vieillards et des malades. Je n'oublierai jamais les plaintes de ma chère petite fille, morte à la suite de ce cruel voyage.

Cette même nuit, des civils furent frappés par des Allemands qui se comportaient comme de véritables sauvages. A ce même moment j'ai vu transporter des cadavres sur des brancards. Des bourgeois avaient été choisis parmi nous pour creuser des tombes. Aussi beaucoup d'entre nous se sont jetés en cours de route hors du train et se sont fait broyer.

C'est le lendemain de ces tribulations que nous repassons par Louvain. Il faisait nuit, nous avions fait arrêt en gare, et j'aperçus les décombres qui fumaient encore.

Nous pensions être libérés. Mais le train se remit en marche. L'un d'entre nous devint fou (un médecin de Rotselaer) ; sa femme, depuis longtemps malade, était morte des émotions terribles qu'elle avait subies. Il était placé à côté de moi ; subitement il fut pris d'un accès furieux. Il commença par aplatir mon chapeau sur ma tête, avec ses deux mains ; ensuite, il me donna des coups de pied. Il avait toutes sortes de visions et voulait sauter hors du wagon.

C'était la dernière nuit que nous passions en wagon. Il était temps, car nous serions tous devenus fous !

Enfin, on nous dirigea sur Bruxelles, où nous avons passé le reste de la nuit, toujours enfermés dans nos wagons, à la gare du Nord.

Le lendemain matin, le bourgmestre de Bruxelles, M. Ad. Max vint nous rendre visite et nous fit immédiatement distribuer du pain blanc.

Vers 1 h. 1/2 de l'après-midi, ce même jour, les femmes et les enfants avaient été relâchés et recueillis charitablement à

Digitized by Google

Bruxelles. Quant à nous [1], notre calvaire n'était pas fini. On nous conduit par chemin de fer à Schaerbeek. Nous sortons de cette gare, à pied, conduits par des soldats allemands qui nous dirigent sur Bruxelles, puis Vilvorde, et ensuite nous font longer le canal. Nous traversons des villages en ruine. A terre, nous voyons beaucoup d'uniformes de soldats belges. Puis les Alle-

La Place et la rue de la Station.

mands nous laissent en pleine campagne, nous obligent à continuer notre route en rangs, nous défendant formellement de retourner à Louvain ou de revenir sur nos pas, sous peine d'être fusillés.

A peine étions-nous en marche, que des clameurs, des vociférations se font entendre. Nous apercevons un nombreux groupe d'Allemands. Nous sommes à Sempst-Laer. Sur notre troupeau

(1) Les hommes.

Digitized by Google

lamentable plane un silence mortel. Les Allemands nous demandent d'où nous venons et si nous sommes armés. Ils se tiennent sur une prudente défensive. Nos réponses les ayant satisfaits, ils mettent leurs casques sur leurs baïonnettes, et les élèvent à bout de bras. A ce signal, de tous côtés surgissent d'autres soldats. On nous rassemble au milieu d'une prairie, et on nous interroge pour savoir d'où nous venions et, finalement,

Un coin de la Place de la Station : ruines de deux hôtels.

une escorte de soldats nous conduit sur la Chaussée, dans la direction de Malines.

Nos souffrances n'étaient pas encore finies. Harassés de fatigue, mourant de faim et de soif, arrêtés à tout moment puis relâchés, entre Malines et Sempst *nous nous trouvons pris entre deux feux.* Impossible d'entrer dans Malines, car le pont tournant du canal est ouvert. Arrivés devant ce pont, nous sommes encore environ quinze cents fugitifs. Nous demandons à passer, et parlementons longtemps. La sentinelle nous répond qu'il lui est strictement

Digitized by Google

défendu de fermer le pont. Nous voici donc obligés de passer la nuit sur la berge du canal.

Nous avons eu, là encore, une nuit affreuse. Pendant ces heures d'attente, plusieurs d'entre nous se sont noyés, en voulant traverser le canal à la nage. D'autres, effrayés par une alerte qui eut lieu au milieu de la nuit, se levèrent précipitamment, encore à moitié endormis, et, trompés par l'obscurité, sautèrent à l'eau.

Au petit jour, lorsque nous pûmes enfin repartir, je vis les cadavres de plusieurs de ces malheureux étendus à terre dans une grange. Il y avait entre autres un nommé Pardon, porteur aux enterrements de la paroisse Saint-Pierre, de Louvain.

Les habitants, affolés, ne voulaient pas nous ouvrir leurs portes. Enfin, un paysan nous conseilla d'aller vers Blaesvelt, où se trouvaient des troupes belges. Des soldats belges nous reçurent à leur bivouac, et s'empressèrent de nous donner à boire et à manger.

Arrivés à la gare de Ruysbroek, pas de train. Nous continuons notre route sur Boom, où nous pouvons prendre un train pour Anvers.

Par centaines, nous avons été recueillis de tous côtés ; puis on nous a évacués sur Gand, où nous avons trouvé asile au Palais des fêtes.

De là, j'ai été dirigé sur Ingelmunster, et après bien des difficultés, je suis arrivé à Bruxelles où j'ai retrouvé ma femme et mes enfants.

Plus tard, j'ai retrouvé notre humble foyer, à Louvain, complètement pillé.

Nous sommes dans le dénûment le plus complet.

Digitized by Google

XI

DÉCLARATIONS RELATIVES A DES TORTURES INFLIGÉES A DES PRÊTRES CATHOLIQUES QUI SONT FINALEMENT MIS A MORT

Le 25 août 1914, un Père Jésuite, Eugène Dupierreux, est sommairement fusillé devant les palissades qui entourent le terrain vague, près du Palais Colonial de Tervueren. Les Alle-

A la rue de la Station.

Tremblement de terre ? Nouvelle Pompéï ? Non, pire que cela : résultats des grenades et pastilles incendiaires, dont on se servit pour détruire Louvain.

mands, en le fouillant, avaient trouvé un carnet renfermant des notes hâtives, intitulées : « Leurs atrocités ». Prétextant que ces notes devaient servir à un sermon le dimanche suivant, il fut condamné par un simulacre de conseil de guerre. Il fut exé-

Digitized by Google

uté sous les yeux de son frère jumeau (également dans les ordres), d'autres Jésuites, et de civils prisonniers.

C'est de ces derniers que je tiens ce fait.

*
* *

Le curé de Gelrode, vieillard d'environ 70 ans, fut enlevé par les Allemands, complètement déshabillé, lié à un affût de canon, obligé de courir, emmené à Aerschot. Là il fut roué de coups, outragé. On obligea des soldats et des prisonniers à le couvrir d'urine. On le mit en croix ; on a voulu lui faire abjurer sa foi : il a refusé. Puis on lui a écrasé les doigts des mains et des pieds à coups de crosses. Finalement on a tué ce vieillard et jeté le cadavre dans le Demer, rivière qui passe à Aerschot. On l'a repêché à Betecom.

C'est de lui que le cardinal Mercier a dit : « Le curé de Gelrode est vraisemblablement mort en martyr. »

*
* *

Le curé de Bueken fut attaché à un affût de canon. Ce malheureux, âgé de 83 ans, malade, subit les pires traitements. On l'obligea à m archer lié à cet affût de canon, pendant plus d'une lieue. Puis on le fusilla. Lorsqu'on a exhumé son cadavre à Campenhout, on a constaté qu'il avait eu les oreilles coupées.

*
* *

Des civils, prisonniers à la gare, ont vu en plein jour, le mercredi 26 août, alors que Louvain flambait, des soldats allemands s'acharner sur un vieux prêtre, le tuer avec leurs baïonnettes, et lui écraser la tête à coups de bottes et de crosses.

Digitized by Google

XII

DÉCLARATIONS DIVERSES. — CINQ SOLDATS BELGES BLESSÉS BRULÉS DANS UNE FERME. — NEUF PAYSANS FUSILLÉS. — UN PÈRE ET SON ENFANT TUÉS. — UNE FAMILLE DÉTRUITE. — 516 CIVILS FUSILLÉS A TAMINES.

Le *mercredi, 26 août,* cinq soldats belges du 5e de ligne, blessés, attendent l'arrivée d'une ambulance. Ils se trouvent dans la maison d'un paysan, qui les a placés autour de la cheminée. Vers onze heures du matin les Allemands cernent la maison et y mettent le feu. Lorsque tout fut fini, on ne retrouva plus des soldats belges que des ossements calcinés. Le paysan avait pu fuir.

*
* *

A Wackerzeel, aux environs de Louvain, neuf paysans se sont cachés dans un trou recouvert de fagots. Un Allemand les découvre, et appelle ses camarades. On aligne les neuf paysans et on les fusille.

*
* *

Le mercredi matin, alors que les Allemands faisaient la chasse aux civils et les abattaient dans les rues, une femme, accompagnée de son mari et portant son bébé dans les bras, cherche à fuir la fusillade. Une patrouille d'Allemands aperçoit ce groupe, et tire. Le mari est tué raide. La femme se réfugie dans l'encoignure d'une porte. Malheureusement le bras, sur lequel elle tient son bébé, dépasse le chambranle. Une balle tue le bébé. Une autre balle traverse le bras de la mère, entrant par le coude et ressortant par le poignet. On a dû l'amputer.

Digitized by Google

*
* *

Un fermier, sa femme, ses onze enfants et trois de ses neveux occupaient une vaste ferme située non loin de Rotselaer, aux environs de Louvain.

Le *mercredi, 26 août,* vers 9 heures du matin, une soixantaine d'Allemands, commandés par un officier ayant les cheveux roux, surgissent dans la cour de la ferme.

Ils tuent d'abord trois des fils du fermier. Puis l'officier fait mettre tout le monde en demi-cercle, place ses soldats dans la cour, et leur ordonne de tirer dans le tas.

La fille aînée, âgée de 19 ans, est tuée sur le coup. Les autres filles sont également fusillées ; l'une d'elles, âgée de 6 ans, a la cuisse gauche emportée et meurt trois heures après. Les trois neveux du fermier sont tués. Le fermier reçoit un coup de feu en pleine poitrine ; il vit encore, mais a le bras droit paralysé. Sa femme tenait un bébé de deux ans dans les bras. Le bébé est tué ; la mère a l'œil droit crevé...

Puis, pour couronner leur œuvre, les Allemands mettent le feu à la ferme.

A Tamines, les Allemands font prisonniers 516 civils. Ils les alignent face au mur, le dos tourné à leurs bourreaux. Une salve les abat tous. Un officier crie : « Que ceux qui ne sont pas encore morts se relèvent, ils auront la vie sauve ! » Quelques malheureux se relèvent, blessés. Une nouvelle salve les abat, définitivement cette fois [1].

---

(1) Ce fait, que j'ai pu faire vérifier par des personnes dignes de foi, m'a été raconté par un petit soldat français, déguisé en civil, et que j'ai caché chez moi pendant une nuit. Il avait participé à l'attaque de la citadelle de Dinant. Ecrasés sous le nombre, les Français durent se replier, et ce petit soldat parvint à échapper aux Allemands. Par suite d'aventures trop longues à rapporter ici, il passa par Louvain le 12 février 1915. Quoique lui ayant donné mon adresse en Suisse, je n'en ai plus eu de nouvelles. Il cherchait à regagner la Hollande. Il est probable que les Allemands l'auront arrêté...

Digitized by Google

Cabinet dévasté, coffre-fort cambriolé au Bureau des Successions, rue Marie-Thérèse.

Digitized by Google

*
* *

Que dire, après cela, de la *proclamation* affichée, le 17 janvier 1915, sur les murs de Bruxelles :

« Les événements réels de cette guerre prouvent qu'aucune armée au monde ne fait preuve d'un esprit si idéalement militaire, d'une si haute culture et d'une discipline aussi sévère que notre armée ; que, nulle part, les lois de la guerre, qui interdisent le vol, le meurtre, le pillage et l'enlèvement du bien d'autrui, ne sont respectées avec autant de sincérité et autant de rigueur que dans l'armée allemande ».

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES EXPLICATIONS ALLEMANDES

RÉFUTATIONS

LE SAC DE LOUVAIN A ÉTÉ VOULU ET PRÉMÉDITÉ POUR TERRORISER LES POPULATIONS BELGES ET FRANÇAISES

Quand elle entendit le cri d'indignation et d'horreur que fit pousser au monde civilisé le sac de Louvain, la presse allemande imagina une série de justifications que leur multiplicité même rend suspectes.

Je laisse de côté celles qui sont par trop fantaisistes comme celle-ci, par exemple : le bourgmestre de Louvain aurait invité chez lui un officier supérieur allemand et l'aurait fait assassiner, tandis que les Echevins de la ville faisaient empoisonner chez eux d'autres officiers !...

Et je ne m'arrête qu'à celles qui ont un peu plus de vraisemblance.

*
* *

Il importe, d'abord, de préciser quelle était, le jour fatal du 25 août, la situation des forces en présence, car des erreurs ont été commises sur ce point important, même par des journaux belges.

Les troupes belges faisaient, ce jour-là, leur première sortie d'Anvers. Elles se trouvèrent sur la rive droite du canal de Louvain à Campenhout, tandis que les Allemands étaient sur la rive

Digitized by Google

gauche. Les Belges, durant toute l'action, ne traversèrent pas le canal et les combats eurent comme théâtres les localités de Haecht et de Wespelaer, distantes de Louvain de dix à quinze kilomètres. Il n'y eut pas, comme on l'a dit à tort, de lutte à Bueken, qui se trouve sur la rive gauche du canal. Les Allemands furent refoulés sur la chaussée de Haecht, à un kilomètre au delà de la gare de cette localité, et, à Wespelaer — pavé de Thieldonck — à cent mètres au-delà de la gare.

Tout cela, je le répète, se passait à dix ou quinze kilomètres de Louvain.

Il n'est donc pas question, comme on l'a dit, de troupes allemandes qui auraient été refoulées par les Belges jusqu'à Louvain et seraient entrées dans la ville pour donner l'alarme. La garnison aurait pris ces fuyards pour des Anglais, aurait tiré sur eux et ainsi se serait produit le déchaînement des événements que j'ai résumés plus haut.

Cette version ne soutient pas l'examen et l'avenir le montrera mieux encore.

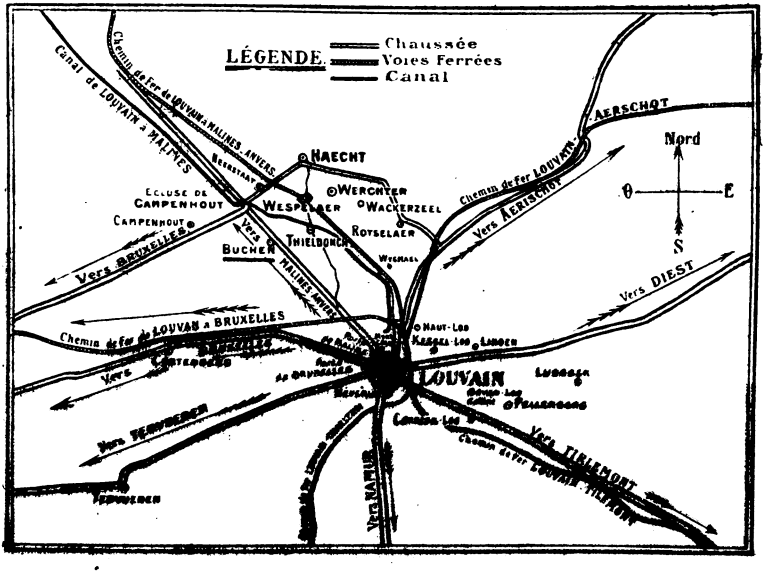
D'ailleurs, sur un parcours d'au moins dix kilomètres, les troupes allemandes se seraient reformées et ne se seraient pas précipitées en déroute dans la ville de Louvain.

A la vérité, au dire de paysans qui affirment en avoir été les témoins oculaires, à Bueken, sur la rive gauche du canal, il y aurait eu une lutte entre Bavarois et Prussiens, et ceux-ci se seraient dirigés en toute hâte vers Louvain, où ils seraient entrés par la porte de Malines. Si le fait est exact, ce que je n'ose pas affirmer, il n'a pas été la cause du sac de Louvain, mais est venu singulièrement à propos pour augmenter un désordre créé par les Allemands dans le but d'accomplir leur forfait.

*
* *

D'après la version des officiers du 53e régiment allemand, des soldats belges, déguisés en civils, auraient été répartis dans des

Digitized by Google



Au sommet de la planche se trouve le village de *Haecht*, point extrême de l'offensive allemande vers Anvers le 25 août 1914.

Vers le milieu de la journée, en suite d'une vigoureuse contre-offensive, les Belges, dont c'était la première sortie d'Anvers, repoussèrent les Allemands au delà de *Wespelaer*, de la voie ferrée et du canal (de Louvain à Malines).

Mais il est un fait d'une importance capitale : l'armée belge ne continua pas, ce jour-là, sa marche en avant vers Louvain ; elle conserva constamment ses positions *sur le côté droit* du canal. Quelques soldats belges, entraînés par l'ardeur de la poursuite, arrivèrent jusqu'aux environs de *Tieldonk*, un peu à gauche du canal : ils y furent d'ailleurs tués, ainsi qu'en témoignent quelques tombes ....

Dans leurs explications sur les origines du sac de Louvain les Allemands prétendirent que leurs soldats furent pourchassés en désordre et que trompée par l'obscurité, la garnison allemande de Louvain aurait pris ses propres soldats pour des soldats belges ou anglais. Cette version ne soutient pas l'examen, car la distance qui sépare Louvain de *Haecht* est d'au moins 15 kilomètres, et il est inadmissible de prétendre que des troupes aguerries comme l'étaient les troupes allemandes n'aient pas eu le temps de se reformer au cours de leur retraite vers Louvain

D'autre part, des paysans, témoins oculaires, ont déposé sous serment qu'il y eut une bataille à *Bueken*, entre Bavarois et Prussiens le 25 août vers 5 heures du soir. Ceci explique la galopade en désordre vers la ville, de la cavalerie allemande, et explique également l'alarme qui fut sonnée dans Louvain à la même heure. A cinq kilomètres de Louvain, sur la voie ferrée qui va de Louvain à Malines et Anvers, se trouve le village de *Héron*. Ce village brûlait *depuis 5 heures du soir le 25 août*.

Le sac et l'incendie de Louvain furent donc précédés et accompagnés du sac de la banlieue. En procédant de cette façon, les Allemands démontrent encore la préméditation : ils cherchaient à établir un prétexte. En effet ils escomptaient que les habitants de la banlieue, chassés de chez eux par le meurtre et par le feu viendraient semer la panique et le désarroi dans Louvain, et qu'en apprenant les horreurs dont les villageois avaient été les victimes la population de la ville se révolterait. L'arrivée de tous ces habitants de la banlieue coïncidait d'ailleurs avec l'entrée en désordre des troupes allemandes. Cependant les Louvanistes ne sortirent pas de leur calme.

A 8 heures du soir, la fusillade éclatait, et peu après l'incendie méthodique commençait ses ravages.

Digitized by Google

maisons de la ville et auraient tiré, des fenêtres ou des caves, sur les soldats allemands.

Cette version est en contradiction flagrante avec celle généralement soutenue par la presse allemande, laquelle prétend que la population civile se serait révoltée, sous l'excitation des autorités belges, qui auraient organisé un soulèvement populaire,

La caserne de la Dame-Blanche fut incendiée ; l'avenir nous apprendra les raisons de cette destruction.

installé des dépôts secrets de munitions et d'armes, chaque fusil portant même le nom de l'habitant auquel il était destiné.

Ce sont autant de calomnies pour tenter de justifier un crime dont on comprend tout l'odieux.

Non, ce ne sont pas des francs-tireurs qui ont provoqué le sac de Louvain, c'est la volonté de répandre la terreur parmi les populations pour les amener à s'incliner sous un joug détesté.

La vérité est là et il ne faut pas la chercher ailleurs !

Digitized by Google

*
* *

Comment, les autorités belges auraient fomenté la révolte? Dans quel but? Est-ce que quelques citoyens d'une ville peuvent s'imaginer avoir raison du colosse allemand, est-ce que les autorités belges auraient été assez insensées pour provoquer un mouvement dont il était facile de deviner l'échec?

Le Boulevard de Tirlemont.

Tout cela est faux, inventé de toutes pièces pour les besoins d'une cause indéfendable.

J'ai dit quel avait été le rôle des autorités. Elles ont agi conformément au bon sens, qui est l'une des grandes qualités des Belges. Elles ont engagé les populations à se résigner à l'inévitable, — à remettre leurs armes, — à ne rien conserver de suspect dans leurs maisons pour ne donner prétexte à aucun acte de violence. On était envahi par de plus forts que soi, il fallait s'incliner et attendre la délivrance. A quoi bon exposer sa vie, exposer celles des otages, — compromettre peut-être l'exis-

Digitized by Google

tence de la ville, de ses richesses, de ses monuments, de ses souvenirs ?... Et, d'ailleurs, le matin même du 25 août, les Allemands ne faisaient-ils pas féliciter, du haut des chaires des églises, les autorités et la population de leur correction et de leur calme ?... C'était, sans doute, pour mieux les endormir ; ni les autorités, ni la population ne se doutaient du sort qui leur était assigné.

*
* *

Les armes ?... Mais, je l'ai dit, avec les munitions, avec tous les accessoires, elles étaient parties pour Anvers, où elles pouvaient servir, et ont en effet servi.

Il y avait des fusils déposés à l'Hôtel-de-Ville ? — C'étaient des fusils de chasse qui, suivant la coutume (au moins en Belgique), portaient les noms de leurs propriétaires gravés sur des plaques... Et ce sont ces fusils déposés là par précaution, avant l'arrivée des Allemands, sur l'ordre des autorités, qui étaient destinés à armer les révoltés !... Imagine-t-on rien de plus puéril !

*
* *

Il y a mieux encore, si possible.

Les journaux de Düsseldorf invitaient la population de cette ville à se rendre dans le musée où sont rassemblés les trophées de guerre pris à l'ennemi, et parmi lesquels on remarquait des haches, des lances, des javelots, avec lesquels les populations de Louvain et d'Aerschot se seraient battues dans la rue contre les soldats allemands. Or, ce sont des armes du Congo, décrochées des panoplies dont les Allemands s'étaient emparés au cours des perquisitions domiciliaires faites à leur entrée dans Louvain et dans Aerschot !

Quant au prétendu soulèvement populaire, il est de pure fantaisie.

Dès les premières heures de l'occupation allemande, dès le 18 août, toutes les artères de la ville étaient gardées. Les mesures

Digitized by Google

les plus sévères, en vue de la sécurité des troupes, avaient été prises. Les maisons des voies principales, de la rue de la Station, de la rue de Diest, de la rue de Malines étaient habitées par les officiers et les soldats. En outre, à la nuit tombante, les maisons de ces rues devaient avoir toutes leurs fenêtres éclairées, et leurs portes d'entrée entr'ouvertes durant toute la nuit. Pendant la journée, les rassemblements étaient interdits et le public devait circuler sans s'arrêter.

D'autre part, les officiers avaient fait procéder à des visites domiciliaires minutieuses et sévères, afin d'enlever toutes les armes qu'on trouverait encore. Les Allemands, en commençant le 25 août le sac de Louvain, savaient parfaitement qu'ils ne pouvaient rencontrer aucune résistance de la part de la population.

Il était donc matériellement impossible qu'il y eût des armes cachées. Il n'était pas possible davantage de tenir cachés dans les maisons, durant six jours, des soldats belges déguisés en civils, sans donner l'éveil aux autorités allemandes.

Pas un seul officier belge n'eût consenti à cacher des soldats, même déguisés en civils, dans des maisons de Louvain. Et, en admettant le contraire, qu'eussent pu faire quelques soldats, disséminés dans les maisons de la ville ? Tout au plus eussent-ils pu tuer quelques Allemands. Or (et ici je relève encore une inexactitude de la presse allemande), le mardi soir 25 août, la garnison était constituée par les 35e, 53e, 163e et 165e d'infanterie et le 7e hussards. Ce dernier régiment de hussards s'est particulièrement distingué au cours des massacres, pillages et incendies de Louvain. La presse allemande prétend que la garnison se composait *d'un bataillon du landsturm*. C'est faux, encore une fois, car, en raison même des opérations militaires qui se déroulaient aux portes de Louvain, toutes les troupes étaient des troupes de combat. L'effectif de la garnison de Louvain, le 25 août, était d'au moins 10.000 hommes.

C'eût été pure folie que de tenter une attaque quelconque contre pareille force. Comment les autorités auraient-elles pu

Digitized by Google

conseiller cette attaque, dont le seul résultat possible était la destruction de la ville et le massacre de ses habitants? Et, si le conseil insensé eut été donné, il n'eut certainement pas été suivi.

*
* *

Ce n'est pas assez de faire des victimes, il faut encore les calomnier.

La rue de Namur.
Au fond, le squelette de la Bibliothèque. A gauche une partie de l'Hôtel de-Ville. Au premier plan, amas de ruines : tout ce qu'il reste d'une bijouterie, d'une librairie, d'un café.

Le *29 août 1914*, une dépêche Wolff, de Berlin, analyse un article du *Berliner lokal Anzeiger*. La dépêche se termine ainsi : « Ce qui est incompréhensible, c'est que la population civile « belge continue encore à attaquer les troupes allemandes. Si, « en conséquence, la superbe et ancienne ville de Louvain a « été détruite, la faute n'en est pas à l'armée allemande, comme

Digitized by Google

« on l'a prétendu dans les pays ennemis, mais à la **population,**
« **qui semble n'être qu'à moitié civilisée.** »

Evidemment, ce sont les incendiaires et les assassins qui représentent la civilisation intégrale !

Dieses Haus ist zu Schützen
Es ist streng verboten, ohne Genehmigung der Kommandantur, Haüser in Brand zu setzen.
Die Etappen-Kommandantur.

Reproduction d'une pancarte que les habitants de Louvain clouaient sur les portes de leurs maisons. Ces pancartes étaient délivrées après l'incendie — sur demande — par la Kommandantur.

Traduction du texte :

Cette maison est à protéger. Il est strictement interdit de mettre des maisons en feu, sans autorisation du commandement.

Donc, s'il plaisait à la « Kommandantur », des maisons pouvaient être incendiées. On était par conséquent à la merci de la fantaisie de la « Kommandantur ».

D'autres maisons portaient à la craie : *Nicht brennen ; Nicht plündern — Gute Leute — Deutsch Freundlich.* (Ne pas brûler. Ne pas piller. Bonnes gens. Amis des Allemands).

Et les professeurs des Universités allemandes adressèrent des correspondances conçues dans le même sens à leurs collègues des pays neutres, qu'avait profondément émus surtout la destruction de l'Université de Louvain et de ses trésors.

Digitized by Google

*
* *

Non, je l'affirme sur l'honneur, parce que je le sais. *la paisible population de Louvain n'a jamais tiré sur la garnison allemande.*

Le crime a été voulu, prémédité.

J'ai apporté déjà, plus haut, des preuves vérifiables à l'appui de mon allégation.

Maintenant que j'ai exposé les faits, j'ajoute à ces preuves celles qui suivent :

I. — L'affirmation que la population aurait tiré sur les troupes allemandes est restée vague et imprécise. Nul flagrant délit n'a été constaté par les autorités allemandes.

II. — Les balles allemandes sont reconnaissables à leur forme pointue, même quand elles sont déformées. Elles diffèrent totalement des balles belges.

Des soldats allemands sont tombés dans la nuit du 25 août, frappés par leurs frères d'armes. Les autopsies faites ont démontré que seules des balles allemandes les ont atteints. Les médecins belges qui l'ont constaté et ont eu le courage de protester immédiatement auprès des autorités militaires allemandes, ont été chassés des ambulances et menacés d'être déportés en Allemagne s'ils parlaient.

III. — Les cadavres des soldats allemands ont été enlevés avec une incroyable rapidité ; le lendemain, 26 août, on n'en retrouva plus un seul dans la ville.

IV. — Quand des attentats, comme ceux dont on accuse l'innocente population de Louvain, sont perpétrés, on fait des enquêtes immédiates, des descentes de lieux, les cadavres sont laissés dans l'état où ils ont été trouvés jusqu'à ce que toutes les constatations judiciaires soient faites. Pourquoi ces enquêtes n'ont elles pas eu lieu ?

V. — Pourquoi, si la population a tiré, n'a-t-on incendié que certaines parties de la ville, le cœur même de la cité où se trou-

Digitized by Google

vaient les monuments, les immeubles occupés par des professeurs, des médecins, des magistrats, des avocats, des négociants notables ? — Pourquoi d'autres parties sont-elles restées intactes, alors, cependant, que les soldats ont tiré dans presque toutes les rues ? — Selon la version allemande, toute la ville eût dû être rasée !

VI. — Dans le quartier que j'habitais — tous mes voisins, plus de quarante personnes, confirmeront mes dires —, le mardi soir, 25 août, à 7 h. 58 une violente fusillade éclata soudain sur le boulevard et derrière nos jardins. Personne cependant n'avait tiré. Or, d'après la version allemande, il fallait que quelqu'un eût tiré pour provoquer la fusillade. Les soldats étaient censés se défendre contre une attaque soudaine. Or cette attaque ne s'était pas produite ! Nous eûmes, mes voisins et moi, la présence d'esprit de ne pas sortir de chez nous et de ne pas nous montrer, sans quoi l'on nous eût vraisemblablement accusés d'avoir tiré et l'on eût incendié nos demeures, comme on le fit de celles de tant d'autres.

VII. — N'est-il pas évident d'ailleurs que, si quelque individu se fût avisé de tirer sur les troupes allemandes, il eût été immédiatement arrêté et désarmé pas ses propres concitoyens, conscients du péril auquel les eût exposés, eux, leurs biens, leur cité, un acte aussi vain, aussi inutile, aussi insensé, aussi contraire aux ordres formels des autorités belges ?

*
* *

IX. — D'autre part que signifient :

a). — La présence de bataillons incendiaires à Louvain le soir du 25 août 1914 ?

Préméditation.

b). — Leurs équipements spéciaux ?

Préméditation.

c). — L'usage des pompes au moyen desquelles on asperge les immeubles de liquides inflammables ?

Préméditation.

Digitized by Google

d). — L'usage de torches, de grenades et de pastilles incendiaires?

Préméditation.

e). — L'éclairage des rues du centre le soir du 25 août? L'usine à gaz avait été abandonnée par les Belges le 19 août. Dans la nuit du 24 août tout fut remis en état par les Allemands, et le 25 août les rues principales étaient éclairées. Pourquoi? Pour que la population ne puisse pas fuir à la faveur de l'obscurité!

f). — Les avertissements typiques donnés à la population plusieurs jours avant le 25 août par des soldats, par des officiers allemands?

Préméditation.

g). — Que signifie cette fusillade simultanée, *sur tous les points de la ville*, le soir du 25 août à huit heures, et cela sur deux signaux donnés?

Préméditation.

Autre Témoignage

Lettre de M. J.... à son beau-frère.

Pour te démontrer la préméditation de tous ces crimes à Louvain seulement; un officier allemand nous a dit au moment que nous étions prisonniers, toute la famille et les enfants à la station de Louvain le 26 Août vers 10 h.s du matin, que s'ils

Digitized by Google

avaient dû faire les instructions reçues d'en haut (Kaiser) par un habitant ne serait sorti vivant de la ville!

Lorsqu'on nous a remis en liberté on nous exhortait de fuir le plus rapidement possible afin de ne pas être égorgés tous ensemble.

On se demande bien des fois encore, comment nous sommes parvenus à résister à ces malheurs et que nous ne fussions pas tous devenus fous! Cela cependant a été le cas pour beaucoup!

Voici enfin deux autres preuves de préméditation :

..... Des Liégeois, ayant quitté Liège lors du bombardement, vinrent se réfugier à Bruxelles. Le 23 août, ils rentrèrent chez eux en passant par Louvain. Je parlai avec plusieurs d'entre eux

Digitized by Google

qui me rapportèrent les déclarations que voici, et qui leur furent faites par les soldats des corps de garde aux abords de Louvain :

— Allez dire à vos curés que, dans deux jours, il ne restera plus rien de Louvain.

*
* *

On se souvient de la réponse que fit l'honorable M. Church, de l'Institut Carnegie, de Pittsburg, à l'Appel au monde civilisé signé par les quatre-vingt-treize intellectuels les plus en vue de l'Allemagne.

M. Church disait en substance :

« Si les rôles étaient renversés, si des soldats étrangers sacca-
« geaient les rues de Berlin, si vos foyers étaient réduits en
« cendres, si vos fils étaient massacrés dans les rues, ne tire-
« riez-vous pas aussi de vos fenêtres sur un envahisseur sans
« pitié ? — Moi, je suis certain que je le ferais !... »

Hé bien ! ce que M. Church déclare qu'il eût fait, les Louvanistes ne l'ont même pas tenté. Ils ont conservé la maîtrise d'eux-mêmes.

Et c'est ce qui rend d'autant plus criminels les actes de sauvagerie et de barbarie dont les soldats allemands et leurs chefs se sont rendus coupables !

Digitized by Google

APPENDICE

LIVRES ALLEMANDS BRULÉS A LOUVAIN

Les journaux allemands se voient obligés d'annoncer aujourd'hui que des bibliothèques allemandes ont souffert de l'incendie allumé par leurs troupes.

Avant la guerre, un savant de Louvain avait emprunté à la Bibliothèque royale de Munich deux manuscrits latins, sur parchemin, très précieux, qui se trouvaient à l'Université lors de l'incendie et qui y ont été brûlés. L'un provenait de la bibliothèque canonicale d'Augsbourg ; c'était un manuscrit du XVe siècle contenant le commentaire de Jean Faventinus au *Decretum Gratiani*. Ce travail, dû à l'évêque de Faience (1050), était une importante glose canonique, fort consultée depuis sa découverte en 1857. L'autre manuscrit datait du XIIIe siècle. Il provenait du couvent de Tegernsee et formait un recueil de travaux de théologie et de droit canon. Sa partie la plus intéressante consistait dans les sentences d'Ognibene, un disciple d'Abélard, sentences qui n'existaient que dans ce manuscrit.

Plus importante encore est la perte qu'a faite de la même façon la Bibliothèque royale de Dresde. La traduction tchèque de la *Bible*, manuscrit rarissime du commencement du XIIIe siècle, prêté à Louvain, y a été brûlé ; il formait un des joyaux les plus précieux de la Bibliothèque de Dresde. On est quelquefois puni par où l'on a péché, peuvent se dire les bibliophiles allemands.

(Extrait du *Bulletin officiel de l'Union syndicale des Maîtres imprimeurs de France*).

Digitized by Google

Auflage 200 000. **Feldnummer 7.** Berlin, den 6. September 1914.

Parole

Deutsche Krieger-Zeitung.

Amtliche Zeitung des Deutschen Kriegerbundes.

Ausgabe für die Armee im Felde.

Großer Sedansieg des Kaisers.

10 französische Armeekorps geschlagen; der Kaiser inmitten seiner Truppen beim Heere des Kronprinzen.

Großes Hauptquartier, 2. September. Die mittlere Heeresgruppe der Franzosen — etwa zehn Armeekorps — wurde gestern zwischen Reims und Verdun von unsern Truppen zurückgeworfen. Die Verfolgung wird heute fortgesetzt. Französische Vorstöße aus Verdun wurden abgewiesen. Seine Majestät der Kaiser befand sich während des Gefechts bei der Armee des Kronprinzen und verbrachte die Nacht inmitten der Truppen. (W. T. B.)

Der Generalquartiermeister von Stein.

Einen Siegeszug ohnegleichen — so kann man mit vollem Recht den bisherigen Feldzug nennen, der in seiner schnellen Folge glänzender Siege in der ganzen Kriegsgeschichte ohne Gegenstück dasteht. In den vielen Siegen, die das deutsche Westheer schon erfochten hat, ist ein neuer geleuchtet: Zehn französische Armeekorps sich in der Gegend zwischen Lüttich und Reims gegenüberstehen. Die Größe dieses Erfolges tritt besonders hervor, wenn man berücksichtigt, daß jedes Armeekorps einen Gesechtsstand von etwa 350 000 Mann darstellen. Das ist eine Stärke, wie sie im Feldzuge 1870/71 niemals auf einer Seite aufgetreten ist. Nähersehen wir uns einen Gegner zu dem großen Kräftesumsand die Trümmer der in den Schlachten an der belgischen Grenze besiegten französischen Armeen gesammelt und durch Fische, aus dem Innern herangezogene, sowie durch Truppenteile aus der Festungsgürtel Verdun—Toul verstärkt und ergänzt worden.

Einen Vergleich der deutschen Kriegführung, die hauptsächlich nördlich von der Festung Verdun im Raum zwischen Maas und Mosel, gebildet von den Verdunern der ewig denkwürdigen Durchbruchsschlacht der französischen Literatur. Mit ihr dürfen die bisher gemeinsam aufgetretenen Armeen des Generalobersten von Hausen und des Herzogs von Württemberg, welche nach Überschreitung der Maas gegen die Linie vorwärts, bereits geschlagen haben. Der Kampfes der vereinigten französischen Armeen gegen die Mitte der deutschen Frontstellungen ist also vorläufig mißglückt und — die Verfolgung durch unsere Truppen wird fortgesetzt! Mit ruhiger Zuversicht läßt sich behaupten, daß das französische Aufgebot an bewaffneten Widerstande der Franzosen vorläufig niedergebrochen ist. Ersatzreserven und neue Formationen werden unsern heldenmütigen Truppen bei ihrem weiteren Vordringen zum Sieg noch viel zu schaffen machen, aber schon jetzt ist die rückwärtige Verbindungslinie des Feindes durch die Eingeschlossenengruppe von Verdun Flügelarmeen des Generalobersten v. Kluck und v. Bülow bedroht.

Im Sedanfieg von 1914 bedeutet einen ruhmreichen Höhepunkt unsern Waffenglück. Neben dem Kriegerischen Genien muß der menschliche Gedanke der umgehenden Kriegführung der deutschen Heeresleitung auf die Bevölkerung Frankreichs als eine wichtige mitwirkende Kraft für die bisherigen kriegerischen Unternehmungen in Rechnung gestellt werden. Man muß in den Provinzen „fern von Paris" im Stillen hoffen, daß die Republik nur von geringeren Mißerfolgen heimgesucht ist, in der Gesamtheit aber der Sieger kann die Wahrheit durch beschwichtigende Stimmungsmanöver nicht länger verhüllt werden, daß die besten Streitkräfte des Landes leicht und wieder geschlagen und zersprengt sind. Jüngeren Schichten hat über Paris sich ausgebreitet beginnen; man's bisher nicht glauben mochte, daß das entschlossene Kampfesmut versagen, daß Flucht es die Bundes, die von einzelnen deutschen Flügeln auf die Pariser gestürzt worden sind.

Mit Kaiser Wilhelmsgruß haben wir vernommen, daß auch unser Kaiser mitten im Felde bei seinen Truppen sei. In Rußland mag das alte Wort „Rußland ist groß, und der Zar ist fern" jetzt einen tief traurigen Begriffsgrund bekommen. Der „Selbstherrscher aller Reußen" ist nicht nach Schlachtfeld geeilt, und auch der Präsident der französischen Republik hat seine Kaiser gespielt, um — nach Bilbao, aber nicht nach Verdun zu ziehen. Anders unser Kaiser. Von dem Augenblicke an, wo die großen Schlachten geschlagen wurden, war er an Ort und Stelle. Daß der Kaiser zu seinem Heere in Feldverbundgruppen ist, nicht seinen Aufenthalt im Hauptquartier so wenig verschieben wie im Inlande. Unsere tapferen Truppen wissen, daß wenn Anfang an mit der erfolgreichsten Waffe, das ist mit Tatsachenschaffung, für das Vaterland gefochten haben, werden einen weiteren Kaiserpreis zur Gewinnung aller Mittel tunlich erscheinen, daß der oberste Kriegsherr in ihrer Mitte weilt.

Première page du *Journal des combattants allemands*, organe militaire. J'ai trouvé ce journal dans une maison occupée par des officiers allemands, et où nous avons pu constater, après leur départ, que des « réquisitions » furent faites, particulièrement à la cave.

Traduction :

Tirage 200.000 **NUMÉRO DE CAMPAGNE 7** **Berlin, 6 Sept. 1914**

PAROLE

Journal des combattants allemands

Organe officiel de l'alliance des combattants allemands

Edition pour l'armée de campagne

Grande victoire de l'empereur à Sedan.

10 corps d'armée français battus ; l'empereur au milieu de ses troupes auprès du kronprinz.

Grand quartier général. 2 septembre. Le groupe central des armées françaises — à peu près 10 corps d'armée — a été rejeté hier par nos troupes entre Reims et Verdun. La poursuite sera continuée aujourd'hui. Les attaques françaises de Verdun ont été repoussées. Sa Majesté l'empereur se trouvait pendant la bataille avec l'armée du kronprinz et passa la nuit au milieu des troupes.

LE QUARTIER MAÎTRE GÉNÉRAL.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

UNE ENQUÊTE ALLEMANDE

LE LIVRE BLANC

Quelques mois après les événements de Louvain, les autorités allemandes, *seules et sans contrôle*, ont fait procéder à une enquête.

Cette enquête, unilatérale, est évidemment sans valeur probante aucune, même si elle avait été faite dans le désir sincère de découvrir la vérité.

Mais voici comment il fut procédé. On envoya un jour, à Louvain, un juriste éminent, accompagné d'un non moins éminent secrétaire.

Leur instruction fut menée avec une partialité inouïe. Tous les efforts des enquêteurs semblaient tendre à faire dire aux témoins qui désirèrent se faire entendre, malgré les preuves de la mauvaise foi allemande dont ils avaient eu déjà maints exemples, que la population de Louvain avait effectivement tiré sur les troupes allemandes et que l'incendie et le massacre de Louvain étaient justifiés.

Les dépositions furent transcrites en allemand. Les témoins, qui ne comprenaient pas cette langue, refusèrent de signer les procès-verbaux. On consigna alors leurs dépositions en langue française. Mais elles étaient si déformées, si contraires à ce qui avait été affirmé par les témoins, que ceux-ci refusèrent encore leur signature. Bonne précaution, qui porta ses fruits, car la commission d'enquête disparut et l'on n'entendit plus parler d'elle.

Digitized by Google

*
* *

Est-ce de ce simulacre d'enquête qu'on s'est servi pour faire un certain *Livre Blanc*, dont il est question dans l'articulet qui suit, publié par le *Journal de Genève* du 11 mai 1915, sous la rubrique *Louvain et la légation d'Allemagne :*

« La légation d'Allemagne en Suisse nous écrit :

« Un ancien habitant de Louvain, M. Füglister, vient de faire des conférences à Neuchâtel et à Genève qu'il compte continuer dans d'autres villes suisses et également à Paris. Il prétend y dévoiler la « Vérité sur Louvain » et il se dit « témoin oculaire ». Mais il n'apporte aucune preuve réelle et ne cite aucun témoignage véridique à l'appui des accusations qu'il lance contre l'armée allemande et ses chefs. Il se contente d'injurier violemment les officiers et les soldats allemands, qu'il traite publiquement d'assassins, de pillards, de sadiques, de voleurs, etc Et ceci constitue une diffamation des plus injurieuses, qui retombe sur celui qui la prononce

« D'autre part le conférencier affirme solennellement que jamais les habitants de Louvain n'auraient tiré sur les Allemands, mais que ceux-ci auraient brûlé méthodiquement, d'après un plan préconçu, la ville de Louvain, dans l'unique but de la détruire et d'effacer les traces de leurs pillages, de leurs meurtres, de leurs orgies !

« Le gouvernement allemand a mené une enquête minutieuse sur les événements de Louvain, s'inspirant de l'unique souci de rechercher la vérité ! Les résultats de cette enquête ont été réunis dans un *Livre Blanc* qui paraîtra ces jours-ci, et qui réduit à néant toutes les injures et mensonges répandus sur l'affaire de Louvain. Qu'en attendant il nous suffise de constater qu'en face de ces insultes se basant sur de simples racontars, se dressent les dépositions faites sous le sceau du serment par de véritables témoins oculaires. »

*
* *

J'attends toujours les « véritables » témoins oculaires invoqués par le ministre d'Allemagne à Berne. Je laisse à d'autres le plaisir d'injurier. Je me contente de prouver.

Ce *Livre Blanc* n'a pas, jusqu'ici, été répandu dans le public.

Digitized by Google

D'après les extraits que j'en ai, ce document n'a *aucune valeur sérieuse*. Il se contente d'accabler les vaincus et, comme le disait la *Gazette de Lausanne* (31 mai 1915), c'est un rôle qui « manque de grandeur ».

N'est-il pas évident, d'ailleurs, que, si le *Livre Blanc* était démonstratif, c'est à des milliers d'exemplaires qu'on l'eût répandu, au lieu de le tenir aussi secret que possible ?

Je demande seulement s'il contient la déclaration suivante publiée par le *Berliner Tageblatt* du 7 octobre 1914, N° 509 :

DER PFLEGE FEINDLICHER VERVUNDETEN

Es ist unzutreffend, dass die in Munster Lager befindlichen zahlreichen belgische Gefangenen auf unsere Soldaten geschossen haben. Nur bei zwei Gefangenen liegt ein solcher Verdacht vor. Eben unrichtig ist es, dass bei ihnen, bei der Einlieferung noch abgeschnittene Finger mit Ringen vorgefunden sind, sowie, dass sich unter ihnen viele Geistliche befanden. Es sind nur wenige belgische Geistliche in Munster Lager gewesen, gegen die ein besonderer Verdacht überhaupt nicht vorliegt ; sie sind von den übrigen Gefangenen getrennt und an einem anderen Ort untergebracht worden. Ein Kriegsgericht, das 20 bis 30 Gefangenen zum Tode verurteilte hat nicht stattgefunden.

(*Gez*) : *der kommandierende General*,
VON LINDEN.

TRADUCTION : Il est inexact que les nombreux prisonniers belges internés à Munster-Lager aient tiré sur nos soldats. Un tel soupçon ne concerne que deux prisonniers. Il est également inexact que l'on ait trouvé sur eux des doigts coupés avec des bagues, lorsqu'ils nous ont été remis, et que parmi eux se soient trouvés beaucoup de religieux. Il n'y a eu que peu de religieux à Munster-Lager, et il n'existe contre eux aucun soupçon particulier. Ils sont séparés des autres prisonniers, et ont été placés ailleurs.

Il est faux qu'un conseil de guerre, qui aurait condamné à mort 20 à 30 prisonniers, ait eu lieu.

Le Général commandant,
Signé : VON LINDEN.

Digitized by Google

Je demande encore si le *Livre Blanc* contient la déclaration *écrite* que j'ai remise en octobre 1914, au Commandant de la Place de Louvain [1], dans les circonstances qui suivent :

En octobre 1914, j'étais allé à la Kommandantur, rue de la Station, demander la permission de faire des photographies. Elle me fut refusée « parce que le Haut Commandement, à Bruxelles, « avait remarqué que les photographes prenaient surtout les « vues des parties les plus détruites de la ville, et présentant les « aspects les plus lamentables. » Je m'inclinai.

Notre conversation avait lieu, en allemand, sur le trottoir, devant la Kommandantur. Le Commandant me demanda de quel pays j'étais. Lorsque je lui déclarai être Suisse, il me dit :

— Ah ! vous pourriez me rendre un service.

— Volontiers, si c'est en mon pouvoir.

— Dites-moi, qu'en est-il réellement de la garde civique ? J'ai déjà pris des renseignements en ville, mais, comme ils proviennent de Belges, cela n'a pas beaucoup de valeur. Venant de vous, citoyen d'un pays neutre, la déclaration peut avoir une certaine importance.

C'est alors que, dans son bureau, je donnai au Commandant la déclaration qui suit, écrite en allemand, dont je n'ai pas la copie, mais dont je me rappelle la substance :

« Je, soussigné, Albert Füglister, né à Herisau (Con Appenzell, Suisse), le 14 mars 1884, domicilié à Louvain, boulevard de Namur 84, déclare avoir vu que la garde-civique de Louvain a été totalement désarmée le 19 août 1914, 9 heures du matin, que les armes et munitions furent chargées dans le fourgon d'un train qui partit pour Anvers à 10 heures, *et que, par conséquent, la garde-civique n'existait plus, quand les troupes allemandes entrèrent dans Louvain, le 19 août, vers 3 heures de l'après-midi.* »

(1) M. le baron Von Thiel.

Digitized by Google

APPENDICE I

A PROPOS DE LOUVAIN

L'ART DES DÉMENTIS ALLEMANDS

(Extrait de la Gazette de Lausanne,

du 23 mai 1915.)

Je ne sais rien de plus impressionnant que l'exposé de M. Fuglister sur Louvain. Impressionnant non pas seulement par la gravité tragique du sujet, mais par l'accent de conviction du narrateur et les hautes préoccupations d'objectivité du témoin qui a conscience de toutes ses responsabilités devant la tribune de l'histoire. Il dit ce que ses yeux ont vu, ni plus, ni moins, sans commentaires ni surcharges.

La légation d'Allemagne en Suisse a opposé un démenti à M. Fuglister dont elle traite la conférence de « *diffamation des plus injurieuses qui retombe sur celui qui la prononce.* »

La presse suisse a parfaitement traduit le sentiment d'impatience qui a dicté ce démenti, en rappelant avec raison que ces récits confirment en partie ceux qui ont été donnés, dès les premiers jours, par les dépêches allemandes et par une lettre de la *Gazette de Cologne.*

Cependant, à la suite de certains propos que j'ai perçus depuis lors dans des milieux divers, j'ai été frappé de la perplexité que cette note de la légation d'Allemagne a produite sur des esprits insuffisamment avertis.

Digitized by Google

Le ton calme et modéré de la note est fait pour en imposer. Songez donc « le gouvernement allemand a mené une enquête minutieuse sur les événements de Louvain, s'inspirant de l'unique souci de rechercher la vérité ! » Et les « résultats de cette enquête qui réduit à néant toutes les injures et mensonges répandus sur l'affaire de Louvain ont été réunis dans un *Livre Blanc* qui paraîtra ces jours-ci ! »

Voilà, certes, de quoi troubler la conscience des bons esprits qui ne connaissent pas la manière allemande !

Ce n'est pas notre cas malheureusement à nous, Alsaciens, qui avons vu les Allemands à l'œuvre durant quelque quarante ans. Si durs, si *rücksichtslos* soient-ils quand ils frappent, si cauteleux, si avocassiers sont-ils quand ils se défendent d'avoir frappé. Ils vous écoutent d'un air bénin. Ils vous demandent un rapport. Ils se livrent à une contre-enquête. Et parce que vous avez fait erreur sur un point de détail — ce qui arrive toujours à celui qui s'exprime sous l'empire de l'indignation —, ils s'emparent de cette erreur, l'amplifient, en dénaturent la portée et la retournent publiquement et bruyamment contre vous, en vous accusant de parti-pris et de mauvaise foi. La galerie, presque toujours, reste interloquée.

C'est ainsi qu'ils ont procédé et qu'ils procèdent journellement quand il s'agit de s'opposer à la révolte unanime du sentiment public que soulève la vue de leurs brutalités.

On sait la brochure sensationnelle et concluante que M. Bédier a consacrée à ces actes. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* a cru devoir intervenir pour essayer d'en neutraliser l'effet désastreux. Elle en a chargé un M. Hoffmann quelconque, formé à bonne école. Il a passé le travail de M. Bédier à la loupe et a fini par y découvrir deux ou trois inexactitudes réelles, d'ailleurs sans importance. Il s'est jeté sur ces inexactitudes comme le chat sur la souris ; il les a grossies, multipliées et, documenté de la sorte, il a conclu avec une sérénité parfaitement jouée, que l'œuvre de M. Bédier était de mauvaise foi.

Digitized by Google

Ceux qui ne sont pas au fait des subtilités de la science allemande ont pu croire à la sincérité de M. Hoffmann en particulier et du gouvernement en général, mais on peut juger par le document suivant jusqu'où va cette science du démenti. C'est un modèle de lettre que donne un livre destiné aux interprètes militaires en pays ennemi. Il est intitulé : *L'interprète militaire (Der Militär-Dollmetscher)* ; c'est l'œuvre du capitaine von Scharfenort, professeur-bibliothécaire de la *Kriegs-Akademie* (Académie de guerre). Il a paru à Berlin en 1906 (A. Barth, éditeur). On y trouve une série méthodique de rapports, lettres, circulaires, avis, destinés à être envoyés et publiés en France, au cours de l'occupation allemande. C'est un recueil de formules toutes prêtes, en vue des plus mauvais cas, sur la manière de les nier, en se donnant toutes les apparences de la bonne foi et de l'honnêteté.

Voici l'une de ces formules. Elle vaut son pesant d'or. C'est la lettre par laquelle l'officier allemand répondra victorieusement au « généralissime de l'armée ennemie » quand celui-ci aura élevé une protestation contre les attentats au droit des gens commis par les troupes allemandes.

Lettre au généralissime de l'armée ennemie.

Dans une circulaire du Ministre des Affaires étrangères vous avez reproché aux troupes allemandes de nombreuses violations du droit des gens.

Bien que je fusse parfaitement convaincu *a priori* que ces accusations n'étaient pas fondées, je ne voulus pas me borner à l'assurance que de tels faits étaient impossibles et je fis une enquête pour savoir s'il s'était passé quelque chose qui pût avoir été transformé par des rapporteurs indignes de foi ou malveillants en ces monstruosités qu'on dénonçait (Pour les deux cas où l'on s'en référait à des témoins et à des témoignages, pour le cas des *balles explosibles* et pour celui des *paysans contraints à creuser les tranchées*, on n'indiquait ni la teneur des témoignages, ni les noms des témoins ou rapporteurs).

L'enquête qui a été faite de notre côté a trouvé pour une seule des accusations portées contre les troupes allemandes un fondement réel

Digitized by Google

mais singulièrement dénaturé. Il est exact que M. M. ait été arrêté et qu'il était occupé de donner ses soins aux blessés, mais son *arrestation n'a pas été opérée au milieu d'une ambulance.* Elle était motivée par le soupçon que ledit entretenait des intelligences avec la garnison de S., et elle a eu lieu, ainsi que son internement qui s'en suivit, avec tous les égards dus à sa situation et à son honorabilité. Sur la durée de sa détention, c'est l'enquête militaire qui pouvait seule décider. Quant à toutes les autres affirmations, je dois les déclarer entièrement controuvées par égard pour les autres puissances qui ont adhéré à la convention de Genève et à la déclaration de Saint-Pétersbourg du 29 novembre (11 décembre) 1868.

J'ajoute ici, et j'affirme positivement, que ladite convention a été observée par les troupes allemandes de la façon la plus scrupuleuse. et que les projectiles explosibles pour armes à feu n'ont jamais existé dans l'armée allemande, vu qu'ils n'ont jamais été d'un poids moindre que 400 gr., etc., etc.

Vous voyez ce qu'il y a de science raffinée dans ce joli morceau de fourberie préventive. On a fait soi-même une enquête préalable, on jette tout de suite la suspicion sur le rapport ennemi où ne sont indiqués, dit-on, ni la teneur des témoignages, ni les noms des témoins. Et tout de suite on taxe ces « rapporteurs » d'indignité, de mauvaise foi et de malveillance. C'est exactement de la même manière que Berlin a procédé à l'égard de la publication officielle de la France sur les horreurs commises par les Allemands dans les départements envahis.

Et pour plus de raffinement encore on se donne les apparences de l'impartialité en faisant un semblant d'aveu sur un fait isolé et secondaire dont on a vite fait ensuite de réduire la portée à sa plus simple expression. Et quand on s'est frayé un chemin, de la sorte, dans l'esprit du lecteur, on y fait passer toute la protestation sur l'accusation d'ensemble dès lors réduite à néant. Pas n'est besoin de se forcer les méninges pour obtenir ce beau résultat : on n'a qu'à ouvrir le manuel à la page n° *x* et transcrire la formule.

Digitized by Google

Commettre d'un côté des horreurs, perpétrer des actes contraires au droit des gens pour obtenir un effet immédiat et local de terrorisation, cela, en vertu d'une doctrine de la guerre préétablie et, tout de même, vouloir apparaître comme l'agneau sans tache aux yeux du monde, afin de conserver intact tout le bénéfice moral dont on a besoin, c'est la suite de la même doctrine !

La science allemande a tout prévu. On peut être la victime de ses artifices, quand on n'est pas prévenu. Il suffit de la connaître pour ne plus en être la dupe.

LÉON BOLL.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPOSÉ DE M. ALBERT FÜGLISTER
SUR LOUVAIN

Comment je me trouvais à Louvain (1)

C'est bien simple. Depuis octobre 1909, j'occupais une situation dans une grande usine belge, aux environs de Louvain.

Mes fonctions m'obligeaient, depuis 1912, à être la plupart du temps en Allemagne.

C'est ainsi que la *Krieges Zustand Erklärung* « déclaration de l'état de guerre » me trouva à Munich, le 31 juillet 1914, à six heures du soir. Depuis le 23 juillet, j'avais eu l'impression très nette que je ferais peut-être bien de noter au jour le jour ce qui se passerait autour de moi. J'étais alors bien loin de penser, qu'il arriverait un moment, où mon témoignage servirait à laver Louvain d'une accusation injuste.

*
* *

Le 25 août les jours suivants, devant la persistance de l'incendie qui dura jusqu'au 2 septembre, j'eus l'impression d'un châtiment de la ville. Beaucoup de fuyards — j'avais moi-même, avec ma famille, été chassé de chez moi le 27 août — me firent de terrifiants récits des massacres de malheureux chargements de prisonniers civils expédiés en Allemagne.

Que croire ? Le doute s'infiltrait. Un moment j'eus l'impression que, peut-être, par suite d'outrages et de vexations, la popu-

---

(1) Reproduction autorisée par le *Petit Journal* des 2, 3, 5, 7, 8, 10 août, 1915.

Digitized by Google

lation ouvrière, plus assez maîtresse de ses sentiments, s'était révoltée, et qu'il y avait eu répression immédiate.

Le besoin de savoir me poussa de plus en plus impérieusement.

Neutre, désintéressé dans cette question de la destruction de Louvain, j'eus l'impression très nette que peut-être les observations que je m'appliquerais à faire loyalement, impartialement, pourraient un jour servir à établir les responsabilités, ou tout au moins pourraient constituer une sorte de modeste collaboration à la recherche de la vérité.

C'est alors que sans parti-pris, sans haine, interrogeant tant du côté belge que du côté allemand, je me vouai totalement à des enquêtes dangereuses — pour moi — et qui durèrent pendant sept mois. Je voulais être à l'abri de tout reproche de parti-pris ; pour cela j'ai choisi un collaborateur calme, froid, indifférent : l'appareil photographique. Et quoi qu'en disent mes ennemis, ni le soleil, ni la plaque photographique ne peuvent tromper.

Le 27 août, vers 10 h. 1/2 du matin, je fus chassé de ma maison, comme tous mes voisins, comme tous les habitants de Louvain. J'excipai énergiquement de ma nationalité de Suisse auprès du feldwebel, accompagné d'une forte patrouille, chargé de faire partir les gens de mon quartier. Le sous-officier me rit au nez, grossièrement :

— *Heraus ! alles heraus !*

« Dehors, tout le monde dehors ! » telle fut la seule réponse que je reçus.

Il fallut tout abandonner... partir, laisser là notre « chez nous ».

C'était un jeudi. Nous venions de passer une nuit, un jour, et encore une nuit des plus atroces. Au loin, Louvain flambait.

Par salves, ou espacée, la fusillade crépitait.

En théories lamentables, les gens fuyaient, pourchassés à coups de fusil. L'incendie se rapprochait de chez nous ; bientôt nous y passerions... Les civils fuyaient. Et je ne connais rien de plus épouvantable que cet exode de malheureux chassés en masses de leurs maisons, emportant n'importe quoi, les choses les plus in-

Digitized by Google

vraisemblables. Affolés, éperdus, ils étaient en proie à une terreur que rien ne pouvait endiguer, ne pensant qu'à une chose : fuir... Fuir à tout prix.

*
* *

Je me trouvai avec une quarantaine de mes voisins, subitement entraîné dans ce flot, dans cette marée de fuyards, se répandant au loin dans les campagnes et dans les bois. Nous étions plus de 5.000, arrachés de chez nous, obligés d'abandonner tout à la fantaisie de ces bandits, certains qu'à notre retour nous ne retrouverions de nos maisons que les quatre murs calcinés et nus...

Cet exode, personne ne pourra jamais en raconter toute l'horreur. Il n'y a pas un mot dans notre dictionnaire qui puisse rendre, même par à peu près, l'expression de ce que fut cette chasse aux civils.

En l'espace de deux heures, les Allemands avaient fait le vide autour d'eux.

Désormais ils ne rencontreraient plus de civils ; ils ne seraient plus obligés d'abattre ces témoins gênants, ces malheureux, obstacles passifs au pillage, à la rafle, à l'incendie, et qui un jour pourraient raconter qu'ils virent des soldats allemands voler et piller dans Louvain.

On supprimait ainsi d'un coup la possibilité de recours à des témoins *authentiques* (le mot n'est pas de moi, il est de M. von Romberg, ministre d'Allemagne à Berne !...)

Cet acharnement à nous faire partir me parut immédiatement suspect. Je me trouvais, avec mes voisins, totalement innocents, victime d'une mesure dont seuls les événements et mes enquêtes me donnèrent ensuite l'explication claire et nette.

De plus en plus, le besoin puissant de *savoir* me poussait...

Le 28 août, je m'aventurai, pour la première fois, dans Louvain flambant et dévasté.

Je voulais voir si je ne m'étais pas trompé. Je m'explique : dès les premières minutes de la fusillade simultanée du 25 août,

Digitized by Google

deux hypothèses se présentaient : ou bien les Alliés se battaient contre les Allemands, ou bien la population s'était révoltée. Cette seconde hypothèse me parut dès l'abord inadmissible, puisque *toutes les armes avaient été remises par les civils à l'Hôtel-de-Ville.* Avec quoi se battre, alors ?

Mais d'autres éléments me démontrèrent, lors de mes inquisitions dans Louvain en feu, que le cas était autrement grave.

Constatations matérielles d'abord.

L'incendie dévorait les rues les plus commerçantes, les monuments anciens, les édifices publics, les trésors d'art, etc., en un mot, la rafale dévastait le cœur de la ville.

Les Allemands vidaient les magasins, les maisons, avant de les incendier.

Est-ce là une répression contre des francs-tireurs ?

Je vis, à partir du 28 août, et les jours qui suivirent jusqu'à mon retour définitif dans ma maison (par un hasard providentiel, mais qui s'expliquera un jour, notre quartier fut ménagé), je vis quantité de cadavres de civils et de chevaux, un peu partout.

Louvain était bouleversé, ruiné par le plus effroyable cataclysme.

Tremblement de terre ? Pompéï ?

Pire que tout cela. Cet amoncellement de ruines fumantes, résultat d'une semaine d'incendies systématiques et organisés, dévastation la plus formidable que l'on ait jamais pu imaginer, ces pans de murs calcinés, ces rues entières, ces kilomètres carrés de ruines, toute cette désolation sur quoi plane un lourd silence de terreur, et la puanteur des cadavres et des incendies, c'était l'œuvre des hommes... Et quels hommes !

J'eus immédiatement la notion exacte que, désormais, mon devoir était de préciser jusqu'à quel degré allait la culpabilité de cette cité dans laquelle circulaient des patrouilles insolentes, au ricanement cruel.

Digitized by Google

*
* *

Dès lors, je n'eus plus un instant de répit.

C'est le 2 septembre que je fis ma première enquête. Empoigné, décidé à fouiller à fond ce « cas », je continuai pendant six mois, au mépris des dangers, des pièges, des embûches.

Je me trouvais dans la situation de celui qui, voyant cambrioler une maison et y mettre le feu, ou voyant un individu tuer son prochain, connaissant par suite l'auteur de ces crimes, doit à sa conscience et à l'humanité de le dénoncer.

Ce fut, six mois durant, une vie de ruses, de démarches que mes propres voisins devaient ignorer.

En interrogeant les victimes ou les témoins de ce drame épouvantable, je risquais, à chaque heure du jour ou de la nuit, de me faire arrêter, juger et fusiller sommairement.

Les espions surgissaient en effet d'entre les pavés.

Il fallait manœuvrer, se faufiler ; éviter les agents provocateurs, placés partout, gagner la confiance des Louvanistes, les amener à me raconter leurs misères et leurs souffrances.

J'avais non seulement à me méfier des espions allemands, mais encore de la tendance — si humaine, et partant combien excusable — des témoins, des victimes, à vouloir exagérer.

Mais la sincérité a des accents qui ne trompent pas.

Combien de fois ai-je dû abandonner un fait intéressant, poignant même — trop poignant peut-être —, parce que les témoignages ne concordaient pas, ne se « couvraient » pas d'une manière indiscutable.

Reçu avec défiance par ceux-ci, butés même dans un mutisme farouche — par crainte que je ne les dénonce aux Allemands ! — ; accusé d'espionnage en faveur de la Kommandantur par ceux-là, toujours à l'affût de ce qui pouvait apporter encore plus de clarté dans ma documentation que je voulais irréfutable ; hanté par cette volonté, ce besoin, cette soif de savoir, — j'ai photographié,

Digitized by Google

cherché, questionné, six mois durant, constamment sur le qui-vive. Quelle vie d'alertes, de ruses, de soucis, d'amertumes et de dangers continuels !

*
* *

Les Allemands, pour exprimer toutes ces destructions voulues, ont un mot intraduisible en français : « Schadenfreude » — *plaisir de nuire.* — Louvain dévasté, anéanti (1.074 immeubles détruits) est le spectre vivant de ce que les Allemands entendent par « Schadenfreude ».

En possession d'un dossier composé de pièces irréfutables, ayant derrière moi des milliers de malheureux qui viendront affirmer un jour que tout ce que je dis est au-dessous de la réalité, je me suis alors décidé, sur les conseils d'un ami, journaliste suisse qui avait compulsé mes notes à Louvain, à venir en Suisse.

Et devant des auditoires conquis d'avance à la cause de l'Humanité, conscients du Droit et de la Justice, j'ai pu enfin clamer le cri de ma conscience indignée. J'ai pu leur dire : « Voilà ce que « les Allemands ont fait de la Belgique, voilà ce qu'ils ont fait « de Louvain, voilà l'abominable sort auquel nous, Suisses, « nous avons échappé, parce que la Belgique, un petit pays « comme le nôtre, n'a pas voulu faillir à l'honneur et nous a « sauvés. »

Ayant réussi, après six mois de recherches impartiales, à me composer une telle documentation, n'avais-je pas le devoir et le droit de les leur montrer, de mettre sous leurs yeux mes photographies, et de leur crier, au cours de plus de 40 conférences :

— Vous avez le droit de juger.

Qu'on y prenne garde, il ne s'agit pas ici de nationalités, et en admettant que les soldats d'une autre nation fussent les auteurs du sac de Louvain, je serais quand même venu dans mon pays dire toute l'horreur d'un tel crime dont je fus le témoin.

Il s'agit simplement de ne pas se soustraire aux devoirs de sa conscience, d'*oser*, quitte à risquer le peloton.

Digitized by Google

*
* *

Le 28 août, pour la première fois depuis que l'incendie dévaste Louvain, je tente de pénétrer en ville. Je constate d'abord que ma maison et le quartier n'ont pas souffert.

Je suis arrivé à la porte de Namur avec la ferme décision d'entrer chez moi coûte que coûte ; de prendre ma bicyclette, qui, par la suite, me rendra de grands services.

Des convois de munitions et de ravitaillement passent, encadrés de dragons et de uhlans. Pendant plus d'une heure, je guette l'instant propice. Nous sommes plusieurs centaines de civils sur la chaussée de Namur, qui attendons l'instant favorable pour nous faufiler chez nous. A tout moment, des uhlans nous font rétrograder. Ils sont à cent mètres, et lorsqu'ils estiment que nous sommes trop près du chemin suivi par les convois qu'ils escortent, ils nous mettent en joue.

Enfin, une accalmie se produit.

Les convois ne passent plus.

C'est alors un galop éperdu vers la ville. En deux minutes je suis presque chez moi, lorsque sous les marronniers, dans l'ombre, je remarque une patrouille de cavalerie, à 100 mètres devant moi. Instantanément, je cesse de courir ; car voilà le danger : tout être humain qui court ou marche trop vite est fusillé. Posément, je cherche à atteindre ma maison, attentif aux moindres mouvements de la patrouille qui m'a découvert. J'attends d'une seconde à l'autre un ordre brutal de m'arrêter, ou, plus simplement encore, le coup de fusil péremptoire, argument sans réplique.

La patrouille arrive à ma hauteur ; je suis devant ma maison. J'entre dans le jardinet qui précède l'entrée : la terre est littéralement recouverte de cendres, de papiers à demi consumés.

D'ailleurs, la pluie noire continue, et elle n'a cessé cinq jours durant, transportant ses papillons sinistres jusqu'à cinq kilomètres à la ronde.

Digitized by Google

M'imposant le calme dans mes mouvements, je sors tranquillement mes clés. Derrière moi, sous les arbres, la patrouille passe. Les pas des chevaux sont étouffés par la terre molle. On n'entend, dans ce calme effrayant, que le cliquetis des sabres, des gourmettes, ou des mors mâchés impatiemment par des chevaux encore sous l'empire des caprises de cavaliers saturés d'alcool. Les hommes échangent de rares paroles. Je m'attends à chaque instant à recevoir un coup de fusil dans le dos.

Enfin, me voici chez moi !

Je vais jeter un coup d'œil au jardin ; tout est jonché d'un sombre tapis de cendres. Un calme, un silence angoissants m'environnent. Pas un souffle dans l'air. Et les cendres, les papiers carbonisés, tournoient et tombent lentement, avec de petits froissements légers, légers comme un murmure, ou une plainte vague, éloignée...

Je monte au grenier chercher ma bicyclette, que j'avais cachée sous un amas de papiers.

Il s'agit maintenant de repartir.

C'est encore toute une affaire.

Voilà encore une patrouille. Cette fois-ci c'est plus sérieux ; elle précède un convoi de munitions. Officiers et soldats, le doigt sur la détente de leurs revolvers, ou de leurs fusils, scrutent les fenêtres, fouillent les façades.

Je me tiens à une distance respectueuse de la fenêtre, car au moindre mouvement suspect des rideaux c'est la fusillade implacable... Enfin le péril est passé.

Je sors de chez moi, me forçant au calme. J'accompagne, avec deux camarades également à vélo, la jeune fille de M. van S..., qui a bien voulu nous ménager un refuge dans sa villa : en tout quarante-cinq personnes logées dans les chambres, au grenier et dans la grange.

Digitized by Google

*
* *

Nous arrivons au domicile de M. van S... A dix pas de sa porte, le visage contre terre, un vieillard est étendu, fusillé. A côté de lui gît un bâton. C'est un vieux brave homme d'ouvrier, très connu à la place du Vieux-Marché, où il recevait tous les matins une tasse de café. Il a été tué par derrière, alors qu'il fuyait, mardi soir. Le contraste de sa figure totalement noire avec ses cheveux de neige est saisissant. Je me penche sur ce cadavre laissé là depuis cinq jours... Il répand une odeur épouvantable ; le crâne est vidé de la cervelle. *Les poches de ce malheureux* — un pauvre diable — *sont retournées.* .

Au loin, dans les rues adjacentes, le pavé résonne et tremble sous les roues de pièces d'artillerie. Là-bas, enfin, derrière le Mont-César, le canon tonne...

Louvain flambe... Louvain agonise...

Nous venions de finir de charger la voiture, et allions nous mettre en route, lorsqu'une odeur suspecte nous intrigue. Dans ce quartier de la ville que le feu a respecté, l'odeur de l'incendie ne peut parvenir en raison du vent léger qui pousse la fumée dans la direction opposée.

Et cependant, cela sent terriblement le brûlé... Instinctivement nous levons la tête, et voyons de la fumée sortir du toit d'une maison proche : la maison d'un sellier. Il n'y a pas à hésiter : si on ne réagit pas immédiatement, tout ce quartier dans quelques heures sera réduit en cendres, c'est alors non plus seulement un tiers de Louvain détruit, mais une bonne moitié. Les minutes sont précieuses, le danger est très grand : l'incendie d'abord, les Allemands ensuite. Car, à leur félonie, ils ajoutaient encore celle-ci : quiconque cherchait à éteindre un incendie, ou à enterrer un civil fusillé, était passé par les armes sans compliments. Et cependant nous ne pouvions pas laisser cette maison, ce quartier flamber.

Digitized by Google

*
* *

Tant pis, je me débrouillerai ; connaissant bien l'allemand, je saurai m'en tirer. Je saute sur mon vélo, et je me mets à la recherche d'hommes pour nous aider. Je n'insiste pas sur les difficultés que je rencontrai pour convaincre une vingtaine d'habitants, terrés dans leurs maisons, de venir immédiatement nous prêter leur aide, d'amener le plus de seaux possible. Enfin je parviens à persuader une vingtaine de braves gens.

Nous pouvons constituer une « chaîne » passable ! Et, au bout d'une heure de travail, c'est la victoire sur l'incendie sournois, c'est le triomphe.

Le 2 septembre, je parviens au cœur de la ville. Le spectacle défie toute description.

En compagnie d'un de mes voisins, architecte, je traverse la rue de la Station, dans toute sa longueur. Arrivés près de la place de la Station, nous devons faire demi-tour ; un poste nous crie brutalement : « on ne passe pas ». Nous bifurquons.

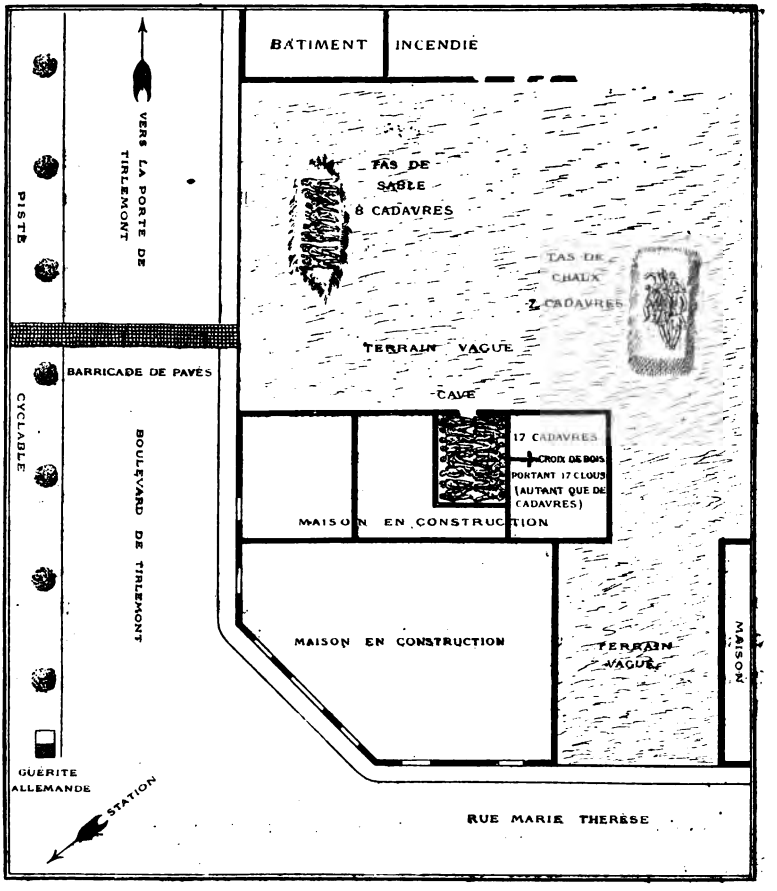
Arrivés au boulevard de Tirlemont, il est trop tard pour reculer : nous sommes en plein dans une patrouille au repos, les faisceaux formés. Les hommes nous regardent de travers ; il s'agit de parer à la moindre provocation.

Je vais directement à l'officier, un hauptmann. Affalé sur un banc, un carnet de notes sur ses genoux, il écrit.

Poliment — sans excès toutefois — je lui demande si nous pouvons prendre le boulevard de Tirlemont. Il lève vers moi un regard profondément triste, fatigué.

Le hauptmann est décoré de la croix de fer ; il a l'air littéralement abruti. Quant aux hommes, ils se tiennent à une distance respectueuse et me dévisagent, étonnés, me semble-t-il, de me voir m'entretenir dans leur langue avec leur officier.

Digitized by Google



Lorsque, après la terrible semaine, l'autorisation fut demandée pour l'inhumation des nombreuses victimes, la « Kommandantur » — ayant donné son consentement — ajouta le renseignement que voici : « Il doit y avoir, quelque « part, près des fondements d'une maison en construction vers la gare, une « croix de bois dans laquelle nos soldats ont planté 17 clous. Il y a, croyons-« nous, dans une cave autant de cadavres de civils. Cherchez ».

On chercha ; on retrouva la croix garnie de 17 clous, et tout près (voir le dessin ci-contre) en tas dans la cave les 17 civils fusillés. Mais tout près, on retrouva 7, et un peu plus loin 8 civils fusillés. Parmi ceux-ci, il y avait des habitants de Louvain et d'Aerschot. Ces derniers, amenés à Louvain avec des centaines d'hommes, d'enfants, de femmes, — tous d'Aerschot, avaient été « libérés » à la gare. A peine se mirent-ils en route, pour s'enfuir par le Boulevard de Tirlemont, qu'un feu violent de mitrailleuses fut ouvert par les Allemands sur tous ces malheureux dont beaucoup tombèrent. — Les 7 cadavres enfouis sous le tas de chaux ne purent être exhumés qu'en janvier 1915.

La position des cadavres est exactement indiquée sur le plan ci-dessus.

Digitized by Google

*
* *

Ils ont tous des têtes de brutes, des têtes d'individus prêts à tout, enfin ils ont le physique de l'emploi. Une odeur de cadavres flotte dans l'air ; tout en parlant avec le hauptmann, je regarde autour de moi, je cherche à discerner d'où vient cette odeur. En face de moi, il y a une maison en construction ; elle appartient précisément à mon ami l'architecte, qui m'attend à quelques pas.

C'est là, dans les caves d'une autre maison dont les fondements sont achevés, que gisent 17 civils, fusillés, jetés en tas.

Plus loin, sous un amas de chaux dont on les a hâtivement recouverts, il y a cinq civils que le corrosif a à moitié rongés. L'un de ces malheureux — le beau-frère d'un de mes amis — a été fusillé parce que les Allemands ont trouvé dans une de ses poches une douille vide, ramassée le 20 août dernier, sur le champ de bataille, au Pellenberg... Quelques mètres plus à gauche, d'autres civils (ils sont neuf) ont été fusillés dans le dos, couchés à terre, les mains en avant...

*
* *

Que de tristesses, que de douleurs, que de deuils, je rencontrai les jours qui suivirent. Que d'épouvantes aussi !...

Je me sens impuissant à raconter ici tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai vécu... Il faudrait des volumes. Au courant de la plume, je vais citer quelques-uns des aspects typiques de certaines rues de Louvain :

Nous arrivons devant une jolie maison qui, par miracle, avec la villa d'un Hollandais (1), est restée debout.

— Tiens, dis-je, la maison de M. Leenertz (un professeur Luxembourgeois que je connaissais) est intacte. Allons, tant mieux pour lui.

Derrière nous, une voix tremblante prononce :

(1) Le Docteur Noyons, professeur à l'Université de Louvain.

Digitized by Google

— Oui, sa maison est debout, mais lui, *ils* l'ont fusillé !

Nous nous retournons en sursaut.

Une enfant d'une quinzaine d'années, une petite Flamande, est plantée au pied d'un arbre, tremblante, hâve, ses mains tordant machinalement un coin de son tablier.

*
* *

— Comment, interrogeons-nous, *ils* l'ont fusillé ? Pourquoi ?

— Oui, tenez, dit-elle, en éclatant en gros sanglots, il est là...

Elle nous montre un tas de terre fraîchement remuée, d'où émerge un pied humain...

C'est atroce.

Et dans l'air calme de cette matinée de septembre, au milieu du silence énorme de ce boulevard où les ruines semblent enveloppées d'une chape de plomb, cette blonde petite Flamande, au regard de chien fidèle, nous fait le récit de ce qu'elle vécut dans la nuit du 25 août :

« La fusillade commença à huit heures. Le boulevard était dé-
« sert, plongé dans l'obscurité. Aux premiers coups de feu,
« M. Leenertz ordonna à sa femme et à ses enfants de se cacher
« dans la cave. Des soldats arrivent, se mettent à tirer à travers
« les soupiraux, dans la cave obscure, mais où *ils devinaient* qu'il
« y avait quelqu'un. M. Leenertz court à la porte d'entrée,
« l'ouvre toute grande et crie *en allemand :*

— « Ne tirez pas, mes enfants sont là. Je vous en supplie, ne
« les tuez pas !

Des soldats l'empoignent et l'entraînent dans les arbres du boulevard. Pendant ces quelques pas, il a la présence d'esprit de leur crier :

— « Je suis Luxembourgeois, je vous en supplie, ne me faites
« rien, ne tuez pas ma famille... Ceux qui l'arrêtèrent font sem-
« blant de se rendre à ses raisons, et, le lâchant, lui disent de
« rentrer immédiatement chez lui. M. Leenertz fait demi-tour

Digitized by Google

« pour rentrer dans sa maison. Il n'a pas fait trois pas qu'il tombe,
« *lâchement assassiné à coups de fusils dans le dos !* »

A la chaussée de Tirlemont, la dévastation est totale. Il y a une fabrique de cigares, que le feu n'a pas détruite : des camions stationnent devant l'entrée principale. Dans la maison, c'est un va-et-vient de grosses bottes, un cliquetis de baïonnettes, de sabres. Dans le vestibule, des fusils sont appuyés au mur. Sur les sièges des camions, les chauffeurs attendent, en fumant des cigares chers. Puis, sortant de la maison, voici une procession de ces soldats, portant des piles — plus hautes qu'eux, — de caisses de cigares, de ballots de tabac. Les bras chargés, ils déposent leur butin, avec beaucoup de soins dans les camions. Méthodiquement, ils rangent les caisses de cigares d'un côté ; ils font un triage des diverses qualités ; ils placent et calent les ballots de tabac d'un autre côté. Tout cela se fait tranquillement, avec un calme, un naturel, inconcevables. C'est ce qu'en bon français nous appelons le cambriolage, le vol, le pillage.

En allemand cela s'appelle : « *requirieren* », « réquisitionner »... Les euphémismes sont faits pour s'en servir !.. et celui-là vaut son pesant de cynisme. Ce mot n'est pas de moi, c'est un de ces soldats qui me l'adressa : il avait l'air de vouloir s'excuser !... Et je ne lui demandais rien cependant !...

*
* *

Au bout d'une demi-heure, la fabrique était vidée. C'est par millions que les cigares furent emportés vers des corps de garde, qui attendaient impatiemment leur arrivée ; je précise : un de ces camions partit à destination de Tirlemont.

Juste en face de cette fabrique, un de mes bons camarades avait une droguerie. Il fut fait prisonnier avec des centaines d'autres civils. Collectionneur émérite, il avait dans son coffre-fort une collection de timbres estimée à 20.000 fr. Lorsque, rendu à la liberté, il fit faire des fouilles dans les ruines de sa maison dévastée, il retrouva sous les décombres son coffre-fort in-

Digitized by Google

tact... Mais lorsque, l'ayant ouvert, il voulut y prendre sa collection, l'album et les timbres s'effritèrent entre ses doigts. Ils avaient *cuit* dans l'incendie...

A la rue Joyeuses-Entrées, la maison qui fait l'angle de cette rue et de la rue Vésale portait à la craie une longue inscription en flamand dont voici exactement la teneur :

« *De Wrouwen thin blijven. De mannen naar het stadhuis om te* « *helpen blusschen.* — *Traduction :* « Les femmes à la maison. Les « hommes à l'Hôtel-de-Ville pour aider à éteindre l'incendie. »

Puis, en dessous, en allemand :

« *In dieser Strasse, soll nichts gemacht werden.* — *Traduction :* « Dans cette rue, il ne doit rien être fait. » Cette inscription fut faite le matin du mercredi 26 août.

A ce propos, je veux encore noter ici un cas typique de la félonie allemande :

Ce même mercredi, alors que le feu dévorait Louvain, des patrouilles circulèrent, tambour en tête et proclamèrent que les gardes civiques devraient se rendre à l'Hôtel-de-Ville pour composer les équipes chargées d'enrayer le désastre, d'éteindre l'incendie. La plupart des gardes civiques obéirent à cet ordre, et lorsque les Allemands estimèrent avoir devant eux les effectifs au complet — ils n'avaient pu trouver la liste — ils les expédièrent prisonniers de guerre en Allemagne, à Munster-Lager et à Soltau. Les gardes civiques furent rendus à la liberté le 27 janvier 1915.

Ils durent signer une déclaration, par laquelle ils s'engageaient *à ne plus prendre les armes contre la garnison allemande de Louvain...*

Partout, sur presque toutes les portes, je relevai des inscriptions à la craie, par exemple : 3/53. 10 mann. C'est ainsi que je pus noter que le soir du 25 août cinq régiments étaient représentés à Louvain, par des effectifs formant un total d'au moins 10.000 hommes : les 35e, 53e, 163e et 165e d'infanterie, et le 7e hussards (de Bonn). Et dans leurs communiqués, les Allemands ont l'audace de prétendre que, ce soir-là, la garnison de Louvain ne se composait que d'*un bataillon de Landsturm*. C'est faux.

Digitized by Google

*
* *

Plus tard, vers le 15 septembre, je fus intrigué par certain brassard blanc que les soldats de la garnison allemande portaient au bras gauche.

J'en demandais un jour la raison à l'un d'eux, et voici la réponse typique qu'il me fit :

— *Nous portons ce brassard blanc, afin que, si une panique comme celle du 25 août se renouvelait, nous puissions immédiatement nous reconnaître, même la nuit, et ne pas nous entre-tuer, comme cela est arrivé cette fois-là.*

Je reviens maintenant aux inscriptions à la craie écrites sur les portes ; il y en avait de toutes les sortes :

« *Gute Leute* » (*bonnes gens*), « *Bitte schonen* » (prière de protéger), « *Deutsch freundlich* » (amis des Allemands), « *Nicht plündern* » (ne pas piller).

Je relevai beaucoup de ces inscriptions sur les murs encore debout de maisons incendiées, sur les volets de magasins cambriolés, pillés.

Voici maintenant une autre inscription que j'ai relevée sur le mur d'une maison située au coin de la rue Léopold et de la place du Peuple [1] :

Aus diesem Haus wird geschossen — Zur Lohnung, ce qui se traduit comme suit :

« On a tiré de cette maison : à récompenser ».

Comme les autres, cette maison fut détruite. Un jour, peu de temps après la fin de l'incendie, je fis un tour par la rue des Chevaliers, et je descendis vers les Entrepôts, au canal. A la rue de l'Ecluse, je restai pétrifié devant une énorme tache de sang dont le mur était éclaboussé à la hauteur d'un homme agenouillé. Un civil fut exécuté là, et son cadavre resta exposé pendant plus de cinq jours.

(1) La maison de M. de Dieudonné.

Digitized by Google

Derrière l'entrepôt, il y a quelques tombes, que des mains pieuses avaient fleuries : encore des civils fusillés.

*
* *

Comment j'ai photographié leurs crimes.

Il fallait conserver de toutes ces visions, de tous ces aspects, des preuves indestructibles et indiscutables : il fallait photographier.

Il y eut une période où il n'était ni permis ni défendu de photographier : du 2 au 9 septembre ; il fallait saisir la nuance, et manœuvrer de manière à glisser entre ces deux « stades » ! A partir du 9 septembre, ce fut une autre histoire : des affiches furent placardées, informant les amateurs que tout photographe pris en flagrant délit serait frappé de 3.000 marks d'amende ; de plus, confiscation de l'appareil et des clichés. Si après cela vous aviez envie de récidiver, le peloton vous attendait.

Quoique peu gaie, cette perspective ne me découragea pas. Au contraire toujours le fruit défendu a le plus d'attrait. Dans le cas particulier, j'étais plus que jamais décidé à passer outre ; les Allemands avaient trop d'intérêt à ce qu'il ne reste pour l'Histoire que le moins possible de preuves de leurs forfaits. J'avoue qu'à ma première photographie, j'éprouvai quelque émotion ; j'étais juché sur un caisson de munitions (auquel il manquait les roues), échoué là, depuis la nuit du 25 août. C'était juste devant le collège des Joséphites, à la place du Vieux-Marché. D'autres « collègues », devant moi, jouaient de l'obturateur.

Collectionner ces instantanés de Louvain en ruines fut souvent une chose pénible. Certaines vues furent prises du haut de maisons incendiées, du sommet de murs désagrégés, que le moindre faux mouvement pouvait faire crouler.

Souvent, il fallait attendre qu'une patrouille eût passé : tout était prêt, la mise au point faite, le châssis ouvert, il n'y avait plus que le temps de pose à faire. Vlan ! il fallait tout replier,

Digitized by Google

tout emballer en vitesse, parce qu'un officier ou un soldat allemand se trouvait brusquement dans le « champ de tir »... Un jour, je me trouvais à l'intérieur de l'église Saint-Pierre, à l'insu des autorités communales, qui ne m'auraient jamais permis d'opérer, et auxquelles il était d'ailleurs inutile d'en demander la permission. J'avais une mise au point superbe d'une chapelle brûlée par les Allemands. Bien installé derrière une des colonnes de la nef, je vérifiais encore les détails, lorsqu'un cliquetis de sabres m'annonce l'arrivée d'officiers. Ils se dirigent vers moi. « Ça y est, pensai-je, je suis pris. »

L'ami qui m'accompagne a une idée que je n'hésite pas à qualifier de géniale :

— Ne bougez pas, me dit-il.

Et il s'avance au devant des officiers, leur propose de leur donner quelques indications sur le contenu de l'église Saint-Pierre et les emmène dans une direction opposée à la place que j'occupe. Tout cela s'est fait très rapidement.

Vite j'ai replié mon appareil que je laisse dans un coin, sous un tas de papiers, et je me mêle au cortège des visiteurs. Cela ne traîne pas, d'ailleurs ; au galop nous faisons faire le tour de l'église à nos trois officiers, et nous en sommes bientôt débarrassés.

Je puis enfin continuer ! Ce jour-là, j'ai encore pris deux photographies du coffre-fort qui se trouve dans la sacristie, et que les Allemands essayèrent de fracturer sans y parvenir, le soir du 25 août.

Une autre fois, caché dans les décombres d'une maison, j'ai dû attendre *trois quarts d'heure* avant de pouvoir prendre la vue que je voulais avoir.

Mais circuler en ville avec ce témoin impartial qu'était mon appareil photographique, c'était toute une histoire. En septembre, alors qu'il faisait encore chaud, portant au bras nos vastes manteaux d'hiver, nous déambulions, un de mes amis et moi, l'un portant l'appareil, l'autre le pied et les plaques.

D'autres fois, les Allemands ne disaient rien ; au contraire, ils prenaient des poses... héroïques, tout fiers de figurer sur une

Digitized by Google

photographie des ruines de Louvain, *de leurs ruines*. Mais cela, c'était plutôt rare !... Vers le 15 septembre, je vis un jour, au boulevard de Tirlemont, deux camions automobiles stationner devant deux maisons. Les « déménageurs » officiaient sous les ordres d'un jeune lieutenant de cavalerie.

En l'espace d'une heure, les deux maisons furent vidées de leur mobilier. J'avais mon appareil avec moi. Mais trop éloigné (il ne fallait pas songer à s'approcher pour pouvoir mieux « prendre » cette scène typique, car rien ne pouvait me cacher) le cliché ne donna rien, à cause de l'éloignement, et du mauvais éclairage : les arbres du boulevard prenaient toute la lumière. J'enrageais ; mais à quoi bon s'exposer et courir la chance de recevoir un bon coup de fusil, de voir ces brutes surprises en flagrant délit de cambriolage m'empoigner, et me régler immédiatement mon compte. J'avais autre chose à penser qu'à faire le téméraire... Il me revient encore à la mémoire un cas typique. Quelques jours après le 25 août, pendant que l'incendie dévastait Louvain, le représentant des Etats-Unis vint en auto à Louvain, et protesta contre la destruction de la malheureuse cité, réclama énergiquement que les Allemands y mettent fin. A la Kommandantur on lui dit en substance :

— Vous risquez votre vie à vouloir visiter la ville ; il pourrait bien arriver que des civils vous tirent dessus.

Rien ne parvint à ébranler la décision de l'ambassadeur, il voulait voir, se renseigner, lui aussi.

Je tiens le récit d'une personne dont la bonne foi est absolument indiscutable, et je défie les Allemands de nier la scène qui suivit :

*
* *

L'ambassadeur fut conduit à la gare. Arrivé sur la voie ferrée, un des officiers allemands de son escorte cria subitement :

— Couchez-vous, couchez-vous, des civils vont vous tirer dessus !...

Digitized by Google

En un clin d'œil tout le monde est à plat ventre. Des coups de feu crépitent, des balles sifflent et passent *bien au-dessus* de la hauteur normale d'un homme.

— Vous pouvez vous relever maintenant, Messieurs, le danger est passé, profère l'un des officiers allemands. Vous voyez que des civils ont voulu nous tirer dessus...

— Et, demandai-je à la personne qui me raconta la chose, *vous avez vu* des civils vous tirer dessus ?

— Pas un.

— Alors ! vous vous êtes laissé prendre à cette mise en scène ?

Pour toute réponse, mon interlocuteur sourit, en me regardant fixement. J'étais définitivement fixé sur ce cas, dont le récit m'avait été fait quelques jours auparavant à Louvain. Mais cette mise en scène, cette comédie me parut si grossière, si insultante pour ceux à qui elle s'adressait, que je doutais qu'elle fût jouée par des Allemands au représentant officiel des Etats-Unis.

C'était donc vrai, je venais d'en recevoir la confirmation rigoureuse.

Or, ce qui prouve l'impossibilité matérielle que des civils aient tiré sur l'ambassadeur des Etats-Unis et son escorte, c'est que *cette visite eut lieu dans la période où Louvain était totalement vidée de sa population !...*

La conclusion saute aux yeux : tout cela avait été machiné, et ce que mon interlocuteur n'a pas osé me dire, je le déclare ici sans hésitation aucune : *les coups de fusil ont été tirés par des soldats allemands, avec ordre de faire en sorte de n'atteindre personne.*

Comment j'ai pu sauver mes documents.

En février 1915, j'avais terminé la première partie de la tâche, dont j'avais ressenti dès le 28 août 1914 la nécessité absolue, et à laquelle ma conscience m'empêchait de me soustraire. J'étais possesseur de documents irréfutables, de dépositions terribles, accablantes pour l'Allemagne. Matériel aussi dangereux qu'un wagon d'explosifs.

Digitized by Google

Au cours des nuits d'hiver, dans le silence du boulevard de Namur, troublé par les pas de la patrouille nocturne, j'avais compulsé et classé mes notes, l'oreille aux aguets, suivant le bruit des bottes allemandes, me demandant si l'escouade ne s'arrêtait pas devant ma porte, car j'attendais, chaque nuit, le coup de sonnette brutal, auquel il faudrait répondre... Ah ! ces angoisses, ces émotions quotidiennes ! Je me les remémore à présent, non sans un certain plaisir, et je puis en évoquer quand je veux — et souvent malgré moi — toute l'acuité.

Je songeais que, *si tout allait bien*, je pourrais bientôt crier partout la *vérité vraie*, dire ce que j'avais vu, dire tout ce qui me fut confié pendant des mois par des malheureux, innocents du crime dont l'Allemagne les accusait. *Je sentais* que là-bas, en Suisse, en France, partout où ce n'est pas l'Allemagne enfin, on était prêt à admettre et à accepter qu'il y eût des francs-tireurs à Louvain. Et c'est cette mansuétude, cette disposition à tout admettre, à tout excuser, qui me transportait d'impatiences, de révoltes soudaines, car *je savais*, moi, que même cette hypothèse — du civil qui se défend contre la soldatesque organisée, — était inadmissible dans la question de la destruction de Louvain. Et durant ces heures nocturnes pleines d'un charme que nul ne pourra jamais imaginer, où je travaillais comme l'avocat étudie la cause de celui qu'il sait innocent et qu'il va défendre bientôt, il me semblait entendre encore (comme je les avais entendus dans l'atroce nuit du 25 août 1914), les cris de ces milliers de malheureux, torturés, fusillés, massacrés.

Pouvoir prouver au moyen de ces documents dont j'étais possesseur, que *jamais* les Louvanistes n'attaquèrent la garnison allemande ; démolir la légende allemande, non pas à coups de démentis — moyen par trop facile et que je laisse aux Allemands —, mais au moyen de preuves irréfutables, de photographies d'une indiscutable authenticité, et dire que Louvain fut systématiquement mise à sac.

Mes documents classés, le texte de la conférence que j'aurais

Digitized by Google

à faire fut écrit en quinze jours. Puis je préparai mes diapositifs pour les projections.

*
* *

Il s'agissait maintenant de transporter tout cela hors de Belgique.

De jour en jour, la surveillance était plus resserrée. J'avais un instant songé à gagner la Hollande, par des voies détournées, chargé de tous mes documents. Déjà mes dispositions étaient prises à la frontière hollandaise ; des amitiés devaient collaborer à la réussite de ce plan hardi. Brusquement, il fallut renoncer à ce moyen ; il était impraticable, en raison des nouvelles mesures de surveillance prises par les autorités allemandes.

Aux grands maux, les grands remèdes ! Il ne me restait plus qu'un moyen :

Rentrer dans mon pays, par l'Allemagne... C'était fou ! mais, c'était le plus simple.

Transporter mes documents dans une valise, comme cela aurait pu se faire en temps ordinaire, il n'y fallait pas songer.

Je fis le sacrifice de déménager complètement mon mobilier. C'était le seul moyen de passer, peut-être. Pendant quinze jours, je combinai des cachettes dans mes meubles.

Deux jours avant le dernier délai que je m'étais fixé pour faire partir mon mobilier, je découvris enfin une cachette qui m'offrait des garanties certaines contre l'éventuelle curiosité des douaniers allemands, certes rendus encore plus méfiants depuis la guerre !... Entre autres meubles qui m'étaient échus en partage il y a trois ans, au décès de ma mère, il y avait un vieux secrétaire contre lequel, tout enfant je me suis souvent cogné, lors de mes premiers pas...

Je savais qu'il possédait un secret, — comme tout secrétaire qui se respecte —, mais mes recherches étaient restées infructueuses. A force de tâter, de tourner autour de ce meuble vénérable, je finis par trouver ! C'était vraiment bien, et il eût fallu — une fois le secret remis en place — fracasser le meuble pour y

Digitized by Google

découvrir des documents cachés. En quelques instants, les anfractuosités cachées que recelait ce meuble, innocent en apparence, furent comblées, bourrées de mes documents.

Quant à mes plaques photographiques, ce fut une autre affaire. Impossible de les caser dans le secrétaire. Je les plaçai ailleurs, dans des coffres, entre des piles de linge et d'habits.

Le 27 février, ma lettre de voiture dûment signée et timbrée par la « Linien Kommandantur » (direction des chemins de fer), je fis embarquer mon mobilier dans un solide wagon allemand de 15 tonnes. Le soir à sept heures — le train était déjà formé que nous chargions encore la dernière partie —, je vis s'enfoncer dans la nuit, dans la direction du Luxembourg, le train auquel était attelé mon wagon, emportant mon réquisitoire vers la Suisse à travers l'Allemagne.

Je quittai définitivement la Belgique le 7 mars, emportant dans l'une de mes valises à laquelle j'avais mis un double fond, un double de mes documents, photographies, notes, témoignages, etc.

Première douane à Herbesthal. Tandis que mon mobilier prenait le chemin de Strasbourg-Bâle, j'étais obligé de faire un grand détour par Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence, Carlsruhe.

Seconde, et dernière douane à Léopoldshöhe, avant d'arriver en territoire suisse.

Le douanier me pose la fatidique question :

— Rien à déclarer ? Pas de lettres, pas de photographies ?..

A quoi je répondis de mon air que je tâchai de rendre le plus naturel et le plus innocent possible :

— Non, rien. Mais si vous voulez voir ? et j'ouvre toutes grandes mes valises, y compris celle contenant mes documents.

Au haut de quelques marches conduisant à un perron, une sentinelle rébarbative, mal éveillée, gardait la porte du bureau où, sous la surveillance hargneuse d'un feldwebel, se faisait la révision des passeports — la dernière !...

Nous battions la semelle dans la neige, devant des barricades de charrettes, d'échelles.

Digitized by Google

A cinquante pas à peine, je pouvais distinguer les silhouettes du douanier et de la sentinelle suisses.

La porte s'ouvre, c'est mon tour.

Non. C'est un sujet italien dont les papiers ne sont pas en règle et qui ne peut passer en Suisse. Les Allemands le garderont jusqu'à plus ample informé.

*
* *

C'est à nous... Nous échangeons, ma femme et moi, un long regard. Je prends ma petite fille par la main.

Nous voici devant le feldwebel. Il règne dans ce bureau une chaleur étouffante, du moins cela me semble ainsi.

Le feldwebel n'en finit pas de tourner et retourner mes pièces d'identité. Un autre, assis, me dévisage avec insistance. Calmement je lui rends son regard. Ma fillette est bien sage ; elle va regarder les images collées au mur...

Un autre sous-officier a devant lui des registres ouverts. Une grosse lampe à pétrole éclaire tout cela, brutalement.

Le feldwebel m'interroge.

— Vous vous appelez Tuglister ?

— Non, Fuglister, avec un F...

Pourquoi cette question posée d'un ton si affirmatif, et ce regard qui fouille, qui vous retourne ?...

Je sens une vague inquiétude.

Mais le feldwebel jette à son sous-ordre :

— Cherchez sous F...

L'autre ouvre un cahier à répertoire.

Je regarde les murs ; je sens que le feldwebel ne me lâche pas des yeux...

Dans le silence tombe la parole du comptable :

— Rien, monsieur le feldwebel.

— Bon.

Il empoigne un cachet, en applique sur mes passeports deux

Digitized by Google

Passierschein für Reisepass

für Herrn Albert Tuglister

aus Löwen

staatsangehörig nach Belgien

geboren 14. März 1894

zur Reise von Löwen

nach Wynaert in Hauptquartier

zwecks Fortsetzung gesperrte Gepäckpapiere

Gültig bis zum 19. 11. 14 vorbehaltlich

jederzeitigen Widerrufs.

Löwen den 17/9.14

Das Kreischeff

Schulze

Inhaber Albert Tuglister

ist berechtigt sämtliche ~~Züge~~, Lokal - und ~~Eilzüge~~ zur Fahrt

nach Lüttich zu benutzen.

Gültig bis 10. November 1914

Lüttich, den 8. November 1914.

Linien - Kommandantur Lüttich

i.A.

Quelques exemplaires de Passeports

délivrés par la Kommandantur.

Digitized by Google

Digitized by Google

coups qui résonnent formidablement à mes oreilles, puis me tend mes pièces :

— C'est bien, vous pouvez passer.

*
* *

Dehors, malgré la nuit, tout me semble gai, riant.

J'empoigne mes valises, et *je me hâte lentement* vers le poste frontière suisse...

Libres ! enfin libres !...

Nous étions en Suisse ! Si nous ne nous étions pas retenus, nous aurions dansé de joie !

J'ai eu plus tard l'explication de l'insistance que mettait le feldwebel à vouloir affirmer, lorsqu'il m'interrogeait, que je m'appelais Tuglister et non Fuglister : j'étais signalé, pisté, seulement les limiers allemands sont arrivés trop tard.

A peine à l'hôtel, je téléphone à la gare pour savoir si mon wagon de meubles est arrivé, et j'apprends avec une joie intense qu'il est à la gare depuis deux jours, *les plombs intacts !...*

Maintenant, j'allais enfin pouvoir prouver à la Suisse — qui a tant d'affinités avec la Belgique — que Louvain avait le droit de maudire à jamais ceux qui furent les ordonnateurs de ce crime commandé et organisé.

Il me tardait de pouvoir crier à mes compatriotes l'horreur du crime de Louvain, et de clamer :

— Voici les preuves. Jugez maintenant.

Digitized by Google

APPENDICE II

DÉPARTEMENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

LIVRE-BLANC ALLEMAND

CONCERNANT

La Conduite contraire aux Droits des Gens de la Population belge dans sa Lutte contre les Troupes allemandes

MINISTÈRE DE LA GUERRE.
Commission Militaire d'Enquête sur les violations des lois de la guerre.

Annexe D.

L'INSURRECTION

De la Population belge de Louvain, du 25 au 28 août 1914.

APERÇU GÉNÉRAL

I

Le soulèvement de la ville de Louvain contre les troupes allemandes d'occupation et le châtiment infligé à la cité belge ont eu dans le monde entier un retentissement prolongé.

Louvain est en effet célèbre par son ancienne Université, par ses nombreux monuments et par les œuvres d'art précieuses qui s'y trouvent et dont le sort a provoqué un légitime intérêt dans une grande partie du public. D'autre part, les ennemis de l'Allemagne, en particulier le Gouvernement Belge, par leur presse, par leurs agents diplomatiques, par des commissaires envoyés partout, ont pris soin de répandre, sur les événements

Digitized by Google

du mois d'août 1914, des versions propres à prévenir l'opinion publique contre les Allemands.

La commission instituée par le Gouvernement Belge en vue d'une enquête sur la violation du droit des gens, des lois et des usages de la guerre, a essayé par tous les moyens de rejeter sur les troupes allemandes la responsabilité des troubles de Louvain. Dans plusieurs rapports, cette commission a accusé les troupes allemandes d'avoir assailli sans motif, en violation du droit des gens, la population prétendue paisible et innocente, d'avoir maltraité les habitants, d'en avoir blessé beaucoup et d'en avoir tué un grand nombre et d'avoir ensuite pillé, incendié et même complètement détruit la ville.

Ces accusations sont fausses. Il est au contraire établi qu'on ne peut adresser aucun reproche aux troupes allemandes et qu'elles n'ont rien fait qui soit contraire au droit des gens. Par contre, la population civile de Louvain et des environs ne saurait échapper à la grave accusation d'avoir méprisé les règles du droit des gens, et d'avoir, par sa conduite irréfléchie et criminelle, causé à l'armée allemande un tort énorme, dont la ville a dû supporter ensuite les conséquences.

II

L'enquête a établi les faits suivants :

Le 19 août 1914, les premières troupes allemandes entrèrent à Louvain et cantonnèrent dans la ville. Les relations entre les habitants de la ville et les troupes, dont l'effectif et la composition variaient constamment pendant les jours suivants, furent excellentes au début, et il n'y eut pas d'excès. La conduite des troupes allemandes fut exemplaire, ainsi qu'il appert du témoignage des Belges eux-mêmes. De son côté, la population témoigna une attitude amicale, à tel point que les soldats allemands se crurent complètement en sûreté à Louvain et que beaucoup d'entre eux se promenèrent sans armes.

Digitized by Google

Cette situation se transforma d'un seul coup, le 25 août 1914, jour où la garnison belge d'Anvers fit une sortie dans la direction de Louvain. Les troupes allemandes cantonnées dans la ville et dans les environs se portèrent à la rencontre de l'ennemi. D'autres contingents venus de Liège passèrent également par Louvain. Un combat s'engagea dans le voisinage de la ville, près de la route de Malines à Bueken et à Herent. Les Belges, complètement battus, furent rejetés le soir sur Anvers.

Cette issue du combat anéantissait sans doute les espérances des habitants de Louvain, qui, même après l'occupation de la ville, étaient restés en communications secrètes avec Anvers et avaient eu connaissance de la sortie projetée. Convaincus, mais à tort, que l'armée belge devait, grâce au concours des troupes anglaises, percer la ligne d'investissement, ils virent dans la première approche des troupes belges un succès et un encouragement pour eux à prendre part au combat. Encore avant la fin de la lutte, vers 7 heures du soir, une compagnie allemande du landsturm, jusque-là postée à la sortie nord-ouest de Louvain, revint sur la place devant la gare à l'extrémité est de la ville. Quand elle traversa la ville, tout paraissait encore absolument tranquille. Il n'y avait dans les rues que quelques colonnes de munitions et de bagages et plusieurs petits détachements. L'effectif des troupes qui se trouvaient à ce moment-là dans Louvain n'était pas très important.

Parmi les habitants qui observaient le passage de la compagnie du landsturm, on remarquait un grand nombre de jeunes gens, paraissant appartenir aux classes aisées, qui formaient de petits groupes dans les rues et qui se retirèrent lentement dans les maisons. On ne voyait ni femmes ni enfants.

Le retour de la compagnie du landsturm et d'autres petits détachements à travers la ville confirma les habitants de Louvain dans leur idée que les Allemands battus étaient en retraite et amena l'exécution du plan préparé de longue main, pour exterminer les Allemands lors de leur passage à travers la ville.

Digitized by Google

Quelque temps après que la compagnie en question fut arrivée à la place de la gare et s'y fut installée, vers 8 heures du soir environ, heure allemande, *des fusées lumineuses* (1) s'élevèrent au-dessus de la ville. Elles ont été observées par un grand nombre de soldats. D'abord il y en eut une verte, puis une rouge qui apparurent sur le fond assombri du ciel.

A ce signal et au même moment, les habitants de Louvain ouvrirent, à différents endroits de la ville, un feu terrible sur les troupes allemandes qui se trouvaient sur la place de l'hôtel-de-ville, sur la place de la gare et dans les quartiers intermédiaires. Des coups de fusils, de revolvers et de pistolets partaient des caves, des fenêtres des bâtiments, et surtout des mansardes. *A quelques endroits la fusillade rappelait le crépitement particulier aux mitrailleuses* (2). Les soldats allemands furent complètement surpris. Plusieurs furent blessés, d'autres tués, avant d'avoir pu se mettre en état de défense. Le désordre gagna les colonnes et les trains de bagages. Les chevaux affolés par la fusillade, atteints par des balles ou des chevrotines, s'emballèrent à travers la ville.

Un feu d'une violence particulière fut dirigé sur la place du marché, contre une section du quartier général. Plusieurs officiers et soldats furent tués et blessés.

L'état-major du commandant en chef perdit à lui seul 5 officiers, 2 fonctionnaires, 23 hommes et 95 chevaux. Dans la rue de la gare et près de la gare, le feu fut très intense. La compagnie du landsturm qui s'y trouvait entre les voitures de bagages dut se retirer à la gare et s'y mettre à couvert. Les troupes qui se trouvaient sur la Place du Peuple furent également exposées à une vive fusillade (3).

L'obscurité qui régnait dans la ville par suite du manque d'é-

---

(1) Souligné par nous. Une fusée a été allumée par les Allemands dans la cour de la caserne Saint-Martin, et dans laquelle à n'importe quelle heure du jour et à plus forte raison de la nuit aucun civil ne pouvait pénétrer (*Note de l'auteur*).

(2) Mitrailleuses employées par les Allemands (*Note de l'auteur*).

(3) Ces troupes étaient les compagnies incendiaires, entre autres (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

clairage des rues augmentait encore l'horreur de la situation. Les troupes allemandes assaillies à l'improviste se rassemblèrent, se mirent sur la défensive et répondirent aux coups de feu. La fusillade ayant cessé un instant, les soldats, sur l'ordre de leurs officiers, envahirent les maisons d'où l'on avait tiré et y recherchèrent les coupables, dont plusieurs furent tués pendant la lutte. D'autres furent pris les armes à la main et fusillés, conformément aux lois de la guerre, après avoir été trouvés coupables de participation illégale à la lutte. La plupart s'échappèrent par les issues de derrière des maisons et prirent une part active aux combats qui s'engageaient constamment dans les rues.

Au milieu de ces luttes furieuses, le général von Boehn, commandant en chef le 9e corps d'armée de réserve, revint du champ de bataille et rentra dans la ville, vers dix heures et demie. Des coups de feu furent tirés sur lui pendant qu'il se rendait à l'hôtel-de-ville. Pour mettre fin au combat dans les rues, le général ordonna à une brigade de la landwehr de pénétrer dans Louvain et fit arrêter comme otages le maire et quelques autres notables. Par ordre, ces otages furent conduits à travers la ville et durent sommer à haute voix les habitants de cesser les hostilités. Ces sommations ne produisirent aucun effet, malgré la menace d'un châtiment sévère. La population continua ses attaques contre les troupes, et même dans sa fureur insensée, tira aussi sur des médecins, sur des infirmiers militaires, sur des malades et sur des blessés, bien qu'ils fussent protégés par le drapeau de la Convention de Genève. Cette convention et ses prescriptions importaient si peu à ces fanatiques qu'ils tirèrent même de maisons au-dessus desquelles flottait le drapeau de la Croix-Rouge et qu'ils dirigèrent leur feu contre une ambulance. L'emploi d'explosifs et de bombes a été constaté par témoins à différentes reprises (1). De même il est prouvé qu'on a versé du goudron chaud sur les troupes allemandes.

(1) *(Notes de l'auteur).* Quels sont ces témoins, pourquoi ne pas les nommer ?

Digitized by Google

Quelques habitants se laissèrent même entraîner à des cruautés barbares envers des soldats sans défense. Le soldat de la landwehr Hoos (1) trouva dans la cave d'une maison (2) le cadavre d'un soldat allemand auquel on avait ouvert le ventre avec un instrument tranchant. Les intestins débordaient de l'horrible blessure. Un autre soldat allemand a été mutilé d'une manière inhumaine et révoltante (3). Il est mort des suites de cette mutilation.

En présence de ces attaques brutales, nos troupes ont dû nécessairement recourir à des moyens de répression énergiques. Les habitants convaincus d'avoir pris part au combat furent immédiatement fusillés, conformément aux avertissements précédemment faits à la population, et le feu fut mis aux maisons d'où l'on avait tiré (4). Il était inévitable que l'incendie se propageât plus loin et réduisit en cendres quelques séries de maisons. C'est ainsi que le feu gagna la cathédrale. Les flammes furent néanmoins arrêtées par nos troupes, qui, sous la direction de leurs officiers, montrèrent un dévouement sans bornes, grâce auquel une partie relativement petite de la ville a souffert, surtout le quartier entre la gare et la place de l'hôtel-de-ville. Le bel hôtel-de-ville fut ainsi sauvé par nos soldats. La clarté de l'incendie permit à nos troupes de repousser plus efficacement l'attaque. Peu à peu, la fusillade cessa, et seuls quelques coups de feu isolés entendus jusqu'au lendemain matin, où l'attaque recommença avec une nouvelle violence. Les troubles continuèrent ce jour-là et le lendemain, bien que les otages eussent été promenés de nouveau par les rues, le 26 et le 27, et qu'ils eussent exhorté les habitants à rester calmes.

---

(1) (*Notes de l'auteur*) : ? ?.

(2) Laquelle ?

(3) Où ?

(4) Un officier allemand, logé au Mont-César, s'écria, dès les premières lueurs de l'incendie : « Mon Dieu ! nous sommes venus ici en guerriers, et on fait de nous des « assassins et des incendiaires. » Cet officier ne prit aucune part au carnage.

Digitized by Google

III

Le soulèvement de la ville de Louvain n'a point été un mouvement spontané, mais le résultat d'une préparation de longue main, comme le démontrent les faits suivants, sans parler des fusées qui ont donné le signal et dont il a déjà été question plus haut.

1° On a trouvé de grandes quantités d'armes, malgré l'affirmation du maire que toutes les armes avaient été rendues le 19 août (1).

2° On a observé qu'un grand nombre de jeunes gens sont venus à Louvain et se sont répandus dans la ville (2). Il leur était facile de trouver à se loger dans les hôtels et dans les nombreuses chambres garnies abandonnées par les étudiants.

3° Des cartouches et des explosifs cachés par la population ont fait explosion en grand nombre dans les maisons incendiées.

Il s'agit donc bien d'une attaque systématiquement préparée, continuée et reprise pendant plusieurs jours avec la plus grande opiniâtreté. La longue durée du soulèvement contre l'autorité militaire allemande exclut déjà à elle seule toute idée d'une simple rébellion fortuite d'un petit nombre de personnes. La direction de ce terrible guet-apens doit avoir eu son siège dans une administration supérieure, car tout indique une organisation par des autorités régulières. Louvain était le siège du commandement de la garde civique. Le chef de cette garde avait encore séjourné dans la ville, peu de temps avant le soulèvement, et avait organisé l'insurrection en envoyant à Louvain des jeunes gens sans discipline et sans insignes. De concert avec des soldats habillés en civils, ces jeunes gens se cachèrent dans les maisons, pour tirer, le moment venu, sur les troupes alle-

(1) Voir page 147.

(2) Les paysans chassés des campagnes, particulièrement de Herent, par le meurtre et l'incendie. (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

mandes qu'on supposait en retraite. Jamais le Gouvernement Belge lui-même n'a osé dire un seul mot de cette participation d'un corps de troupes régulières de l'armée belge. Ce fut, en réalité, un guet-apens combiné par des francs-tireurs, accueillis avec empressement et cachés par la population. Les méfaits de la garde civique sont illustrés de la manière la plus éclatante et devant le monde entier par les événements de Louvain. Il est à regretter qu'un certain nombre d'ecclésiastiques se soient laissé entraîner à abuser de l'influence qu'ils avaient tout naturellement sur la population et à la déterminer à accueillir les francs-tireurs. On a constaté que quelques-uns ont pris part directement à la lutte. Les constatations authentiques du Gouvernement Allemand sur les faits qui signalèrent ces tristes journées ne sont pas le résultat d'une enquête faite à la hâte, de dépositions recueillies à la légère par des enquêteurs entraînés dans une agitation fébrile et faites par des témoins également sous l'empire des passions ou, en général, de peu d'éducation. Elles sont basées sur des déclarations complètes, faites et recueillies avec tout le calme nécessaire. Quiconque saura en apprécier la portée aura en même temps un jugement arrêté sur les accusations portées contre les troupes allemandes en Belgique.

La commission d'enquête nommée par le Gouvernement Belge n'a trouvé rien de mieux, pour expliquer les coups de fusil tirés dans les rues de Louvain, fait indéniable autant que malencontreux, que de les attribuer à une fusillade entre les troupes allemandes. Seulement la commission se garde bien de dire que cette fusillade a duré plusieurs jours et qu'elle s'est renouvelée plusieurs fois. Cette simple constatation suffit à montrer combien est maladroite la tentative faite par la commission belge pour expliquer les combats dans les rues de Louvain (1).

Mais si la commission belge fait ainsi bon marché de la question principale de la violation indéniable du droit des gens, elle

(1) (*Note de l'auteur*). Voir p. 187 : visite du Ministre des Etats-Unis à Louvain.

Digitized by Google

cherche à diffamer l'armée allemande par des accusations. Aucune des imputations dont on a trouvé bon de charger les soldats allemands n'a pu être établie. Quiconque veut juger impartialement ne devrait pas perdre de vue sur quels témoignages sont basées les accusations dont il s'agit, accusations d'une importance relativement secondaire comparée à la question principale qu'elles ont été les causes des combats dans les rues. Les témoins entendus par la commission sont précisément ceux dont les allégations ont servi de base à la légende répandue dans le monde entier de la destruction complète de la ville de Louvain et ont inspiré le troisième rapport de la commission, d'après lequel il ne resterait plus de la vieille cité que l'hôtel-de-ville et la gare (1) ! La vérité n'est pas difficile à connaître, car il suffit d'examiner le plan de Louvain ajouté au présent fascicule (2). En réalité, le feu n'a pas détruit la sixième partie de la ville et n'a sévi surtout que dans le quartier à proximité de la gare. Une de ces insinuations calomnieuses est pourtant contrôlable : dans sa folie de vouloir s'attaquer à toute l'administration militaire allemande, le cinquième rapport de la commission dit qu'une « grande partie du butin du prétendu pillage aurait été chargée sur des voitures de l'armée et envoyée plus tard en Allemagne ». C'est là une pure invention, car c'est l'administration militaire seule qui ordonne ce qui doit être transporté sur les voitures et dans les wagons, et jamais elle n'a donné un ordre pareil (3).

La commission n'attache d'ailleurs elle-même que peu d'importance à certains racontars qui lui ont été servis, mais qu'elle ne s'en est pas moins empressée de propager sans les contrôler. On en a également la preuve dans le cinquième rapport, où il est parlé de l'exécution de l'évêque *Coenraets* et du Père *Schmidt*. La

(1) L'agence Wolff a, *la première*, annoncé cette destruction *complète*, puis devant l'horreur que manifesta le monde entier, la dite agence chercha à atténuer l'effet de cette nouvelle, volontairement exagérée pour semer la terreur. (*Note de l'auteur*).

(2) Voir le plan annexé.

(3) Les témoignages ne manquent pas sur la réalité du fait. (*Note de l'auteur*).

Digitized by Google

commission se sert elle-même du mot « prétendue exécution », tout en accueillant les yeux fermés le récit singulier d'après lequel les témoins involontaires de cette exécution (prétendue !) auraient été contraints de manifester leur approbation par des applaudissements. Est-il vraiment possible d'avouer plus naïvement le besoin d'une manifestation purement sensationnelle, préparée au moyen de documents rassemblés à la hâte, en dépit de la vérité et de la justice ? L'effet n'en est que plus comique lorsqu'on apprend que M. *Coenraets* est à l'heure actuelle en parfaite santé chez le Professeur Docteur *Toels*, à Jirlen, en Hollande, détail que la Commission belge ne peut guère avoir ignoré.

En procédant à son enquête sur les événements de Louvain, le Gouvernement Allemand, par la recherche des faits, a poursuivi un double but : défendre son honneur attaqué et servir la cause de l'humanité gravement compromise par le Gouvernement Belge et par la population égarée par des manœuvres.

Berlin, le 10 avril 1915.

(*Commission militaire d'enquête sur les violations des lois de la guerre*).

Signé : Major BAUER.

Signé : Kammergerichtsrat Dr WAGNER.

NOTE DE L'AUTEUR.

Le texte en français *de ce Livre Blanc, que nous venons de reproduire est le seul qui ait été livré au public dans les pays neutres. L'édition porte sur la couverture un « papillon » dont voici la teneur :*

« *Traduction du mémoire et des quatre aperçus généraux du Livre* « *Blanc.*

« *Les cinq rapports se basent sur 212 pièces justificatives publiées* « *récemment dans l'édition allemande.* »

Quelles sont ces 212 pièces dites justificatives ? Que valent-elles ? Nous l'ignorons, et pour cause, puisqu'elles n'ont été communiquées qu'au public allemand, dont nous sommes en droit de suspecter l'im-

Digitized by Google

partialité de jugement. On reconnaîtra que le Gouvernement impérial avait le plus grand intérêt, s'il voulait réellement faire la lumière sur ces événements chez les neutres, à publier dans l'édition qu'il leur destinait le texte in-extenso *de ces « pièces iustificatives ». Il n'en a rien été. Nous sommes donc autorisé à n'en pas tenir compte. D'ailleurs la brochure en français du Livre Blanc était parcimonieusement mise à la disposition du public dans les légations et consulats allemands. Le Gouvernement impérial semble avoir escompté le peu d'empressement que mettraient les populations neutres à se rendre chez ses représentants, pour atténuer l'effet lamentable de ses piètres dénégations, qui ne se fondent sur aucun témoignage précis.*

Digitized by Google

CONCLUSION

UNE ENQUÊTE SUR LA TRAGÉDIE DE LOUVAIN DEVRAIT ÊTRE OUVERTE PAR LA COUR DE LA HAYE

Je livre les faits que j'ai exposés au jugement de mes lecteurs.

La seule conclusion que je formule est celle-ci :

La Convention de la Haye du 18 octobre 1907, pour le *Règlement pacifique des conflits internationaux*, organise, dans son titre III, des Commissions internationales d'enquête.

Ces Commissions donnent toutes les garanties d'impartialité aux intéressés.

J'ai demandé, et je demande, que l'Allemagne provoque une enquête internationale faite par la Cour de la Haye, *avec garantie, pour les témoins habitant Louvain, de se trouver à l'abri de toute espèce de représailles, tant que les armées allemandes occuperont la Belgique.*

Aucune suite n'a été donnée à cette proposition.

Le 21 novembre 1915, l'épiscopat belge proposa aux évêques allemands la constitution d'un tribunal d'honneur pour enquêter sur les atrocités commises en Belgique (1).

Les évêques allemands n'ont donné aucune réponse à cette mise en demeure.

(1) En février 1916, les journaux nous ont appris que les évêques allemands ont refusé de donner suite à cette proposition.

Digitized by Google

C'est, de leur part, un aveu implicite et formel de la vérité sur les atrocités reprochées aux autorités allemandes.

Quand l'heure sera venue, qu'on m'appelle devant la Commission. Je répéterai devant elle ce que je sais, de science person-

La campagne de Louvain est dévastée, les maisons brûlées ou pillées. Par les blessures béantes qu'ont faites les obus dans les murailles des fermes, il semble que l'âme de ces maisonnées se soit à jamais envolée.

nelle. Et je lui indiquerai les témoins que j'ai entendus, pour qu'elle les entende à leur tour.

On verra alors si j'ai dit la vérité sur la tragédie de Louvain, — si les honorables membres de la Commission d'enquête nommés par M. le Ministre de la Justice de Belgique (1) ont

(1) Cette Commission est ainsi composée : Président : M. Cooreman, ministre d'Etat ; Membres : MM. le comte Goblet d'Alviella, ministre d'Etat, vice-président du Sénat ; Ryckmans, sénateur ; Strauss, échevin de la ville d'Anvers ; van Cutsem, président honoraire du tribunal de 1re instance d'Anvers ; Secrétaires : MM. le chevalier Ernst de Brunswyck, chef du cabinet du ministre de la justice ; Orts, conseiller de légation de S. M. le Roi des Belges.

Digitized by Google

dit la vérité dans leurs deuxième, cinquième et dixième rapports sur la violation par l'Allemagne en Belgique des règles du droit des gens, des lois et coutumes de guerre.

Ce jour-là seulement, je considérerai avoir accompli tous mes devoirs de *neutre* à l'égard d'un peuple que j'ai vu souffrir dans ses droits les plus sacrés, d'un peuple admirable avec lequel j'ai souffert.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

Préface d'Em. Verhaeren VII
Avant-propos XV
Brève notice sur la Belgique et sur la ville de Louvain. . 1
CHAPITRE Ier. — En Allemagne (du 23 juillet au 2 août 1914) 3
CHAPITRE II. — En Belgique (du 3 au 17 août 1914). 11
CHAPITRE III. — Louvain occupé par les armées allemande (18-24 août 1914) . . . 13
CHAPITRE IV. — Le sac de Louvain. — Les journées terribles. — Faits généraux. — Pillage, vols, meurtres, viols, fusillades, traitements barbares infligés aux prisonniers, incendie de la ville. 49
CHAPITRE V. — Le sac de Louvain. — Les journées terribles. — Déclarations faites à l'auteur, sur des faits spéciaux, par de nombreux témoins qu'il a interrogés 75
CHAPITRE VI. — Les explications allemandes. — Réfutations. — Le sac de Louvain a été voulu et prémédité pour terroriser les populations belges et françaises 143
CHAPITRE VII. — Exposé sur Louvain. — Comment je me trouvais à Louvain. — Comment j'ai sauvé mes documents. — Une enquête allemande. — Le Livre Blanc. 159
Conclusion. — Une enquête sur la tragédie de Louvain devrait être ouverte par la Cour de la Haye. . 207

Imprimerie spéciale des Editions Delandre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YB 21431

344046

D542
L7F8

Fuglister

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google